20.4.3.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIETÉ LITTERAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNALES

DE L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.

Regum, Pontificum, Populorum, continet æstus.

TOPE053439
28: VAE019148

AVERTISSEMENT.

Ces courtes annales renferment tous les événemens principaux, depuis le renouvellement de l'empire d'Occident. On y voit cinq ou ſix royaumes vaſſaux de cet Empire; cette longue querelle des papes avec les empereurs; celle de Rome avec les uns et les autres, et cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir ſuprême : on y voit comment Rome, ſi ſouvent près d'être ſubjuguée, a échappé à un joug étranger, et comment le gouvernement qui ſubſiſte en Allemagne s'eſt établi. C'eſt à la fois l'hiſtoire de l'Empire et du Sacerdoce, de l'Allemagne et de l'Italie. C'eſt en Allemagne que s'eſt formée cette religion qui a ôté tant d'Etats à l'Egliſe romaine. Ce même pays eſt devenu le rempart de la chrétienté contre les Ottomans. Ainſi ce qu'on appelle l'Empire eſt, depuis *Charlemagne*, le plus grand théâtre de l'Europe. On a mis au commencement du volume le catalogue des empereurs avec l'année de leur naiſſance, de leur avénement, et de leur mort, les noms de leurs femmes et de leurs enfans.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

Vis-à-vis eſt la liſte des papes preſque tous caractériſés par leurs actions principales, on y trouve l'année de leur éxaltation ; de ſorte que le lecteur peut conſulter d'un coup-d'œil ce tableau, ſans aller chercher des fragmens de cette liſte à la tête du règne de chaque empereur.

On a placé à la fin du ſecond volume une autre liſte contenant tous les électeurs. Le catalogue des rois de l'Europe et des empereurs ottomans, qu'on trouve ſi facilement par-tout ailleurs, eût trop groſſi cet ouvrage, qu'on a voulu rendre court autant que plein. (1)

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, et pour les aider à retenir tant de noms et de dates qui échappent preſque toujours à la mémoire, on a reſſerré dans une centaine de vers techniques l'ordre de ſucceſſion de tous les empereurs depuis *Charlemagne*, les dates de leur couronnement

(1) Nous avons cru devoir mettre immédiatement après cette liſte des électeurs qui termine cet ouvrage, les *Doutes ſur quelques points de l'hiſtoire de l'Empire*, qui, dans notre première édition in-8°, ont été inſérés dans le tome III des *Mélanges littéraires*.

et de leur mort, et leurs principales actions, autant que la briéveté et le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers aura toujours dans l'eſprit, ſans héſiter tout le fond de l'hiſtoire, de l'Empire. Les dates et les noms rappellent aiſément dans la mémoire les événemens qu'on a lus; c'eſt la méthode la plus sûre et la plus facile.

EMPEREURS.

I.

CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 avril 742, empereur en 800, mort en 814. SES FEMMES : *Hildegarde*, fille de *Childebrand*, comte de Suabe ; *Irmengarde*, qu'on croit la même que *Déſiderate*, fille de *Didier*, roi des Lombards ; *Faſtrade* de Franconie ; *Luitgarde* de Suabe. CONCUBINES OU FEMMES DU SECOND RANG : *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gerſinde*, *Regina*, *Adélaïde*, et pluſieurs autres. SES ENFANS : *Charles*, roi d'Allemagne, mort en 771 ; *Pepin*, roi d'Italie, mort en 810, père de *Bernard*, roi d'Italie, tige de la maiſon de Vermandois, dépoſſédé, aveuglé, et mort en 818 ; *Louis le pieux*, *le débonnaire*, ou *le faible*, empereur ; *Rotrude*, fiancée à *Conſtantin V*, empereur d'Orient ; *Berthe*, mariée à un chancelier de *Charlemagne* ; *Giſelde*, *Tétrarde*, *Hiltrude*, encloîtrées par *Louis le débonnaire*. Il eut, des femmes du ſecond rang : *Drogon*, évêque de Metz ; *Hugo* ou *Hugues* l'abbé, *Thierri* l'abbé, *Pepin le boſſu*, *Rothilde*, *Gertrude*. Les romanciers ajoutent la belle *Emma*, dont ils diſent que le ſecrétaire *Eginhard*, et même *Charlemagne*, furent amoureux.

ZACHARIE, exalté en 714 ; c'eſt lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là ſeul était roi qui en avait le pouvoir.* Il anathématiſa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes : l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que pour qu'il y eût des antipodes, il fallait néceſſairement deux ſoleils et deux lunes.

ETIENNE II ou III, 752 ; le premier qui ſe fit porter ſur les épaules des hommes.

PAUL I, 757 ; de ſon temps la grande querelle des images diviſait l'Egliſe.

ETIENNE III ou IV, 768 ; il diſputa le ſiége à *Conſtantin*, qui était ſéculier, et à *Philippe*. Il y eut beaucoup de ſang répandu. Ce n'était pas le premier ſchiſme ; on en a vu plus de quarante : il faut remarquer ici que cet *Etienne IV* dépoſa, dégrada *Conſtantin* ſon prédéceſſeur, et lui fit crever les yeux.

ADRIEN I, 772 ; ſes légats eurent la première place au ſecond concile de Nicée.

LEON III, 795, il nomma *Charlemagne* empereur le jour de Noël, en 800. Il ne voulut point ajouter *filioque* au ſymbole. On prétend que ce fut lui qui introduiſit l'uſage de baiſer les pieds des papes. La cour romaine dit qu'il donna l'empire à *Charlemagne* ; la vérité dit qu'il fut l'organe du peuple, gagné par l'or, et intimidé par le fer.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, empereur en 814, mort en 840, le 20 juin. SES FEMMES: *Irmengarde*, fille d'un comte de Habsbanie; *Judith*, fille d'un comte de Suabe. SES ENFANS: *Lothaire*, empereur; *Pepin*, roi d'Aquitaine, mort en 838; *Giſelle*, femme d'un comte de Bourgogne; *Louis*, roi de Germanie, mort en 876; *Adélaïde*, femme d'un comte de Bourgogne; *Alpaïde*, femme d'un comte de Paris, *Charles le chauve*, roi de France et empereur.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, empereur en 840, mort en 855. SA FEMME: *Hermangarde*, fille d'un comte de Thionville. SES ENFANS: *Louis ſecond*, empereur; *Lothaire*, roi de Lorraine, mort en 868; *Charles*, roi de Bourgogne; *Hermengarde*, femme d'un duc ſur la Moſelle.

4.

LOUIS II, né en 825, empereur en 855, mort en 875, le 13 auguſte. SA FEMME: *Ingelberthe*, fille de *Louis*, roi de Germanie. SA FILLE: *Hermengarde*, mariée à *Bozon*, roi de Bourgogne.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accusé d'avoir fait assassiner le primicier *Théodore*, et obligé de se purger par serment devant les commissaires de l'empereur *Louis*. Il forgea ou laissa forger le faux acte par lequel l'empereur *Louis le débonnaire* lui donnait la Sicile et à tous ses successeurs.

EUGENE II, 824, surnommé le père des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa *Louis le faible*, dans un champ entre Bâle et Colmar, qu'on appela depuis *le champ du mensonge*, et qu'on va voir par curiosité.

SERGIUS II, 844, qui se fit sacrer sans attendre la permission de l'empereur, pour établir la grandeur de l'Eglise romaine.

LEON IV, 847; il sauva Rome des mahométans par son courage et sa vigilance.

BENOIT III, 855, à l'aide des Francs malgré le peuple romain. Sous lui le *Denier de Saint Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858; de son temps commence le grand schisme entre Constantinople et Rome.

ADRIEN II, 867; il fit le premier porter la croix devant lui. Le patriarche *Photius* l'excommunia par représailles.

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, empereur en 875, mort en 877, le 6 octobre. SES FEMMES: *Hirmentrude*, fille d'*Odon*, duc d'Orléans; *Richilde*, fille d'un comte de Bouvines. SES ENFANS : *Louis le bégue; Charles*, tué en 866; *Carloman*, aveuglé en 873; *Judith*, femme en premières noces d'*Ethelred*, roi d'Angleterre, et en secondes noces de *Baudouin I*, comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, le premier novembre, empereur en 878, mort en 879, le 10 avril. SES FEMMES : *Ansgarde*, *Adélaïde*. SES ENFANS : *Louis*, *Carloman*, et *Charles le simple*, rois de France; *Egiselle*, mariée à *Rolon* ou *Raoul*, premier duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, empereur en 880, dépossédé en 887, mort en 888, le 13 janvier, SANS ENFANS.

8.

ARNOLPHE ou ARNOULD, né en 863, empereur en 887, mort en 899. Il eut de SA

JEAN VIII, 872; il reconnut le patriarche *Photius*. On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire de la papesse *Jeanne*. On lui attribua le rôle de cette papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre *Photius*.

MARIN I, ou MARTIN II suivant un usage qui a prévalu, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884; il défendit les épreuves par l'eau et par le feu.

FORMOSE, 891.

ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il

MAITRESSE *Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis IV*, empereur; *Zwentilbolde*, roi de Lorraine; *Rapolde*, tige des comtes d'*Andeck* et de *Tirol*.

9.

LOUIS IV ou LOUIS L'ENFANT, né en 893, empereur vers 900, mort en 912, sans postérité.

10.

CONRAD I, empereur en 911 ou 912, mort en 918, le 23 décembre. SA FEMME: *Cunégonde* de Bavière, dont il eut *Arnolphe le mauvais*, tige de la maison de *Bavière*.

11.

HENRI L'OISELEUR, duc de Saxe, né en 876, empereur en 919; mort en 936. SES FEMMES: *Hatbourge*, fille d'un comte de Mersbourg; *Mechtilde*, fille d'un comte de Ringelheim. SES ENFANS: *Tancard*, tué à Mersbourg, en 939; l'empereur *Othon le grand*; *Gerberge*, mariée à *Giselberg*, duc de Lorraine; *Aduide*, mariée à *Hugues*, comte de Paris; *Henri*, duc de Bavière, *Brunon*, évêque de Cologne.

12.

OTHON I ou LE GRAND, né le 22 novembre 916, empereur en 936, mort en 973, le 7 mai. SES FEMMES: *Edithe*, fille d'*Edouard*, roi d'Angleterre; *Adélaïde*, fille de *Rodolphe II*, roi de Bourgogne. SES

fit déterrer le corps de ſon prédéceſſeur *Formoſe*, lui trancha la tête, et le jeta dans le Tibre; il fut enſuite mis en priſon et étranglé.

JEAN IX, 897; de ſon temps les mahométans vinrent dans la Calabre.

BENOIT IV, 900.

LEON V, 904.

SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de *Maroſie*, fille de la première *Théodora*, dont il eut le pape *Jean XI.*

ANASTASE III, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915; amant de la jeune *Théodora* qui lui procura le ſaint-ſiége, et dont il eut *Creſcence*, premier conſul de ce nom. Il mourut étranglé dans ſon lit.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de *Maroſie*, enfermé au château qu'on nomme aujourd'hui Saint-Ange.

JEAN XI, 931, fils du pape *Sergius* et de *Maroſie*, ſous qui ſa mère gouverna deſpotiquement.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939, allemand de naiſſance, ſabré au viſage par les Romains.

MARIN II ou MARTIN III, 943.

ENFANS : *Lutholf*, duc de Suabe; *Luitgarde*, femme d'un duc de Lorraine et de Franconie ; *Othon ſecond*, dit *le roux*, empereur ; *Mathilde*, abbeſſe de Quedlimbourg; *Adélaïde*, mariée à un marquis de Montferrat ; *Richilde*, à un comte d'Enninguen ; *Guillaume*, archevêque de Maïence.

13.

OTHON II ou LE ROUX, né en 955, empereur en 973, mort en 983. SA FEMME : *Théophanie*, belle-fille de l'empereur *Nicéphore*. SES ENFANS : *Othon*, depuis empereur ; *Sophie*, abbeſſe de Gannecheim, *Mathilde*, femme d'un comte palatin ; *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un comte de Hollande.

14.

OTHON III, né en 973, empereur en 983, mort en 1002 : on prétend qu'il épouſa *Marie* d'Arragon. Mort ſans poſtérité.

AGAPET II, 946.

JEAN XII, 956, fils de *Maroſie* et du patrice *Albéric;* patrice lui-même. Fait pape à l'âge de dix-huit ans. Il s'oppoſa à l'empereur *Othon I.* Il fut aſſaſſiné en allant chez ſa maîtreſſe.

LEON VIII, 963, nommé par un petit concile à Rome par les ordres d'*Othon.*

BENOIT V, 964, chaſſé immédiatement après par l'empereur *Othon I*, et mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965, chaſſé de Rome, et puis rétabli.

BENOIT VI, 972, étranglé par le conſul *Creſcence*, fils du pape *Jean X.*

BONIFACE VII, 974; il voulut rendre Rome aux empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

JEAN XIV, 984; du temps de *Boniface VII*, mort en priſon au château Saint-Ange.

BONIFACE VII, rétabli; aſſaſſiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI; 986, chaſſé de Rome par le conſul *Creſcence*, et rétabli.

GREGOIRE V, 996, à la nomination de l'empereur *Othon III.*

SILVESTRE II, 999; c'eſt le fameux *Gerbert*, Auvergnac, archevêque de Reims, prodige d'érudition pour ſon temps.

15.

HENRI II, surnommé *le saint*, *le chaste*, *et le boiteux*, duc de Bavière, petit-fils d'*Othon le grand*, empereur en 1002, mort en 1024. SA FEMME : *Cunégonde*, fille de *Sigefroi*, comte de Luxembourg. Sans postérité.

16.

CONRAD II, *le salique*, de la maison de Franconie, empereur en 1024, mort en 1039, le 4 juin. SA FEMME : *Giselle* de Suabe. SES ENFANS : *Henri*, depuis empereur; *Béatrix*, abbesse de Gandersheim; *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à *Azon d'Est*, en Italie.

17.

HENRI III, dit *le noir*, né le 28 octobre 1017 : empereur en 1039, mort en 1056. SES FEMMES : *Cunégonde*, fille de *Canut*, roi d'Angleterre; *Agnès*, fille de *Guillaume*, duc d'Aquitaine. SES ENFANS DE LA SECONDE FEMME : *Mathilde*, mariée à *Rodolphe*, duc de Suabe; l'empereur *Henri IV*; *Conrad*, duc de Bavière; *Sophie*, mariée à *Salomon*, roi de Hongrie, et depuis à *Uladislas*, roi de Pologne; *Itha*, femme de *Léopold*, marquis d'Autriche; *Adélaïde*, abbesse de Gandersheim.

18.

HENRI IV, né le 11 novembre en 1050, empereur en 1056, mort en 1106. SES FEMMES : *Berthe*, fille d'*Othon* de Savoie, qu'on appelait marquis d'Italie; *Adélaïde* de Russie, veuve d'un margrave de Brandebourg. SES ENFANS DE BERTHE : *Conrad*, duc de Lorraine; l'empereur *Henri V*; *Agnès*,

JEAN

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009, regardé comme un ornement de l'Eglise.

BENOIT VIII, 1012; il repoussa les Sarrazins.

JEAN XIX ou XX, 1024; chassé et rétabli.

BENOIT IX, 1033, qui acheta le pontificat, lui troisième, et qui revendit sa part.

GREGOIRE VI, 1045, dépose.

CLEMENT II, évêque de Bamberg, en 1046; nommé par l'empereur *Henri III.*

DAMASE II, 1048, nommé encore par l'empereur.

LEON IX, 1048, pape vertueux.

VICTOR II, 1055, grand réformateur, inspiré et gouverné par *Hildebrand*, depuis *Grégoire VII.*

ETIENNE X, 1057, frère de *Godefroi* duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée, en 1058, chassa son compétiteur *Benoît.* Il soumit le premier la Pouille et la Calabre au saint-siége.

femme de *Fréderic* de Suabe; *Berthe*, mariée à un duc de Carinthie; *Adelaïde*, à *Boleslas III*, roi de Pologne; *Sophie*, à *Godefroi*, duc de Brabant.

19.

HENRI V, né en 1081, empereur en 1106, mort en 1125, le 23 mai. SA FEMME: *Mathilde*, fille de *Henri I*, roi d'Angleterre. SA FILLE: *Chriſtine*, femme de *Ladislas*, duc de Siléſie.

20.

LOTHAIRE II, duc de Saxe, empereur en 1125, mort en 1137. SA FEMME: *Richèſe*, fille de *Henri le gros*, duc de Saxe.

21.

CONRAD III, né en 1092, empereur en 1138, mort en 1152, le 15 février. SA FEMME: *Gertrude*, fille d'un comte de Sultzbach. SES ENFANS: *Henri*, mort en bas âge; *Fréderic*, comte de Rothembourg.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'*Hildebrand*, sans le consentement de la cour impériale, en 1061; de son temps est l'étonnante aventure de l'épreuve de *Pierre Igneus*, vraie ou fausse, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073; c'est le fameux *Hildebrand* qui le premier rendit l'Eglise romaine redoutable; il fut la victime de son zèle.

VICTOR III, 1086; *Grégoire VII* l'avait recommandé à sa mort.

URBAIN II, de Châtillon sur Marne, 1057; il publia les croisades imaginées par *Grégoire VII*.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de *Grégoire VII*.

GELASE II, 1118, traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119, finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

INNOCENT II, 1130: presque toutes les élections étaient doubles dans ce siècle; tout était schisme dans l'Eglise; tout s'obtenait par brigue, par simonie ou par violence; et les papes n'étaient point maîtres dans Rome.

CELESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre, en combattant contre les Romains.

EUGENE III, 1145, maltraité par les Romains, et réfugié en France.

22.

FREDÉRIC I, surnommé *Barberousse*, duc de Suabe, né en 1121, empereur en 1152, mort en 1190. SES FEMMES : *Adélaïde*, fille du marquis de Vohenbourg, répudiée ; *Béatrix*, fille de *Renaud*, comte de Bourgogne. SES ENFANS : *Henri*, depuis empereur ; *Frédéric*, duc de Suabe ; *Conrad*, duc de Spolète ; *Philippe*, depuis empereur ; *Othon*, comte de Bourgogne ; *Sophie*, mariée au marquis de Montferrat ; *Béatrix*, abesse de Quedlimbourg.

23.

HENRI VI, né en 1165, empereur en 1190, mort en 1197. SA FEMME : *Constance*, fille de *Roger*, roi de Sicile. SES ENFANS : *Frédéric*, depuis empereur ; *Marie*, femme de *Conrad*, marquis de Mâhren.

24.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils puîné de *Frédéric Barberousse*, tuteur de *Frédéric II*, né en 1181, empereur en 1198, mort en 1208, le 21 juin. SA FEMME : *Irène*, fille d'*Isaac* empereur de Constantinople. SES ENFANS : *Béatrix*, épouse de *Ferdinand III*, roi de Castille ; *Cunégonde* épouse de *Venceslas III*, roi de Bohême ; *Marie*, épouse de *Henri*, duc de Brabant ; *Béatrix*, morte immédiatement après son mariage avec *Othon IV*, duc de Brunsvick, depuis empereur.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154, anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même, et devenu un grand homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'empereur *Frédéric Barberouſſe*, et le roi d'Angleterre, *Henri II.*

LUCIUS III, 1181, chaſſé encore et pourſuivi par les Romains qui, en reconnaiſſant l'évêque, ne voulaient pas reconnaître le prince.

URBAIN III, 1185.

GREGOIRE VIII, 1187; paſſe pour ſavant, éloquent, et honnête homme.

CLEMENT III, 1188, voulut réformer le clergé.

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'empereur *Henri VI.*

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit ſur la France; ſous lui la croiſade contre les Albigeois.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

25.

OTHON IV, duc de Brunſvick, empereur en 1198, mort en 1218. SA SECONDE FEMME : *Marie*, fille de *Henri le vertueux*, duc de Brabant. Mort ſans poſtérité.

26.

FREDERIC II, duc de Suabe, roi des deux Siciles, né le 26 décembre 1139, empereur en 1212, mort en 1250, le 13 décembre. SES FEMMES : *Conſtance*, fille d'*Alfonſe II*, roi d'Arragon ; *Violente*, fille de *Jean de Brienne*, roi de Jéruſalem ; *Iſabelle*, fille de *Jean*, roi d'Angleterre. SES ENFANS : *Henri*, roi des Romains, mort en priſon, en 1236 ; *Conrad*, depuis empereur, père de *Conradin*, en qui finit la maiſon de Suabe ; *Henri*, gouverneur de Sicile ; *Marguerite*, épouſe d'*Albert le dépravé*, landgrave de Thüringe et marquis de Miſnie. DE SES MAITRESSES, il eut *Enzio*, roi de Sardaigne ; *Manfredo*, roi de Sicile ; *Frédéric*, prince d'Antioche.

27.

CONRAD IV, empereur en 1250, mort en 1254. SA FEMME : *Eliſabeth*, fille d'*Othon*, comte palatin. SON FILS : *Conradin*, duc de Suabe, héritier du royaume de Sicile, à qui *Charles d'Anjou* fit couper la tête à l'âge de dix-ſept ans, le 29 octobre 1268.

(ALFONSE X, roi d'Eſpagne, et RICHARD, duc de Cornouaille, fils de *Jean ſans terre*, tous deux élus en 1257 ; mais ils ne ſont pas comptés parmi les empereurs.)

HONORIUS III, 1216, commença à s'élever contre *Frédéric II.*

GREGOIRE IX, 1227, chaſſé encore par les Romains, excommunia, et crut dépoſer *Frédéric II.*

CELESTIN IV, 1241.

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore *Frédéric II*, et crut le dépoſer au concile de Lyon.

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les moines mendians contre l'univerſité de Paris.

URBAIN IV, 1261; il fut d'abord favetier à Troyes en Champagne; il appela le premier *Charles d'Anjou* à Naples.

CLEMENT IV, 1264, on prétend qu'il conſeilla l'aſſaſſinat de *Conradin* et du duc d'*Autriche* par la main d'un bourreau.

28.

RODOLPHE, comte de Habsbourg en Suiſſe, tige de la maiſon d'Autriche, né en 1218, empereur en 1273, mort en 1291. SES FEMMES : *Anne Gertrude* de Bohenberg; *Agnès*, fille d'*Othon*, comte de Bourgogne. SES ENFANS : *Albert*, duc d'Autriche, depuis empereur; *Rodolphe*, qu'on a cru duc de Suabe; *Hermann*, qui ſe noya dans le Rhin, à l'âge de dix-huit ans; *Frédéric*, mort ſans lignée; *Charles*, mort en bas âge; *Rodolphe*, mort auſſi dans l'enfance; *Mechtilde*, mariée à *Louis le ſévère*, duc de Bavière; *Agnès*, qui épouſa *Albert II*, duc de Saxe; *Hedvige*, femme d'*Othon*, marquis de Brandebourg; *Gutha*, mariée à *Venceslas*, roi de Boheme, fils d'*Ottocare*; *Clémence*, épouſe de *Charles-Martel*, roi de Hongrie, petit-fils de *Charles I*, roi de Naples et de Sicile; *Marguerite*, femme de *Théodoric*, comte de Clèves; *Catherine* mariée à *Othon*, duc de la Bavière inférieure, fils de *Henri*, frère de *Louis le ſévère*; *Euphémie*, religieuſe.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, empereur en 1292, mort en 1298, le 2 juillet. SA FEMME : *Imagine*, fille de *Gerlach*, comte de Limbourg. SES ENFANS : *Henri*, mort jeune; *Robert* de Naſſau; *Gerlach* de Naſſau; *Valdrame*; *Adolphe*; *Adélaïde*; *Imagine*; *Mathilde*; *Philippe*.

GREGOIRE

GREGOIRE X, 1271; il donna des règles sévères pour la tenue des conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276; on dit qu'il était assez bon médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des *Ursins*: on dit qu'avant de mourir il conseilla les vêpres siciliennes.

MARIN III ou MARTIN IV, 1281; dès qu'il fut pape, il se fit élire sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de *Savelli*, prit le parti des Français en Sicile.

NICOLAS IV, 1288; sous lui les chrétiens entièrement chassés de la Syrie.

CELESTIN V, 1292, *Benoît Caïetan* lui persuada d'abdiquer.

BONIFACE VIII, (*Benoît Caïetan*) 1294; il enferma son prédécesseur, excommunia *Philippe le bel*, s'intitula maître de tous les rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes sur sa tête, et institua le jubilé.

30.

ALBERT I, d'Autriche, empereur en 1298, mort en 1308. SA FEMME: *Elisabeth*, fille de *Menard*, duc de Carinthie et comte de Tirol. SES ENFANS: *Frédéric* le beau, depuis empereur; *Albert* le sage, duc d'Autriche.

31.

HENRI VII de la maison de Luxembourg, empereur en 1308, mort en 1313. SES FEMMES: *Marguerite*, fille d'un duc de Brabant; *Catherine*, fille d'*Albert* d'Autriche, fiancée seulement avant sa mort. SON FILS: *Jean*, roi de Bohême.

32.

LOUIS V, de Bavière, empereur en 1314, mort en 1347. SES FEMMES: *Béatrix* de Glaugau; *Marguerite*, comtesse de Hollande. SES ENFANS: *Louis* l'ancien, margrave de Brandebourg; *Etienne* le bouclé, duc de Bavière; *Mechtilde*, femme de *Frédéric* le sévère, marquis de Misnie; *Elisabeth*, mariée à *Jean*, duc de la Basse-Bavière; *Guillaume*, comte de Hollande par sa mère, devenu furieux; *Albert*, comte de Hollande; *Louis* le romain, marquis de Brandebourg; *Othon*, marquis de Brandebourg.

33.

CHARLES IV, de la maison de Luxembourg, né en 1316, empereur en 1347, mort en 1378.

CLEMENT V, (*Bertrand de Gott*) Bordelais, 1308, pourſuivit les templiers. Il eſt dit qu'on vendait à ſa cour tous les bénéfices.

JEAN XXII, 1316, fils d'un ſavetier de Cahors, nommé d'*Euſe*, qui paſſa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que ſon prédéceſſeur, et qui eut un grand crédit dans l'Europe, ſans pouvoir en avoir dans Rome. Il réſida toujours vers le Rhône. Il écrivit ſur la pierre philoſophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troiſième couronne à la tiare. On l'accuſa d'héréſie. Ce fut lui qui taxa la rémiſſion des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (*Jacques Fournier*) 1334, réſide à Avignon.

CLEMENT VI, (*Pierre Roger*) 1342, réſide à Avignon, qu'il acheta de la reine *Jeanne*.

INNOCENT VI, (*Etienne Aubert*) 1352, réſide à Avignon.

SES FEMMES : *Blanche* de Valois ; *Anne* Palatine ; *Anne* de Siléſie ; *Eliſabeth* de Poméranie. SES ENFANS : *Venceſlas*, depuis empereur ; *Sigiſmond*, depuis empereur ; *Jean*, marquis de Brandebourg.

34.

VENCESLAS, né en 1361, empereur en 1378, dépoſé en 1400, mort en 1419. SES FEMMES : *Jeanne* et *Sophie* de la maiſon de Bavière. Sans poſtérité.

35.

ROBERT, comte Palatin du Rhin, empereur en 1400, mort en 1410. SA FEMME : *Eliſabeth*, fille d'un burgrave de Nuremberg. SES ENFANS : *Robert*, mort avant lui ; *Louis* le barbu et l'aveugle, électeur ; *Frédéric*, comte de Hamberg ; *Eliſabeth*, mariée à un duc d'Autriche ; *Agnès* à un comte de Clèves ; *Marguerite* à un duc de Lorraine ; *Jean*, comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, marquis de Brandebourg et de Moravie, empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frère de *Venceslas*, né en 1368, empereur en 1411, mort en 1437. SES FEMMES : *Marie*, héritière de Hongrie et de Bohême ; *Barba*, comteſſe de Sillé. SA FILLE : *Eliſabeth*, fille de *Marie* héritière de Hongrie et de Bohême, mariée à l'empereur *Albert ſecond* d'Autriche.

URBAIN V, (*Guillaume Grimoar*) 1362, réſide à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'oſa s'y établir.

GREGOIRE XI, (*Roger de Momon*) 1370, remit le ſaint-ſiége à Rome, où il fut reçu comme ſeigneur de la ville.

Grand ſchiſme qui commence en 1378, entre *Prignano*, URBAIN VI, et *Robert* de Genève, CLEMENT VII. Ce ſchiſme continue, de compétiteur en compétiteur, juſqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles et plus de crimes dans l'Egliſe chrétienne.

MARTIN V, (*Colonna*) 1417, élu par le concile de Conſtance. Il pacifia Rome, et recouvra beaucoup de domaines du ſaint-ſiége.

EUGENE IV, (*Gondelmère*) 1431. On l'a cru fils de *Grégoire XII*, l'un des papes du grand ſchiſme. Il triompha du concile de Bâle qui le dépoſa vainement.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, empereur en 1438, mort en 1439. SA FEMME : *Elisabeth*, fille de *Sigismond*, héritière de Bohême et de Hongrie. SES ENFANS : *George*, mort jeune ; *Anne*, mariée à un duc de *Saxe ; Elisabeth*, à un prince de Pologne ; *Ladislas* posthume, roi de Bohême et de Hongrie.

39.

FREDERIC D'AUTRICHE, né en 1415, empereur en 1440, mort en 1493. SA FEMME : *Eléonore*, fille du roi de Portugal. SES ENFANS : *Maximilien*, depuis empereur ; *Cunégonde*, mariée à un duc de Bavière.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, roi des Romains en 1486, empereur en 1493, mort en 1519, le 12 janvier. SES FEMMES : *Marie*, héritière de Bourgogne et des Pays-Bas ; *Blanche-Marie Sforze*. SES ENFANS : *Philippe le beau* d'Autriche, roi d'Espagne par sa femme ; *François*, mort au

NICOLAS V, (*Sarzane*) 1447, c'eſt lui qui fit le concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (*Borgia*) 1455; il envoya le premier des galères contre les Ottomans.

PIE II, (*Eneas Silvius Picolomini*) 1458; il écrivit dans le temps du concile de Bâle contre le pouvoir du ſaint-ſiége, et ſe rétracta étant pape.

PAUL II, (*Barbo*) Vénitien, 1464; il augmenta le nombre et les honneurs des cardinaux, inſtitua des jeux publics et des frères minimes.

SIXTE IV, (*de la Rovère*) 1471; il encouragea la conjuration des *Pazzi* contre les *Médicis*; il fit réparer le pont Antonin, et mit un impôt ſur les courtiſanes.

INNOCENT VIII, (*Cibo*) 1484, marié avant d'être prêtre, et ayant beaucoup d'enfans.

ALEXANDRE VI, (*Borgia*) 1492; on connaît aſſez ſa maîtreſſe *Vanoſia*, ſa fille *Lucrèce*, ſon fils le duc de *Valentinois*, et les voies dont il ſe ſervit pour l'agrandiſſement de ce fils, dont le ſaint-ſiége profita. On l'a mal à propos comparé à *Néron*; il eſt vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point

berceau ; *Marguerite*, promise à *Charles VIII*, roi de France, gouvernante des Pays-Bas, mariée à *Jean* fils de *Ferdinand*, roi d'Espagne ; et depuis à *Philibert*, duc de Savoie : il n'eut point d'enfans de *Blanche Sforze*, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519 ; abdique, le 2 juin 1556 ; mort le 21 septembre 1558. SA FEMME : *Isabelle*, fille d'*Emmanuel*, roi de Portugal. SES ENFANS : *Philippe II*, roi d'Espagne, Naples et Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-Bas ; *Jeanne*, mariée à *Jean*, infant de Portugal ; *Marie*, épouse de l'empereur *Maximilien II*, son cousin germain. SES BATARDS RECONNUS SONT : dom *Juan* d'Autriche, célèbre dans la guerre, et *Marguerite* d'Autriche, mariée à *Alexandre*, duc de Florence, et ensuite à *Octave*, duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfans d'être nés d'une princesse qui tenait de près à *Charles-Quint*.

parricide, et il eut une politique auſſi adroite que la conduite de *Néron* fut inſenſée.

PIE III, (*Picolomini*) 1503 ; on trompa, pour l'élire, le cardinal d'*Amboiſe*, premier miniſtre de France, qui ſe croyait aſſuré de la tiare.

JULES II, (*de la Rovère*) 1503 ; il augmenta l'Etat eccléſiaſtique ; guerrier auquel il ne manqua qu'une grande armée.

LEON X, (*Médicis*) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la religion chrétienne eſt partagée en pluſieurs ſectes.

ADRIEN VI, (*Florent Boyens*) d'Utrecht, 1521, précepteur de *Charles-Quint* ; haï des Romains comme étranger. A ſa mort, on écrivit ſur la porte de ſon médecin : *Au libérateur de la patrie.*

CLEMENT VII, (*Médicis*) 1523 ; de ſon temps Rome eſt ſaccagée, et l'Angleterre ſe détache de l'Egliſe romaine. On lui reprocha d'être bâtard, et d'avoir acheté le pontificat ; ces deux reproches étaient très-fondés.

PAUL III, (*Farnèſe*) 1534 ; il donna Parme et Plaiſance ; et ce fut un ſujet de troubles ; il croyait à l'aſtrologie judiciaire plus que tous les princes de ſon temps.

JULES III, (*Ghiocchi*) 1550 ; c'eſt lui qui fit cardinal ſon porte-ſinge, qu'on appela le cardinal *Simia* : il paſſait pour fort voluptueux.

MARCEL II, (*Cervin*) 1555, ne ſiége que douze jours.

42.

FERDINAND I, frère de *Charles-Quint*, né le 10 mars 1503, roi des Romains en 1531, empereur en 1556, mort le 25 juillet 1564. SA FEMME : *Anne*, fœur de *Louis*, roi de Hongrie et de Bohême ; IL EN EUT QUINZE ENFANS : *Maximilien*, depuis empereur ; *Elifabeth*, mariée à *Sigifmond-Auguſte*, roi de Pologne ; *Anne*, au duc de Bavière, *Albert V* ; *Marie*, à *Guillaume*, duc de Juliers ; *Magdelène*, religieuſe ; *Catherine*, qui épouſa en premières noces *François*, duc de Mantoue, et en ſecondes *Sigiſmond-Auguſte*, roi de Pologne, après la mort de ſa fœur ; *Eléonore*, mariée à *Guillaume*, duc de Mantoue ; *Marguerite*, religieuſe ; *Barbe*, épouſe d'*Alfonſe II*, duc de Ferrare ; *Hélène*, religieuſe ; *Jeanne*, épouſe de *François*, duc de Florence ; *Ferdinand*, duc de Tirol ; *Charles*, duc de Stirie ; *Jeanne* et *Urſule*, mortes dans l'enfance.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le premier auguſte 1527, empereur en 1564, mort le 12 octobre 1576. SA FEMME : *Marie*, fille de *Charles-Quint* ; IL EN EUT QUINZE ENFANS : *Rodolphe*, depuis empereur ; l'archiduc *Erneſt* ; *Mathias*, depuis empereur ; l'archiduc *Maximilien* ; *Albert*, mari de l'infante *Claire-Eugénie* ; *Venceslas*, mort à dix-ſept ans ; *Anne*, épouſe de *Philippe II*, roi d'Eſpagne ; *Elifabeth*, épouſe

PAUL IV, (*Caraffa*) 1555, élu à près de quatre-vingts ans ; ſes neveux gouvernèrent. L'inquiſition fut violente à Rome, et le peuple après ſa mort brûla les priſons de ce tribunal.

PIE IV, (*Medequino*) 1559 ; il fit étrangler le cardinal *Caraffa*, neveu de *Paul IV*, et le népotiſme ſous lui domina comme ſous ſon prédéceſſeur.

PIE V, (*Ghisleri*) dominicain, 1566 ; il fit brûler *Zoannetti Carneſeccli*, et *Palearius ;* il eut de grands démêlés avec la reine *Eliſabeth.*

GREGOIRE XIII, (*Buoncompagno*) 1572 ; la première année de ſon pontificat eſt fameuſe par le maſſacre de la Saint-Barthelemi ; on en fit à Rome des feux de joie. Il donna à *Jacques Buoncompagno*,

de *Charles IX*, roi de France; *Marguerite*, religieuse; et six enfans morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 juillet 1552, empereur en 1576, mort en 1612, le 10 janvier, SANS FEMMES; mais il eut cinq enfans naturels.

45.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, né en 1557, le 24 février, empereur en 1612, mort en 1619, le 20 mars. SA FEMME: *Anne*, fille de *Ferdinand* du Tirol; sans postérité.

46.

FERDINAND II, fils de *Charles*, archiduc de Stirie et de Carinthie, et petit-fils de l'empereur *Ferdinand I*, né en 1578, le 9 juillet, empereur en 1619, mort en 1637, le 15 février. SES FEMMES: *Marie-Anne*, fille de *Guillaume*, duc de Bavière; *Eléonore*, fille de *Vincent*, duc de Mantoue. SES ENFANS D'ANNE: *Jean Charles*, mort à quatorze ans; *Ferdinand*, depuis empereur; *Marie-Anne*, épouse

ſon bâtard, beaucoup de biens et de dignités, mais il ne démembra pas l'Etat eccléſiaſtique en ſa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre vigneron, nommé *Peretti*, 1585, acheva l'égliſe de Saint-Pierre, embellit Rome, laiſſa cinq millions d'écus dans le château Saint-Ange, en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (*Caſtagna*) 1590.

GREGOIRE XIV, (*Sfondrate*) 1590, envoya du ſecours à la Ligue en France.

INNOCENT IX, (*Santiquatro*) 1591.

CLEMENT VIII, (*Aldobrandin*) 1592; il donna l'abſolution et la diſcipline au roi de France *Henri IV*, ſur le dos des cardinaux *du Perron* et d'*Oſſat*; il s'empara du duché de Ferrare.

PAUL V, (*Borghèſe*) 1605; il excommunia Veniſe, et s'en repentit. Il éleva le palais Borghèſe, et embellit Rome.

GREGOIRE XV, (*Ludoviſio*) 1621; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (*Barberino*) florentin, 1623; il paſſa pour un bon poëte latin; tant qu'il régna, ſes neveux gouvernèrent, et firent la guerre au duc de Parme.

de *Maximilien*, duc de Bavière; *Cécile Renée*, mariée à *Uladislas*, roi de Pologne; *Léopold-Guillaume*, qui eut pluſieurs évêchés; *Chriſtine*, morte jeune.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 juillet, empereur en 1637, mort en 1657. SES FEMMES: *Marie-Anne*, fille de *Philippe III*, roi d'Eſpagne; *Marie Léopoldine*, fille de *Léopold*, archiduc de Tirol; *Eléonore*, fille de *Charles II*, duc de Mantoue. SES ENFANS: *Ferdinand*, roi des Romains, mort à vingt et un ans; *Marie-Anne*, épouſe de *Philippe VI*, roi d'Eſpagne; *Philippe-Auguſtin*, et *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance; *Léopold*, depuis empereur; *Marie*, morte au berceau; *Charles-Joſeph*, évêque de Paſſau; *Thérèſe-Marie*, morte jeune: *Eléonore-Marie* qui, étant veuve de *Michel*, roi de Pologne, épouſa *Charles*, duc de Lorraine; *Marie-Anne*, femme de l'électeur Palatin; *Ferdinand-Joſeph*, mort dans l'enfance.

48.

LÉOPOLD, né en 1640, le 9 juin, empereur en 1658, mort en 1705, le 5 mai. SES FEMMES: *Marguerite-Thérèſe*, fille de *Philippe IV*, roi d'Eſpagne; *Claude-Félicité*, fille de *Ferdinand-Charles*, duc de Tirol; *Eléonore-Magdelène*, fille de *Philippe-Guillaume*, comte palatin, duc de Neubourg. SES ENFANS DE MARGUERITE-THERESE: *Ferdinand-Venceslas*, mort au berceau; *Marie-Antoinette*, épouſe de *Maximilien-Marie*, électeur de Bavière; trois autres filles mortes dans l'enfance. ENFANS D'ELEONORE-MAGDELENE DE NEUBOURG: *Joſeph*, depuis empereur; *Marie-Eliſabeth*, gouvernante des Pays-Bas;

INNOCENT X, (*Pamphili*) 1644; ſon pontificat fut long-temps gouverné par *Dona Olimpia*, ſa belle-ſœur.

ALEXANDRE VII, (*Chigi*) 1655; il fit de nouveaux embelliſſemens à Rome.

CLEMENT IX, (*Roſpigliosi*) 1667; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (*Altieri*) 1670; de ſon temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (*Odeſcalchi*) 1676; il fut toujours l'ennemi de *Louis XIV*, et prit le parti de l'empereur *Léopold*.

ALEXANDRE VIII, (*Ottoboni*) 1689.

INNOCENT XII, (*Pignatelli*) 1691; il conſeilla au roi d'Eſpagne, *Charles II*, ſon teſtament en faveur de la maiſon de France.

Léopold-Joſeph, mort dans l'enfance ; *Marie-Anne*, épouſe de *Jean V*, roi de Portugal ; *Marie-Thérèſe*, morte à douze ans ; *Charles*, depuis empereur ; et trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH I, né en 1678, le 26 juillet, roi des Romains, en 1690, à l'âge de douze ans, empereur en 1705, mort en 1711, le 17 avril. SA FEMME : *Amélie*, fille du duc *Jean-Frédéric* de Hanovre. SES ENFANS : *Marie-Joſephine*, mariée à *Frédéric-Auguſte*, roi de Pologne, électeur de Saxe ; *Léopold-Joſeph*, mort au berceau ; *Marie-Amélie*, mariée au prince électoral de Bavière.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le premier octobre, empereur en 1711, mort en 1740. SA FEMME : *Eliſabeth-Chriſtine*, fille de *Louis-Rodolphe*, duc de Brunſvick. SES ENFANS : *Léopold*, mort dans l'enfance ; *Marie-Thérèſe*, qui épouſa *François* de Lorraine, le 12 février 1736 ; *Marie-Anne*, mariée à *Charles* de Lorraine ; *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. CHARLES VI fut le dernier prince de la maiſon d'Autriche.

Fin de la liſte des empereurs.

CLEMENT

CLEMENT XI, (*Albano*) 1700; il reconnut malgré lui *Charles VI*, roi d'Eſpagne; c'eſt lui qui fulmina, ſelon l'expreſſion italienne, cette fameuſe bulle *Unigenitus*, qui a couvert le ſaint-ſiége d'opprobre et de ridicule, ſuivant l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

Fin de la liſte des papes.

VERS TECHNIQUES,

QUI CONTIENNENT LA SUITE CHRONOLOGIQUE DES EMPEREURS, ET LES PRINCIPAUX EVENEMENS DEPUIS CHARLEMAGNE.

Neuvième ſiècle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner ſon fils ; en quatorze il expire.
Louis en trente-trois par des prêtres jugé,
D'un ſac de pénitent dans Soiſſons eſt chargé :
Rétabli, toujours faible, il expire en quarante.
Lothaire eſt moine à Prum, cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le ſecond des Louis.
Le Chauve lui ſuccède, et meurt au mont Cénis.
Le Bègue, fils du Chauve, a l'empire une année.
Le Gros ſoumis au pape ; ô dure deſtinée !
En l'an quatre-vingt-ſept dans Tibur dépoſé,
Cède au batard Arnould ſon trône mépriſé.
Arnould, ſacré dans Rome ainſi qu'en Lombardie,
Finit avec le ſiècle en quittant l'Italie.

Dixième ſiècle.

LOUIS, le fils d'Arnould, quatrième du nom,
Du ſang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.

On voit en neuf cent vingt le Saxon l'oiſeleur,
Henri, roi des Germains bien plutôt qu'empereur.
Othon, que ſes ſuccès font grand prince et grand homme
En l'an ſoixante-deux ſe rend maître de Rome.
Rome, au dixième ſiècle, en proie à trois Othons,
Gémit dans le ſcandale et dans les factions.

Onzième ſiècle.

Saint Henri de Bavière, en l'an trois après mille.
Puis Conrad le Salique. Henri trois, dit le noir.
Henri quatre, pieds nus, ſans ſceptre, ſans pouvoir,
Demande au fier Grégoire un pardon inutile ;
Meurt en l'an mil cent ſix à Liége ſon aſile,
Détrôné par ſon fils et par lui déterré.

Douzième ſiècle.

Le cinquième Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône ſoutient la cauſe de ſon père :
Le pape en l'an vingt-deux ſoumet cet adverſaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baiſe les pieds du pape, à genoux proſterné,
Tient l'étrier ſacré, conduit la ſainte mule.
L'empereur Conrad trois, par un autre ſcrupule,
Va combattre en Syrie, et s'en revient battu ;
Et l'empire romain pour ſon fils eſt perdu.
C'eſt en cinquante-deux que Barberouſſe règne :
Il veut que l'Italie, et le ſerve, et le craigne ;

Détruit Milan, prend Rome, et cède au pape enfin.
Il court dans les saints lieux combattre Saladin ;
Meurt en quatre-vingt-dix ; sa tombe est ignorée.
Par Henri six, son fils, Naple au meurtre est livrée ;
Il fait périr le sang de ses illustres rois,
En huit ans à l'Empire il impose des lois.

Treizième siècle.

PHILIPPE le régent se fait bientôt élire,
Mais en douze cent huit il meurt assassiné.
Othon quatre à Bovine est vaincu, détrôné :
C'est en douze cent quinze. Il fuit et perd l'Empire.
De Frédéric second les jours trop agités,
Par deux papes hardis long-temps persécutés,
Finissent au milieu de ce siècle treizième.
Après lui Conrad quatre a la grandeur suprême,
C'est en soixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin son fils éteint un sang si beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an soixante et treize, Habsbourg, plein de vertu,
Du bandeau des Césars a le front revêtu :
Il défait Ottocare, il venge la patrie,
Et de sa race auguste il fonde la grandeur.
Adolphe de Nassau devient son successeur.
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie,
Finit dans un combat son empire et sa vie.

Quatorzième ſiècle.

ALBERT, fils de Habsbourg, eſt cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit, et par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jéſus-Chriſt mêlant des ſucs mortels,
Fit périr Henri ſept aux pieds des ſaints autels.
Dépoſant, dépoſé, Louis cinq de Bavière,
Fait contre Jean vingt-deux l'anti-pape Corbière;
Meurt en quarante-ſept. Charles quatre après lui
Fait cette bulle d'or qu'on obſerve aujourd'hui:
De l'an cinquante-ſix elle eſt l'époque heureuſe.
De ce père ſi ſage, héritier inſenſé,
Venceſlas eſt connu par une vie affreuſe;
Mais en quatorze cent il ſe voit dépoſé.

Quinzième ſiècle.

ROBERT règne dix ans; Joſſe moins d'une année.
Venceſlas traîne encor ſa vie infortunée.
Son frère Sigiſmond, moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le ſchiſme d'Occident.
Son gendre Albert ſecond, ſage, puiſſant et riche,
Fixe le trône enfin dans la maiſon d'Autriche.
Frédéric, ſon parent, en quarante eſt élu;
Mort en quatre-vingt-treize, et jamais abſolu.

Seizième ſiècle.

De Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Eſpagne en héritage,
Font du grand Charles-Quint un empereur puiſſant:
Vainqueur heureux des Lis, de Rome, et du Croiſſant,
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs ſuprêmes.
Son frère Ferdinand porte trois diadêmes:
Et l'an ſoixante-quatre il les laiſſe à ſon fils.
Rodolphe en quitta deux.

Dix-ſeptième ſiècle.

Mathias fut aſſis,
En l'an mil ſix cent douze, au trône de l'Empire.
Guſtave, Richelieu, la fortune, conſpire
Contre le puiſſant roi, ſecond des Ferdinands,
Qui laiſſe en trente-ſept ſes Etats chancelans.
Munſter donne la paix à Ferdinand troiſième.
Léopold, délivré du fer des Ottomans,
Expire en ſept cent cinq; et Joſeph, l'an onzième;
Charles ſix en quarante: et le ſang des Lorrains
S'unit au ſang d'Autriche, au trône des Germains.

A MADAME

LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

MADAME,

Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime, en écrivant cet abrégé de l'hiſtoire de l'Empire. Il aurait un grand avantage ſi j'étais reſté plus long-temps dans votre cour. J'aurais mieux peint la vertu, ſur-tout cette vertu humaine et ſociable, à qui l'eſprit et les grâces donnent un nouveau prix ; mais elle eſt peu du reſſort de l'hiſtoire. L'ambition qu'on maſque du grand nom de l'intérêt des Etats, et qui ne fait que le malheur des Etats ; les paſſions féroces, qui ont conduit preſque toujours la politique, laiſſent peu de place à ces vertus douces qu'on ne cultive guère que dans la tranquillité. Par-tout où il y a des troubles, il y a des crimes ; et l'hiſtoire n'eſt que le tableau des troubles du monde.

Il eſt important pour toutes les nations de l'Europe de s'inſtruire des révolutions de l'Empire. Les hiſtoires de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne, ſe renferment dans leurs bornes. L'Empire eſt un théâtre plus vaſte : ſes prééminences, ſes droits ſur Rome et ſur l'Italie ; tant de rois, tant de ſouverains qu'il a créés, tant de dignités qu'il a conférées dans d'autres Etats ; ces aſſemblées preſque continuelles de tant de princes ; tout cela forme une ſcène auguſte, même dans les ſiècles les moins policés. Mais le détail en eſt immenſe ; et il reſte aux hommes occupés trop peu de temps pour lire ce prodigieux amas de faits qui ſe précipitent les uns ſur les autres, et ces recueils de lois preſque toujours contredites à force d'être expliquées. La juſteſſe de votre eſprit vous a fait déſirer des annales qui ne fuſſent ni sèches ni prolixes, et qui donnaſſent une idée générale de l'Empire dans une langue que parlent toutes les nations, et qui eſt embellie dans votre bouche. On aurait pu, ſans doute, obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime avec plus de ſuccès, mais non avec plus de zèle et plus de reſpect.

ANNALES

ANNALES

DE L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION.

De toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à *Charlemagne*, pourrait paraître la seule juste, si le mot de *juste* peut être prononcé dans les choses où la force a tant de part, et si les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne possédaient pas.

Charlemagne fut en effet appelé à l'Empire par la voix du peuple romain même, qu'il avait sauvé à la fois de la tyrannie des Lombards et de la négligence des empereurs d'Occident.

C'est la grande époque des nations occidentales. C'est à ces temps que commence un nouvel ordre du gouvernement. C'est le fondement de la puissance temporelle ecclésiastique;

car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, et n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire romain ne reſſemble en rien à celui des premiers Céſars.

On verra dans ces annales ce que fut en effet cet empire ; comment les pontifes romains acquirent leur puiſſance temporelle qu'on leur a tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux, et ſur-tout ceux d'Allemagne, ſe feſaient ſouverains ; et comment le peuple romain voulut long-temps conſerver ſa liberté entre les empereurs et les papes qui ſe ſont diſputé la domination de Rome.

Tout l'Occident, depuis le cinquième ſiècle, était ou déſolé ou barbare. Tant de nations, ſubjuguées autrefois par les anciens Romains, avaient du moins vécu, juſqu'à ce cinquième ſiècle, dans une ſujétion heureuſe. C'eſt un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vaſtes thermes, ces amphithéâtres ; aient conſtruit ces grands chemins, qu'aucune nation n'a oſé depuis tenter, même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine du temps de *Théodoſe* ſe parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trêves et à Alexandrie, avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voiſins. Les tributs mêmes, quoiqu'onéreux,

l'étaient bien moins que quand il fallut payer depuis, le luxe et la violence de tant de ſeigneurs particuliers. Que l'on compare ſeulement l'état de Paris, quand *Julien le philoſophe* le gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trêves la plus grande ville des Gaules, appelée du temps de *Théodoſe* une ſeconde Rome, et ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun, ſous *Conſtantin*, avait dans ſa banlieue vingt-cinq mille chefs de familles. Arles était encore plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévaſtation, la pauvreté et l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés et féroces qui couraient au pillage de l'Empire. Ils ſubſiſtaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis fût très-belle et très-fertile. Ils ne ſavaient pas la cultiver. Ce pays eſt marqué dans l'ancienne carte conſervée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein juſqu'à la Friſe, et dans une partie de la Veſtphalie; *Franci* ceu *Chamavi*. Ce n'eſt que par les anciens Romains mêmes, que les Français, quand ils ſurent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Veſtphalie; et quand *Charlemagne* leur fit la

guerre trois cents ans après, il extermina les descendans de ses pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illustres, s'étaient peu-à-peu établies dans les Gaules, non pas en alliés du peuple romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir pillé les colonies romaines, Trêves, Cologne, Maïence, Tongres, Tournai, Cambrai : battus à la vérité par le célèbre *Aëtius* un des derniers soutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par nécessité contre *Attila ;* profitant ensuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths et des Vandales, des Lombards et des Bourguignons, réduisaient l'Empire, et se servant, contre les empereurs mêmes, des droits et des titres de maîtres de la milice et de patrice, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux ; chaque horde de ces fiers sauvages saisit sa proie. Une preuve inconteſtable que ces peuples furent long-temps barbares, c'est qu'ils détruisirent beaucoup de villes, et qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de chose, jusqu'à la fin du huitième siècle, devant la puissance des califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de *Mahomet* florissait, plus Constantinople et Rome étaient avilies. Rome

ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta *Conſtantin*, en transférant le ſiége de l'Empire. La gloire, l'amour de la patrie, n'animèrent plus les Romains : il n'y eut plus de fortune à eſpérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva ; les arts tombèrent ; on ne vit plus dans le ſéjour des *Scipions* et des *Céſars* que des conteſtations entre les juges ſéculiers et l'évêque. Priſe, repriſe, ſaccagée tant de fois par les barbares, elle obéiſſait encore aux empereurs ; depuis *Juſtinien*, un vice-roi, ſous le nom d'exarque, la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, et de là il envoyait ſes ordres au préfet de Rome. Il ne reſtait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toſcane juſqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards poſſédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toſcane, Bologne. Ces Etats compoſaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, et ils y avaient embraſſé l'eſpèce de chriſtianiſme qui avait prévalu avant *Conſtantin*, et qui fut la religion dominante ſous la plupart de ſes ſucceſſeurs ; c'eſt ce qu'on nomme l'arianiſme. Les barbares lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs ſe firent alors catholiques

romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé, ainſi que *Clovis* en uſa dans la Gaule celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, et qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était ſouvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors ſi pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute impoſition annuelle qu'un ſou d'or par chaque homme domicilié; et ce tribut paraiſſait un fardeau peſant. Elle était au rang de ces terres ſtériles et éloignées qui ſont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain des ſeptième et huitième ſiècles, monument précieux dont une partie eſt imprimée, fait voir d'une manière authentique ce que le ſouverain pontife était alors. On l'appelait le *vicaire de Pierre*, *évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il ſoit démontré que *Simon Barjone* (*Pierre*) ne vint jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque, et la formule était : *Nous vous ſupplions, vous chargé du miniſtère impérial, d'ordonner la conſécration de notre père et paſteur*, Ils donnaient part auſſi de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, et ils lui écrivaient : *Saint-Père, nous ſupplions votre béatitude d'obtenir du ſeigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient auſſi en écrire

aux juges de Ravenne, qu'ils appelaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux professions de foi; et dans la seconde il condamnait parmi les hérétiques le pape *Honorius I*, parce qu'à Constantinople cet évêque de Rome passait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de là à la tiare; mais il y a loin aussi du premier moine qui prêcha sur les bords du Rhin, au bonnet électoral, et du premier chef des Saliens errans, à un empereur romain: toute grandeur s'est formée peu-à-peu, et toute origine est petite.

Le pontife de Rome, dans l'avilissement de la ville, établissait insensiblement sa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'Eglise ne l'était pas. *Constantin* avait donné à la seule basilique de Latran plus de mille marcs d'or, et environ trente mille d'argent, et lui avait assigné quatorze mille sous de rente. Les papes qui nourrissaient les pauvres, et qui envoyaient des missions dans tout l'Occident, ayant eu besoin de secours plus considérables, les avaient obtenus sans peine. Les empereurs et les rois lombards même leur avaient accordé des terres. Ils possédaient auprès de Rome des revenus et des châteaux qu'on appelait *les justices de*

St Pierre. Pluſieurs citoyens s'étaient empreſſés d'enrichir, par donation ou par teſtament, une égliſe dont l'évêque était regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très-ſupérieur à leurs richeſſes : il était impoſſible de ne pas révérer une ſuite preſque non interrompue de pontifes, qui avaient conſolé l'Egliſe, étendu la religion, adouci les mœurs des Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards et des Francs.

Quoique les pontifes romains n'étendiſſent du temps des exarques leur droit de métropolitain que ſur les villes ſuburbicaires, c'eſt-à-dire, ſur les villes ſoumiſes au gouvernement du préfet de Rome, cependant on leur donnait ſouvent le nom de *pape univerſel*, à cauſe de la primauté et de la dignité de leur ſiége. *Grégoire*, ſurnommé *le grand*, refuſa ce titre, mais le mérita par ſes vertus; et ſes ſucceſſeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitième ſiècle *Boniface*, archevêque de Maïence, le même qui ſacra *Pepin*, s'exprimer ainſi dans la formule de ſon ſerment; *Je promets à St Pierre et à ſon vicaire, le bienheureux Grégoire*, &c.

Enfin le temps vint où les papes conçurent le deſſein de délivrer à la fois Rome, et des Lombards qui la menaçaient ſans ceſſe, et des empereurs grecs qui la défendaient mal. Les

papes virent donc alors que ce qui dans d'autres temps n'eût été qu'une révolte et une sédition impuissante et punissable, pouvait devenir une révolution excusable par la nécessité, et respectable par le succès. C'est cette révolution qui fut commencée sous le second *Pepin*, usurpateur du royaume de France, et consommée par *Charlemagne*, son fils, dans un temps où tout était en confusion, et où il fallait nécessairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrénées et des Alpes au Rhin, au Mein et à la Sâle. La Bavière dépendait de ce vaste royaume: c'était le roi des Francs qui donnait ce duché, quand il était assez fort pour le donner. Ce royaume des Francs, presque toujours partagé depuis *Clovis*, déchiré par des guerres intestines, n'était qu'une vaste province barbare de l'ancien empire romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Constantinople que comme une province rebelle, mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puissant.

CHARLEMAGNE,

PREMIER EMPEREUR.

742. NAISSANCE de *Charlemagne* près d'Aix-la-chapelle, le 10 avril. Il était fils de *Pepin*, maire du palais, duc des Francs, et petit-fils de *Charles-Martel*. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'eſt qu'elle s'appelait *Berthe*. On ne ſait pas même préciſément le lieu de sa naiſſance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie; et, grâce à l'ignorance de ces ſiècles, on ne ſait pas où ce fameux concile s'eſt tenu.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne était idolâtre, des bords du Veſer, et même du Mein et du Rhin, juſqu'à la mer Baltique; l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déjà des évêques à Trêves, à Cologne, à Maïence, villes frontières fondées par les Romains et inſtruites par les papes. Mais ce pays s'appelait alors l'Auſtraſie, et était du royaume des Francs.

Un Anglais nommé *Villebrod*, du temps du père de *Charles-Martel*, était allé prêcher aux idolâtres de la Friſe le peu de chriſtianiſme qu'il ſavait. Il y eut vers la fin du ſeptième ſiècle un évêque titulaire de Veſtphalie qui

reſſuſcitait les petits enfans morts. *Villebrod* prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite égliſe que les Friſons païens détruiſirent. Enfin, au commencement du huitième ſiècle, un autre Anglais, qu'on appela depuis *Boniface*, alla prêcher en Allemagne : on l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands ; et c'était aux papes que tous ces peuples, ainſi que les Gaulois, devaient le peu de lettres et de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient.

Un ſynode à Leſtine en Hainaut ſert à faire connaître les mœurs du temps ; on y règle que ceux qui ont pris les biens de l'Egliſe pour ſoutenir la guerre, donneront un écu à l'Egliſe par métairie : ce réglement regardait les officiers de *Charles-Martel* et de *Pepin*, ſon fils, qui jouirent juſqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines et de leur ôter. 743.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Heſſe. Ce ne fut d'abord qu'une égliſe couverte de chaume, environnée de cabanes habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate ; c'eſt aujourd'hui une principauté ; il faut être gentilhomme pour être moine ; l'abbé

eſt ſouverain depuis long-temps, et évêque depuis 1753.

744. *Carloman*, oncle de *Charlemagne*, duc d'Auſtraſie, réduit les Bavarois vaſſaux rebelles du roi de France, et bat les Saxons dont il veut faire auſſi des vaſſaux. On voit par-là évidemment qu'il y avait déjà de grands vaſſaux ; et il eſt conſtant que le royaume des Lombards en Italie était compoſé de fiefs, et même de fiefs héréditaires.

745. En ce temps *Boniface* était évêque de Maïence. La dignité de métropole, attachée juſque-là au ſiége de Vorms, paſſe à Maïence.

Carloman, frère de *Pepin*, abdique le duché de l'Auſtraſie ; c'était un puiſſant royaume qu'il gouvernait ſous le nom de maire du palais, tandis que ſon frère *Pepin* dominait dans la France occidentale, et que *Childeric*, roi de toute la France pouvait à peine commander aux domeſtiques de ſa maiſon. *Carloman* renonce à ſa ſouveraineté pour aller ſe faire moine au mont-Caſſin. Les hiſtoriens diſent encore que *Pepin* l'aimait tendrement, mais il eſt vraiſemblable que *Pepin* aimait encore davantage à dominer ſeul. Le cloître était l'aſyle de ceux qui avaient des concurrens trop puiſſans dans le monde.

On renouvelle dans la plupart des villes de France l'usage des anciens Romains, connu sous le nom de *patronage* ou de *clientele*. Les bourgeois se choisissaient des patrons parmi les seigneurs, et cela seul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres et en esclaves. 747. 748.

Pepin entreprend enfin ce que *Charles-Martel*, son père, n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de *Mérovée*. Il mit d'abord l'apôtre *Boniface* dans son parti, avec plusieurs évêques, et enfin le pape *Zacharie*. 749.

Pepin fait déposer son roi *Hilderic* ou *Childeric III*; il le fait moine à Saint-Bertin, et se met sur le trône des Francs. 750.

Comme cette usurpation atroce irritait plusieurs seigneurs, il attire le clergé dans son parti, il fonde le riche évêché de Vurtzbourg dont le prélat se prétend duc de Franconie : il appelle aux états généraux, nommés *parliamens*, les évêques et les abbés qui auparavant n'y venaient que très-rarement, et quand on les consultait.

Pepin veut subjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, qui s'étendaient depuis les environs du Mein jusqu'à la Chersonèse cimbrique, et qui avaient conquis l'Angleterre. Le pape 751

Etienne III demande la protection de *Pepin* contre *Luitprand*, roi de Lombardie, qui voulait ſe rendre maître de Rome. L'empereur de Conſtantinople était trop éloigné et trop faible pour le ſecourir; et le premier domeſtique du roi de France devenu uſurpateur, pouvait ſeul le protéger.

754. La première action connue de *Charlemagne* eſt d'aller, de la part de *Pepin*, ſon père, au-devant du pape *Etienne* à Saint-Maurice en Valais, et de ſe proſterner devant lui. C'était un uſage d'Orient : on s'y mettait ſouvent à genoux devant les évêques, et ces évêques fléchiſſaient les genoux non-ſeulement devant les empereurs, mais devant les gouverneurs de province quand ceux-ci venaient prendre poſſeſſion.

Pour la coutume de baiſer les pieds, elle n'était point encore introduite dans l'Occident. *Dioclétien* avait le premier exigé, dit-on, cette marque de reſpect; en quoi il ne fut que trop imité par *Conſtantin*. Les papes *Adrien I* et *Léon III* furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que *Dioclétien* avait arrogé à l'Empire; après quoi les rois et les empereurs ſe ſoumirent comme les autres à cette cérémonie, qu'ils ne regardèrent que comme une acte de piété indifférent, quoique ridicule, et que les

papes voulurent faire passer comme un acte de sujétion.

Pepin se fait sacrer roi de France par le pape, au mois d'auguste, dans l'abbaye de Saint-Denis; il l'avait été déjà par *Boniface;* mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples son usurpation plus respectable. *Eginhard*, secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne. Pepin* n'est pas le premier roi de l'Europe qui se soit fait sacrer avec de l'huile à la manière juive : les rois lombards avaient pris cette coutume des empereurs grecs; les ducs de Bénévent même se faisaient sacrer : ces cérémonies imposaient à la populace. *Pepin* eut soin de faire sacrer en même temps ses deux fils, *Charles* et *Carloman*. Le pape avant de le sacrer roi, l'absout de son parjure envers *Hilderic*, son souverain, et après le sacre, il fulmine une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de *Pepin*. C'est ainsi que les princes et les prêtres se sont souvent joués de DIEU et des hommes. Ni *Hugues Capet*, ni *Conrad*, n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi, pour prix de la complaisance du pape, passe les Alpes avec *Tassillon*, duc de Bavière, son vassal. Il assiége *Astolphe* dans Pavie, et s'en retourne

la même année, ſans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

755. A peine *Pepin* a-t-il repaſſé les Alpes qu'*Aſtolphe* aſſiége Rome. Le pape *Etienne* conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la ſimplicité de ces temps groſſiers, qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par *St Pierre*, comme ſi elle était deſcendue du ciel; ſimplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, aſſiége encore Pavie, ſe rend maître de l'exarchat, et le donne, dit-on, au pape. C'eſt le premier titre de la puiſſance temporelle du ſaint-ſiége. Par-là *Pepin* affaibliſſait également les rois lombards et les empereurs d'Orient. Cette donation eſt bien douteuſe, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarque. Il réſulte que les évêques de Rome et de Ravenne voulaient s'agrandir. Il eſt très-probable que *Pepin* donna quelques terres aux papes, et qu'il favoriſait en Italie ceux qui affermiſſaient en France ſa domination. S'il eſt vrai qu'il ait fait ce préſent aux papes, il eſt clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas; mais auſſi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guère d'autre ſource des premiers droits : le

temps

temps les rend légitimes. Il faut avouer qu'en fait de donation, comme de décrétales, la cour de Rome eſt un peu décriée; témoin la fameuſe donation de *Conſtantin*, rapportée dans *l'Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.*

Boniface, archevêque de Maïence, fait une miſſion chez les Friſons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais, comme les hiſtoriens diſent qu'il fut martyriſé dans ſon camp, et qu'il y eut beaucoup de Friſons tués, il eſt à croire que les miſſionnaires étaient des ſoldats. *Taſſillon*, duc de Bavière fait un hommage de ſon duché au roi de France dans la forme des hommages qu'on a depuis appelés *liges*. Il y avait déjà de grands fiefs héréditaires, et la Bavière en était un. 756.

Pepin défait encore les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs, n'étaient guère que des incurſions de barbares qui venaient tour-à-tour enlever des troupeaux et ravager des moiſſons. Point de place forte, point de politique, point de deſſein formé : cette partie du monde était encore ſauvage.

Pepin après ſes victoires ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches : ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

758. *Didier*, ſucceſſeur du roi *Aſtolphe*, reprend les
759. villes données par *Pepin* à *St Pierre*; mais *Pepin*
160. était ſi redoutable que *Didier* les rendit, à ce qu'on prétend, ſur ſes ſeules menaces. Le vaſſelage héréditaire commençait ſi bien à s'introduire, que les rois de France prétendaient être ſeigneurs ſuzerains du duché d'Aquitaine. *Pepin* force, les armes à la main, *Gaïfre*, duc d'Aquitaine à lui prêter ſerment de fidélité en préſence du duc de Bavière; de ſorte qu'il eut deux grands ſouverains à ſes genoux. On ſent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faibleſſe à la force.

762. Le duc de Bavière qui ſe croit aſſez puiſſant et
763. qui voit *Pepin* loin de lui, révoque ſon hommage. On eſt prêt à lui faire la guerre, et il renouvelle ſon ſerment de fidélité.

766. Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape
767. *Paul I* envoie au roi des livres, des chantres, et une horloge à roues. *Conſtantin Copronyme*, lui envoie auſſi un orgue et quelques muſiciens. Ce ne ſerait pas un fait digne de l'hiſtoire, s'il ne feſait voir combien les arts étaient étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaiſſaient alors que la guerre, la chaſſe et la table.

768. Les années précédentes ſont ſtériles en événemens, et par conſéquent heureuſes pour

les peuples; car presque tous les grands traits de l'histoire sont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque son hommage, à l'exemple du duc de Bavière. *Pepin* vole à lui et réunit l'Aquitaine à la couronne.

Pepin, surnommé *le bref*, meurt à Saintes, le 24 septembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant sa mort il fait son testament de bouche, et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partage tous ses Etats entre ses deux enfans, *Charles* et *Carloman*. Après la mort de *Pepin*, les seigneurs modifient ses volontés. On donne à *Carl*, que nous avons depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence, avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan. *Carloman* eut l'Austrasie, depuis Reims jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il est évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

Didier, roi des Lombards, offre en mariage 770.
sa fille *Désiderate* à *Charles :* il était déjà marié. Il épouse *Désiderate;* ainsi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La chose n'était pas rare : *Grégoire* de Tours dit que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, avaient plusieurs femmes.

771. Son frère *Carloman* meurt ſoudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ſes enfans. Cette mort et cette fuite ne prouvent pas abſolument que *Charlemagne* ait voulu régner ſeul, et ait eu de mauvais deſſeins contre ſes neveux; mais elles ne prouvent pas auſſi qu'il méritât qu'on célébrât ſa fête, comme on a fait en Allemagne.

772. *Charles* ſe fait couronner roi d'Auſtraſie, et réunit tout le vaſte royaume des Francs ſans rien laiſſer à ſes neveux. La poſtérité, éblouie par l'éclat de ſa gloire, ſemble avoir oublié cette injuſtice. Il répudie ſa femme, fille de *Didier*, pour ſe venger de l'aſyle que le roi lombard donnait à la veuve de *Carloman*, ſon frère.

Il va attaquer les Saxons, et trouve à leur tête un homme digne de les combattre; c'était *Vitikind*, le plus grand défenſeur de la liberté germanique après *Hermann* que nous nommons *Arminius*.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la Lippe. Ces peuples étaient très-mal armés; car dans les capitulaires de *Charlemagne* on voit une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes et des caſques aux Saxons. Les armes et la diſcipline des Francs devaient donc être victorieuſes

d'un courage féroce. *Charles* taille l'armée de *Vitikind* en pièces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un assemblage de cabanes entourées d'un fossé. On égorgea les habitans; mais, comme on força le peu qui restait à recevoir le baptême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de sauvages, à ce que les prêtres de ce temps ont assuré.

Tandis que le roi des Francs contient les 773.
Saxons sur le bord du Veser, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards et du pape subsistaient toujours; et le roi, en secourant l'Eglise, pouvait envahir l'Italie qui valait mieux que le pays de Brème, d'Hanovre et de Brunsvick. Il marche donc contre son beau-père *Didier*, qui était devant Rome. Il ne s'agissait pas de venger Rome, mais il s'agissait d'empêcher *Didier* de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de *Carloman* le royaume qui leur appartenait. Il court attaquer son beau-père, et se sert de la piété pour son usurpation. Il est suivi de soixante et dix mille hommes de troupes réglées; chose inouïe dans ces temps-là. On assemblait auparavant des armées de cent et de deux cents mille hommes; mais c'étaient des paysans qui allaient faire leurs moissons après une bataille perdue ou gagnée. *Charlemagne* les retenait plus long-

temps ſous le drapeau, et c'eſt ce qui contribua à ſes victoires.

774. L'armée françaiſe aſſiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de *Pepin*, et l'augmente : il en met lui-même une copie ſur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de ſaint *Pierre*. Le pape *Adrien* le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome eſt que *Charles* donna la Corſe, la Sardaigne et la Sicile. Il ne donna, ſans doute, aucun de ces pays qu'il ne poſſédait pas; mais il exiſte une lettre d'*Adrien* à l'impératrice *Irène*, qui prouve que *Charles* donna des terres que cette lettre ne ſpécifie pas. *Charles duc des Francs et patrice nous a*, dit-il, *donné des provinces et reſtitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'Egliſe*, &c.

On ſent qu'*Adrien* ménage encore l'Empire en ne donnant que le titre de duc et de patrice à *Charles*, et qu'il veut fortifier ſa poſſeſſion du nom de reſtitution.

Le roi retourne devant Pavie. *Didier* ſe rend à lui. Le roi le fait moine, et l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainſi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puiſſance romaine, et ſubſtitué leurs lois à celles des empereurs. Tout roi détrôné

devient moine dans ces temps-là, ou eſt aſſaſſiné.

Charlemagne ſe fait couronner roi d'Italie à Pavie, d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza.

La juſtice était adminiſtrée toujours dans Rome au nom de l'empereur grec. Les papes mêmes recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir; on lui laiſſait quelques apparences. *Charlemagne* prenait ſeulement, ainſi que *Pepin*, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnaie à Rome au nom d'*Adrien*. Que peut-on en conclure, ſinon que le pape, délivré des Lombards, et n'obéiſſant plus aux empereurs, était le maître dans Rome? Il eſt indubitable que les pontifes romains ſe ſaiſirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques francs et germains; toute autorité veut toujours croître: et, par cette raiſon-là même, on ne mit plus que le nom de *Charlemagne* ſur les nouvelles monnaies de Rome, lorſqu'en 800 le pape et le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnaies frappées au nom d'*Adrien I* n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque: cette remarque eſt d'une très-grande

vraiſemblance, puiſqu'*Adrien* n'était pas certainement ſouverain de Rome.

775. Second effort des Saxons contre *Charlemagne*, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils ſont encore vaincus dans la Veſtphalie : et après beaucoup de ſang répandu, ils donnent des bœufs et des otages, n'ayant autre choſe à donner.

776. Tentative du fils de *Didier*, nommé *Adalgiſe*, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape *Adrien* la qualifie horrible conſpiration. *Charles* court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul aſſez courageux pour s'oppoſer aux invaſions du conquérant, et trop faible pour ne pas ſuccomber.

Pendant ce temps-là même les Saxons reviennent encore en Veſtphalie ; il revient les battre. Ils ſe ſoumettent, et promettent encore de ſe faire chrétiens. *Charles* bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des égliſes.

777. Il donne des lois aux Saxons, et leur fait jurer qu'ils ſeront eſclaves, s'ils ceſſent d'être chrétiens et ſoumis. Dans une grande diète tenue à Paderborn ſous des tentes, un émir muſulman, qui commandait à Sarragoſſe, vint conjurer

conjurer *Charles* d'appuyer sa rébellion contre *Abdérame*, roi d'Espagne.

Charles marche de Paderborn en Espagne, 778.
prend le parti de cet émir, assiége Pampelune, et s'en rend maître. Il est à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers, et les soldats, selon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, et de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin est perdu en repassant les Pyrénées. L'arrière-garde de *Charlemagne* est taillée en pièces à Roncevaux par les Arabes et par les Gascons. C'est là que périt, dit-on, *Roland*, son neveu, si célèbre par son courage et par sa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que *Charles* était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il est en Espagne. *Vitikind*, retiré chez le duc de Danemarck, son beau-père, revient ranimer ses compatriotes. Il les rassemble, il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, et ses Saxons désespérés qu'on traîne à des autels nouveaux; il chasse l'évêque qui a le temps de fuir et de s'embarquer. *Charlemagne* accourt, et bat encore *Vitikind*.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome 780.
avec une de ses femmes, nommée *Hildegarde*, et

deux enfans puînés, *Pepin* et *Louis*. Le pape *Adrien* baptiſe ces deux enfans, ſacre *Pepin* roi de Lombardie, et *Louis* roi d'Aquitaine; ainſi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

781. Le roi de France tient ſa cour à Vorms,
782. à Ratisbonne, à Cuierci. *Alcuin*, archevêque d'Yorck, vient l'y trouver. Le roi, qui à peine ſavait ſigner ſon nom, voulait faire fleurir les ſciences, parce qu'il voulait être grand en tout. *Pierre de Piſe* lui enſeignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des italiens inſtruiſiſſent des gaulois et des germains, mais il l'était qu'on eût toujours beſoin des Anglais pour apprendre ce qui n'eſt pas même honoré aujourd'hui du nom de ſcience.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, et ſurtout de celles d'Italie, dans leſquelles chaque académicien prend un nouveau nom. *Charlemagne* ſe nommait *David; Alcuin*, *Albinus;* et un jeune homme, nommé *Ilgebert*, qui feſait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homère*.

783. Cependant *Vitikind*, qui n'apprenait point la grammaire, ſoulève encore les Saxons. Il bat les généraux de *Charles*, ſur le bord du Véſer. *Charles* vient réparer cette défaite. Il eſt encore

vainqueur des Saxons ; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer *Vitikind*. Les Saxons lui répondent qu'il s'eſt ſauvé en Danemarck. *Ses complices ſont encore ici*, répondit *Charlemagne :* et il en fit maſſacrer quatre mille cinq cents à ſes yeux. C'eſt ainſi qu'il diſpoſait la Saxe au chriſtianiſme. Cette action reſſemble à celle de *Sylla ;* les Romains n'ont pas du moins été aſſez lâches pour louer *Sylla*. Les barbares qui ont écrit les faits et geſtes de *Charlemagne* ont eu la baſſeſſe de le louer, et même d'en faire un homme juſte : ils ont ſervi de modèles à preſque tous les compilateurs de l'hiſtoire de France.

Ce maſſacre fit le même effet que fit, long- 784.
temps après, la Saint-Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur déſeſpérée. Les Danois et les peuples voiſins ſe joignent à eux.

Charles marche avec ſon fils, du même nom 785.
que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle, et donne encore des lois inutiles. Il établit des marquis, c'eſt-à-dire, des commandans des milices ſur les frontières de ſes royaumes.

Vitikind cède enfin. Il vient avec un duc 786.
de Friſe ſe ſoumettre à *Charlemagne*, dans Attigni

sur l'Aine. Alors le royaume de France s'étend jusqu'au Holstein. Le roi de France repasse en Italie, et rebâtit Florence. C'est une chose singulière que dès qu'il est à un bout de ses royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'est une preuve que le roi n'avait pas sur toutes les frontières de puissans corps d'armée. Les anciens Saxons se joignent aux Bavarois : le roi repasse les Alpes.

787. L'impératrice *Irène*, qui gouvernait encore l'empire grec, alors le seul empire, avait formé une puissante ligue contre le roi des Francs. Elle était composée de ces mêmes Saxons, et de ces Bavarois, des Huns, si fameux autrefois sous *Attila*, et qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube et de la Drave; une partie même de l'Italie y était entrée. *Charles* vainquit les Huns vers le Danube, et tout fut dissipé.

Depuis 788 jusqu'à 792. Pendant ces quatre années paisibles, il institue des écoles chez les évêques et dans les monastères. Le chant romain s'établit dans les églises de France. Il fait dans la diète d'Aix-la-chapelle des lois qu'on nomme *Capitulaires*. Ces lois tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait sortir, et dans laquelle on fut longtemps plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Vestphalie, cet établissement de

la *cour veimique*, dont il eſt bien étrange qu'il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans l'*Eſprit des lois* ni dans la *Chronologie raiſonnée* du préſident *Hénault*. L'inquiſition, le conſeil des dix n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal ſecret établi par *Charlemagne*, en 803 : il fut d'abord inſtitué principalement pour retenir les Saxons dans le chriſtianiſme et dans l'obéiſſance ; bientôt après, cette inquiſition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés ſecrètement par l'empereur, enſuite ils choiſirent eux-mêmes leurs aſſociés ſous le ſerment d'un ſecret inviolable : on ne les connaiſſait point ; des eſpions liés auſſi par le ſerment feſaient les informations. Les juges prononçaient ſans jamais confronter l'accuſé et les témoins, ſouvent ſans les interroger ; le plus jeune des juges feſait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'aſſaſſins ait duré juſqu'à la fin du règne de *Frédéric III* ! cependant rien n'eſt plus vrai ; et nous regardons *Tibère* comme un méchant homme ! et nous prodiguons des éloges à *Charlemagne* !

Si l'on veut ſavoir les coutumes du temps de *Charlemagne* dans le civil, le militaire et l'eccléſiaſtique, on les trouve dans l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations*.

Charles, devenu voiſin des Huns, devient par conſéquent leur ennemi naturel. Il lève des 793.

troupes contre eux, et ceint l'épée à ſon fils *Louis* qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appelait alors *miles*, c'eſt-à-dire, il lui fait apprendre la guerre; mais ce n'eſt pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que long-temps après. Il défait encore les Huns ſur le Danube et ſur le Raab.

Charles aſſemble des évêques pour juger la doctrine d'*Elipand*, que les hiſtoriens diſent archevêque de Tolède: il n'y avait point d'archevêque encore: ce titre n'eſt que du dixième ſiècle. Mais il faut ſavoir que les muſulmans vainqueurs laiſsèrent leur religion aux vaincus; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être muſulmans, et qu'ils ſe contentaient de leur impoſer un léger tribut.

Cet évêque *Elipand* imaginait, avec un *Felix d'Urgel*, que JESUS-CHRIST, en tant qu'homme, était fils adoptif de DIEU, et en tant que DIEU, fils naturel. Il eſt difficile de ſavoir par ſoi-même ce qui en eſt: il faut s'en rapporter aux juges, et les juges le condamnèrent.

Pendant que *Charles* remporte des victoires, fait des lois, aſſemble des évêques, on conſpire contre lui. Il avait un fils d'une de ſes femmes ou concubines, qu'on nommait *Pepin le boſſu*, pour le diſtinguer de ſon autre fils, *Pepin*, roi d'Italie. Les enfans qu'on nomme aujourd'hui

bâtards, et qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, et n'étaient point réputés bâtards. Le *boſſu*, qui était l'aîné de tous, n'avait point d'apanage; et voilà l'origine de la conſpiration. Il eſt arrêté à Ratisbonne avec ſes complices, jugé par un parlement, tondu, et mis dans le monaſtère de Prum, dans les Ardennes. On crève les yeux à quelques-uns de ſes adhérens, et on coupe la tête à d'autres.

Les Saxons ſe révoltent encore, et ſont 794.
encore facilement battus. *Vitikind* n'était plus à leur tête.

Célèbre concile de Francfort. On y condamne le ſecond concile de Nicée, dans lequel l'impératrice *Irène* venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne penſait pas comme le royaume des Francs; et cette différence d'opinion ne brouilla point *Charlemagne* avec le pape qui avait beſoin de lui. Obſervez que les livres carolins et le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, d'*inſolens*, et d'*impertinens*: les Gaulois, les Francs, les Germains, encore barbares, n'ayant ni peintres ni ſculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Obſervez encore que la religion de preſque tous les chrétiens occidentaux, différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conſerva ſur-tout dans les montagnes et dans les vallées de ſon diocèſe, la croyance et les rites de ſon Egliſe : c'eſt l'origine des réformes prêchées et ſoutenues preſque de ſiècle en ſiècle par ceux qu'on appela vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calviniſtes, dans la ſuite des temps.

795. Le duc de *Frioul*, vaſſal de *Charles*, eſt envoyé contre les Huns, et s'empare de leurs tréſors, ſuppoſé qu'ils en euſſent. Mort du pape *Adrien*, le 25 décembre. On prétend que *Charlemagne* lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'eſt guère croyable que ce roi franc qui ne ſavait pas écrire couramment, sût faire des vers latins.

796. *Léon III* ſuccède à *Adrien*. *Charles* lui écrit : » Nous nous réjouiſſons de votre élection, et » de ce qu'on nous rend l'obéiſſance et la fidélité » qui nous eſt due. » Il parlait ainſi en patrice de Rome, comme ſon père avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. 798. *Pepin* roi d'Italie eſt envoyé par ſon père contre les Huns ; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célèbre impératrice *Irène* eſt

mise dans un cloître par son fils *Constantin V.* Elle remonte sur le trône, fait crever les yeux à son fils; il en meurt; elle pleure sa mort. C'est cette *Irène* l'ennemie naturelle de *Charlemagne*, et qui avait voulu s'allier avec lui.

Dans ce temps-là les Normands, c'est-à-dire, 799.
les *hommes du nord*, les habitans des côtes de la mer Baltique, étaient des pirates. *Charles* équipe une flotte contre eux, et en purge les mers.

Le nouveau pape *Léon III* irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux, et lui couper la langue. On le met en sang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander justice à *Charles*, qui le renvoie à Rome avec une escorte. *Charles* le suit bientôt. Il envoie son fils *Pepin* se saisir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Constantinople.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape innocent 800.
des crimes qu'on lui imputait, et le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. *Charlemagne* affecta de cacher la joie sous la modestie, et de paraître étonné de sa gloire. Il agit en souverain de Rome, et renouvelle l'empire des césars. Mais pour rendre cet empire durable, il fallait rester à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en son

nom : celle d'un juge ſuprême qui laiſſait à l'Egliſe tous ſes priviléges, et au peuple tous ſes droits. Les hiſtoriens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois : ce ſilence pourrait preſque faire ſoupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le ſouverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais.

801. Les hiſtoriens diſent que dès qu'il fut empereur, *Irène* voulut l'épouſer. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre *Charlemagne* et la vieille *Irène*.

802. *Charlemagne* exerce toute l'autorité des anciens empereurs par-tout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent juſqu'à Baïonne, et de Baïonne juſqu'en Bavière, exempt de ſa puiſſance légiſlative. Le duc de Veniſe, *Jean*, ayant aſſaſſiné un évêque, eſt accuſé devant *Charles*, et ne le récuſe pas pour juge.

Nicéphore, ſucceſſeur d'*Irène*, reconnaît *Charles* pour empereur, ſans convenir expreſſément des limites des deux empires.

803. L'empereur s'applique à policer ſes Etats,
804. autant qu'on le pouvait alors. Il diſſipe encore des factions de Saxons, et tranſporte enfin une

partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

Il dicte son testament qui commence ainsi : 805.
Charles, empereur, césar, roi très-invincible des Francs, &c. Il donne à *Louis* tout le pays depuis l'Espagne jusqu'au Rhin. Il laisse à *Pepin* l'Italie et la Bavière ; à *Charles*, la France depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt, et toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. *Charlemagne* crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différent sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* consistait à faire tenir deux avocats les bras étendus, et le plus tôt las perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siècle.

Charlemagne retint toujours l'empire et la souveraineté ; et il était le roi des rois ses enfans. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés, d'officiers du palais et de l'armée, qui n'étaient là que pour attester ce que voulait un maître absolu. Les diètes n'étaient pas ce qu'elles sont

aujourd'hui; et cette vaſte république de princes, de ſeigneurs, et de villes libres, ſous un chef, n'était pas établie.

806. Le fameux *Aaron*, calife de Bagdad, nouvelle Babylone, envoie des ambaſſadeurs et des préſens à *Charlemagne*. Les nations donnèrent à cet *Aaron* un titre ſupérieur à celui de *Charlemagne*. L'empereur d'Occident était ſurnommé *le grand*, mais le calife était ſurnommé *le juſte*.

Il n'eſt pas étonnant qu'*Aaron-al-Raſchild* envoyât des ambaſſadeurs à l'empereur français; ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient: mais ce qui ſerait étonnant, c'eſt qu'un calife eût, comme diſent nos hiſtoriens, propoſé de céder Jéruſalem à *Charlemagne*. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de moſquées, et cette profanation lui aurait coûté le trône et la vie. De plus, l'enthouſiaſme n'appelait point alors les chrétiens d'Occident à Jéruſalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-chapelle. Ce concile ajoute au ſymbole que le *Saint-Eſprit procède du Père et du Fils*. Cette addition n'était point encore reçue à Rome; elle le fut bientôt après: ainſi pluſieurs dogmes ſe ſont établis peu-à-peu. C'eſt ainſi qu'on avait donné deux natures et une perſonne à JESUS; ainſi on avait donné à *Marie* le titre

de *theotocos*; ainſi le terme de tranſſubſtantiation ne s'établit que vers le douzième ſiècle.

Dans ce temps les peuples appelés Normands, Danois et Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, oſaient menacer les côtes du nouvel Empire. *Charles* traverſe l'Elbe; et *Godefroi*, le chef de tous ces barbares, pour ſe mettre à couvert, tire un large foſſé entre l'Océan et la mer Baltique, aux confins du Holſtein, l'ancienne Cherſonèſe cimbrique. Il revêtit ce foſſé d'une forte paliſſade. C'eſt ainſi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre et l'Ecoſſe; faibles imitations de la fameuſe muraille de la Chine.

Traités avec les Danois. Lois pour les Saxons. 807.
Police dans l'Empire. Petites flottes établies à 808.
l'embouchure des fleuves. 809.

Pepin, ce fils de *Charlemagne*, à qui ſon père 810.
avait donné le royaume d'Italie, meurt de maladie, au mois de juillet: il laiſſe un bâtard, nommé *Bernard*. L'empereur donne ſans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, ſelon l'uſage de ce temps-là.

Flotte établie à Boulogne ſur la Manche. Phare de Boulogne relevé. Vurtzbourg bâti. Mort du prince *Charles* deſtiné à l'empire.

L'empereur aſſocie à l'empire ſon fils *Louis*, 811.
au mois de mars, à Aix-la-chapelle. Il fait

donner à tous les assistans leurs voix pour cette association. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitans en esclaves. Il donne des terres à *Eginhard* qu'on a dit l'amant de sa fille *Emma*. Les légendes sont pleines de fables dignes de l'archevêque *Turpin*, sur cet *Eginhard* et cette prétendue fille de l'empereur ; mais par malheur jamais *Charlemagne* n'eut de fille qui s'appelât *Emma*.

813. Il meurt d'une pleurésie après sept jours de fièvre, le 28 janvier, à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui sût ce que c'était qu'une pleurésie. La médecine, ainsi que la plupart des arts, n'était connue alors que des Arabes et des Grecs de Constantinople. Cette année 814 est en effet l'année 813 ; car alors elle commençait à Pâque.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, est revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-chapelle. *Golstad* cite une constitution de *Frédéric Barberousse*, dans laquelle est rapporté un édit de *Charlemagne* en faveur de cette ville : voici un passage de cet édit. *Vous saurez que passant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes et le palais que Granus, frère de Néron et d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que si *Charlemagne*

ne savait pas bien signer son nom, son chancelier était bien savant.

Ce monarque, au fond, était, comme tous les autres conquérans, un usurpateur : son père n'avait été qu'un rebelle, et tous les historiens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier sous le nouveau joug. Il usurpa la moitié de la France sur son frère *Carloman*, qui mourut trop subitement pour ne pas laisser des soupçons d'une mort violente : il usurpa l'héritage de ses neveux et la subsistance de leur mère ; il usurpa le royaume de Lombardie sur son beau-père. On connaît ses bâtards, sa bigamie, ses divorces, ses concubines ; on sait qu'il fit assassiner des milliers de Saxons ; et on en a fait un saint.

LOUIS LE DEBONNAIRE OU LE FAIBLE,

SECOND EMPEREUR.

LOUIS accourt de l'Aquitaine à Aix-la- 824.
chapelle, et se met de plein droit en possession de l'Empire. Il était né, en 778, de *Charlemagne* et d'une de ses femmes, nommée *Hildegarde*, fille d'un duc allemand. On dit qu'il avait de

la beauté, de la force, de la santé, de l'adresse à tous les exercices, qu'il savait le latin et le grec; mais il était faible, et il fut malheureux. Son Empire avait pour bornes, au septentrion, la mer Baltique et le Danemarck; l'Océan au couchant; les Pyrénées, la Méditerranée et la mer Adriatique au midi; à l'orient, la Vistule et la Taisse. Le duc de Bénévent était son feudataire, et lui payait sept mille écus d'or tous les ans pour son duché: c'était une somme très-considérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, et il fesait les bornes des deux Empires.

815. La première chose que fit *Louis* fut de mettre au couvent toutes ses sœurs, et en prison tous leurs amans; ce qui ne le fit aimer ni dans sa famille ni dans l'Etat; la seconde, d'augmenter les priviléges de toutes les églises; et la troisième d'irriter *Bernard*, roi d'Italie, son neveu, qui vint lui prêter serment de fidélité, et dont il exila les amis.

816. *Etienne IV* est élu évêque de Rome, et pape par le peuple romain, sans consulter l'empereur: mais il fait jurer obéissance et fidélité par le peuple à *Louis*, et apporte lui-même ce serment à Reims. Il y couronne l'empereur et sa femme *Irmengarde*. Il retourne à Rome,

au

au mois d'octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes se feraient en présence des ambassadeurs de l'empereur.

Louis associe à l'empire son fils ainé *Lothaire*. 817.
C'était bien se presser. Il fait son second fils, *Pépin*, roi d'Aquitaine, et érige la Bavière avec quelques pays voisins en royaume pour son dernier fils, *Louis*. Tous trois sont mécontens; *Lothaire* d'être empereur sans pouvoir; les deux autres d'avoir de si petits Etats; et *Bernard*, roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

L'empereur *Louis* se croyait empereur de 818.
Rome, et *Bernard*, petit-fils de *Charlemagne*, ne voulait point de maître en Italie. Il est évident que *Charlemagne* dans tant de partages avait agi en père plus qu'en homme d'Etat, et qu'il avait préparé des guerres civiles à sa famille. L'empereur et *Bernard* lèvent des armées l'un contre l'autre. Ils se rencontrent à Châlons-sur-Saône. *Bernard*, plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de son armée sans combattre. Il se remet à la clémence de *Louis*, son oncle. Ce prince fait crever les yeux à *Bernard*, son neveu, et à ses partisans. L'opération fut mal faite sur *Bernard*; il en mourut au bout de trois jours. Cet usage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué.

par les empereurs grecs, ignoré chez les califes, et défendu par *Charlemagne*. *Louis* était faible et dur; et on l'a nommé débonnaire.

819. L'empereur perd sa femme *Irmengarde*. Il ne sait s'il se fera moine ou s'il se remariera. Il épouse la fille d'un comte bavarois, nommée *Judith*; il apaise quelques troubles en Pannonie, et tient des diètes à Aix-la-chapelle.

820. Ses généraux reprennent la Carniole et la Carinthie sur des barbares qui s'en étaient emparés.

821. Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à l'empereur *Louis* sur le supplice du roi *Bernard*, son neveu, et sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres frères, nommés *Drogon*, *Thierri* et *Hugues*, malgré la parole donnée à *Charlemagne* d'avoir soin d'eux. Ces ecclésiastiques avaient raison. C'est une consolation pour le genre humain qu'il y ait par-tout des hommes qui puissent au nom de la Divinité inspirer des remords aux princes : mais il faudrait s'en tenir là, et ne les poursuivre ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

822. Les évêques et les abbés imposent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans

l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés et des abbayes à ses frères, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de *Bernard :* cela pouvait se faire sans le cilice, et sans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule.

Ce qui était plus dangereux, c'est que *Lothaire* était associé à l'empire, qu'il se faisait couronner à Rome par le pape *Pascal*, que l'impératrice *Judith*, sa belle-mère, lui donnait un frère ; et que les Romains n'aimaient ni n'estimaient l'empereur. Une des grandes fautes de *Louis* était de ne point établir le siége de son empire à Rome. Le pape *Pascal* faisait crever les yeux sans rémission à ceux qui prêchaient l'obéissance aux empereurs ; ensuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, et l'empereur ne disait mot. 823.

L'impératrice *Judith* accouche à Compiègne d'un fils qu'on nomme *Charles*. *Lothaire* était revenu alors de Rome : l'empereur *Louis*, son père, exige de lui un serment, qu'il consentira à laisser donner quelque royaume à cet enfant ; espèce de serment dont on devait prévoir la violation.

Le pape *Pascal* meurt ; les Romains ne veulent pas l'enterrer. *Lothaire* de retour à Rome fait informer contre sa mémoire. Le procès n'est pas 824.

pourſuivi. *Lothaire*, comme empereur ſouverain de Rome, fait des ordonnances pour protéger les papes ; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui, inattention bien dangereuſe.

Le pape *Etienne II* fait ſerment de fidélité aux deux empereurs, mais il y eſt dit que c'eſt de ſon plein gré. Le clergé et le peuple romain jurent de ne jamais ſouffrir qu'un pape ſoit élu ſans le conſentement de l'empereur. Ils jurent fidélité aux ſeigneurs *Louis* et *Lothaire* : mais ils y ajoutent, *ſauf la foi promiſe au ſeigneur pape.*

Il ſemble que dans tous les ſermens de ce temps-là il y ait toujours des clauſes qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'Empire et du ſacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'Empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre ; mais en moins de quarante jours il fallut céder au plus fort.

825. Un *Hériolt*, duc des Danois, vient à la cour de *Louis* embraſſer la religion chrétienne ; mais c'eſt qu'il était chaſſé de ſes Etats. L'empereur envoie *Anſchaire*, moine de Corbie, prêcher le chriſtianiſme dans les déſerts où Stockholm eſt actuellement bâti. Il fonde l'évêché de

Hambourg pour cet *Anſchaire;* et c'eſt de Hambourg que doivent partir des miſſionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie eſt fondée en Veſtphalie pour le même uſage. Son abbé, au lieu d'être miſſionnaire, eſt aujourd'hui prince de l'Empire.

Pendant que *Louis* s'occupait à Aix-la-chapelle des miſſions du Nord, les rois maures d'Eſpagne envoient des troupes en Aquitaine, et la guerre ſe fait vers les Pyrénées entre les muſulmans et les chrétiens : mais elle eſt bientôt terminée par un accord. 826.

L'empereur *Louis* fait tenir des conciles à Maïence, à Paris et à Toulouſe. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui et à ſon fils *Lothaire :* » Nous prions vos excellences » de vous ſouvenir, à l'exemple de *Conſtantin*, » que les évêques ont droit de vous juger, » et que les évêques ne peuvent être jugés » par les hommes. » Ils avaient tort de citer l'exemple de *Conſtantin* qui fut toujours le maître abſolu des évêques, et qui en châtia un grand nombre. 827.

Louis donne à ſon jeune fils, *Charles*, au berceau, ce qu'on appelait alors l'Allemagne ; c'eſt-à-dire, ce qui eſt ſitué entre le Mein, le Rhin, le Necker et le Danube. Il y ajoute la

Bourgogne transjurane; c'eſt le pays de Genève, de Suiſſe et de Savoie.

Les trois autres enfans de *Louis* ſont indignés de ce partage, et excitent d'abord les cris de tout l'Empire.

828. *Judith*, mère de *Charles*, cet enfant nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur ſon mari, et était gouvernée par un comte de Barcelone, ſon amant, nommé *Bernard*, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

829. Tant de faibleſſes forment des factions. Un abbé, nommé *Vala*, parent de *Louis*, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfans de *Louis*, *Lothaire* aſſocié par lui à l'empire, *Pepin* à qui il a donné l'Aquitaine, *Louis* qui lui doit la Bavière, ſe déclarent tous contre leur père.

Un abbé de Saint-Denis, qui avait à la fois Saint-Médard de Soiſſons, et Saint-Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens et de Lyon, déclarent *rebelles à eux et à l'Egliſe ceux qui ne ſe joindront pas à eux.* Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfans ſoulevés à la fois, et dénaturés au nom de DIEU.

Chacun des enfans rebelles a une armée ; 830.
et le père n'a que peu de troupes, avec lesquelles il fuit d'Aix-la-chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres ; circonstance inutile par elle-même, devenue éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme si c'eût été un sacrilége.

D'abord un reste de respect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute *Louis le faible* dans une assemblée à Compiègne. Il y promet au roi *Pepin*, son fils, de se conduire par son conseil et par celui des prêtres, et de faire sa femme religieuse. En attendant qu'on prenne une résolution décisive, *Pepin* fait crever les yeux, selon la méthode ordinaire, à *Bernard*, cet amant de *Judith*, laquelle se croyait en sureté, et au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que *Bernard* conserva ses yeux, que son frère paya pour lui, et qu'il fut condamné à mort sous *Charles le chauve*. La vraie science ne consiste pas à savoir ces choses, mais à savoir quels usages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuses, le clergé puissant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur, son père, en prison entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé

Gombaud, ſert adroitement l'empereur; il le fait délivrer. *Lothaire* demande enfin pardon à ſon père, à Nimègue. Les trois frères ſont diviſés; et l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laiſſe tout l'Empire dans la confuſion.

831. On aſſemble des diètes, et on lève de toutes parts des armées. L'Empire devient une anarchie. *Louis de Bavière* entre dans le pays nommé Allemagne, et fait ſa paix à main armée.

Pepin eſt fait priſonnier. *Lothaire* rentre en grâce, et dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832. L'impératrice *Judith* profite d'un moment de bonheur pour faire dépouiller *Pepin* du royaume d'Aquitaine, et le donner à ſon fils *Charles*, c'eſt-à-dire, à elle-même, ſous le nom de ſon fils. Si l'empereur *Louis le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le ſien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de *Pepin*, ſon frère, pour arriver d'Italie avec une armée; et avec cette armée il amène le pape *Grégoire IV*, pour inſpirer plus de reſpect et plus de trouble.

833. Quelques évêques attachés à l'empereur *Louis* et ſur-tout les évêques de Germanie, écrivent au

au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié.* Mais le parti de *Lothaire*, des autres enfans rebelles, et du pape, prévaut. L'armée rebelle et papale s'avance auprès de Bâle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques : *Sachez que l'autorité de ma chaire eſt au-deſſus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, et le trompe. Le champ où il négocia s'appela le *champ du menſonge.* Il ſéduit les officiers et les ſoldats de l'empereur. Ce malheureux père ſe rend à *Lothaire* et à *Louis de Bavière*, ſes enfans rebelles, à cette ſeule condition qu'on ne crèvera pas les yeux à ſa femme, et à ſon fils *Charles*, qui était avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du menſonge où le pape uſa tant de perfidie envers l'empereur, eſt auprès de Rouffac dans la haute Alſace, à quelques lieues de Bâle : il a conſervé le nom de *champ du menſonge.* Si nos campagnes avaient été déſignées par les crimes qui s'y ſont commis, la terre entière ſerait un monument de ſcélérateſſe.

Le rebelle *Lothaire* envoie ſa belle-mère *Judith* priſonnière à Tortonne, ſon père dans l'abbaye de Saint-Médard, et ſon frère *Charles* dans le monaſtère de Prum. Il aſſemble une diète à Compiègne, et de-là à Soiſſons.

Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de la condition ſervile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépoſe ſon ſouverain et ſon bienfaiteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'égliſe de Notre-Dame de Soiſſons. *Lothaire*, ſon fils, eſt préſent à l'humiliation de ſon père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter ſon baudrier, ſon épée, ſon habit, et de ſe proſterner ſur ce cilice. *Louis*, le viſage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y ſoumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix la liſte de ſes crimes, parmi leſquels il eſt ſpécifié qu'il avait fait marcher ſes troupes le mercredi des cendres, et indiqué un parlement un jeudi ſaint. On dreſſe un procès verbal de toute cette action, monument encore ſubſiſtant d'inſolence et de baſſeſſe. Dans ce procès verbal on ne daigne pas ſeulement nommer *Louis* du nom d'empereur.

Louis le faible reſte enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soiſſons, vêtu d'un ſac de pénitent, ſans domeſtiques. Si des prêtres appelés *évêques* (ſe diſant ſucceſſeurs de JESUS, qui n'inſtitua jamais d'évêques) traitaient ainſi leur empereur, leur maître, le fils

de *Charlemagne*, dans quel horrible eſclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais, et empereurs et peuples méritaient des fers ſi honteux, puiſqu'ils s'y ſoumettaient.

Dans ce temps d'anarchie, les Normands, c'eſt-à-dire, ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infeſtaient les côtes de l'Empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg; ils ſaccageaient la Friſe; ils feſaient prévoir les malheurs qu'ils devaient cauſer un jour: et on ne put les chaſſer qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

Louis, roi de Bavière, *Pepin*, roi d'Aquitaine, veulent délivrer leur père parce qu'ils ſont mécontens de *Lothaire*, leur frère. *Lothaire* eſt forcé d'y conſentir. On réhabilite l'empereur dans Saint-Denis auprès de Paris; mais il n'oſe reprendre la couronne qu'après avoir été abſous par les évêques. 835.

Dès qu'il eſt abſous, il peut lever des armées. *Lothaire* lui rend ſa femme *Judith*, et ſon fils *Charles*. Une aſſemblée à Thionville anathématiſe celle de Soiſſons. Il n'en coûte à l'archevêque *Ebbon* que la perte de ſon ſiége; encore ne fut-il dépoſé que dans la ſacriſtie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel. 835.

836. Toute cette année ſe paſſe en vaines négociations, et eſt marquée par des calamités publiques.

837. *Louis le faible* eſt malade. Une comète paraît: *Ne manquez pas*, dit l'empereur à ſon aſtrologue, *de me dire ce que cette comète ſignifie* L'aſtrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la ſienne; il ſe prépara à la mort, et guérit. Dans la même année la comète eut ſon effet ſur le roi *Pepin*, ſon fils : ce fut un nouveau ſujet de trouble.

838. L'empereur *Louis* n'a plus que deux enfans à craindre au lieu de trois. *Louis de Bavière* ſe révolte encore, et lui demande encore pardon.

839. *Lothaire* demande auſſi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ſes Etats. Il ôte tout aux enfans de *Pepin* dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que poſſédait le rebelle *Lothaire*, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alſace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe, et la Friſe. Il donne à ſon bien-aimé *Charles*, le fils de *Judith*, tout ce qui eſt entre la Loire, le Rhône, la Meuſe, et l'Océan. Il trouve encore par ce partage le ſecret de

mécontenter ſes enfans et ſes petits-enfans. *Louis de Bavière* arme contre lui.

L'empereur *Louis* meurt enfin de chagrin. 840.
Il fait avant ſa mort des préſens à ſes enfans. Quelques partiſans de *Louis de Bavière* lui feſant un ſcrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : *Je lui pardonne*, dit-il, *mais qu'il ſache qu'il me fait mourir.*

Son teſtament vrai ou faux confirme la donation de *Pepin* et de *Charlemagne* à l'Egliſe de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On eſt étonné, en liſant la charte appelée *Carta diviſionis*, qu'il ajoute à ces préſens, la Corſe, la Sardaigne, et la Sicile. La Sardaigne et la Corſe étaient diſputées entre les muſulmans et quelques aventuriers chrétiens. Ces aventuriers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles et des aumônes. Ils conſentaient à relever des papes; mais alors pour acquérir ce droit de mouvance, il fallait que les papes le demandaſſent aux empereurs. Reſte à ſavoir ſi *Louis le faible* leur céda en effet le domaine ſuprême de la Sardaigne et de la Corſe. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire, le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIEME EMPEREUR.

841. BIENTOT après la mort du fils de *Charlemagne*, ſon empire éprouva la deſtinée de celui d'*Alexandre*, et de la grandeur des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même; et les guerres inteſtines le diviſèrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père ſe vouluſſent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. L'empereur *Lothaire* voulait tout. *Louis de Bavière* et *Charles*, fils de *Judith*, s'uniſſent contre lui. Ils déſolent l'Empire, ils l'épuiſent de ſoldats. Les deux rois livrent à Fontenai dans l'Auxerrois une bataille ſanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. *Lothaire* fut vaincu. Il donne alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*. Le vainqueur des Saxons et des Friſons les avait aſſujettis au chriſtianiſme, comme à un frein néceſſaire. *Lothaire*, pour les attacher à ſon parti, leur donne une liberté entière de conſcience; et la moitié du pays redevient idolâtre.

Les deux frères, *Louis de Bavière*, et *Charles d'Aquitaine*, s'uniſſent par ce fameux ſerment, qui eſt preſque le ſeul monument que nous ayons de la langue romance. 842.

Pro Deo amur et pro chriſtian poblo, et noſtro commun ſalvament dinſt di in avant, in quant Deos ſavir et podir me dunat &c..... On parle encore cette langue chez les Griſons dans la vallée d'Engadina.

On s'aſſemble à Verdun pour un traité de partage entre les trois frères. On ſe bat et on négocie depuis le Rhin juſqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le ſort des armes lui donne un maître. 843. 844.

Pendant que les trois frères déchirent le ſein de l'Empire, les Normands continuent à déſoler ſes frontières impunément. Les trois frères ſignent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. *Lothaire* reſte empereur : il poſsède l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Eſcaut et de la Meuſe. *Louis de Bavière* a tout le reſte de la Germanie. *Charles*, ſurnommé depuis le *chauve*, eſt roi de France. L'empereur renonce à toute autorité ſur ſes deux frères. Ainſi il n'eſt plus qu'empereur d'Italie, ſans être le maître de Rome. Tous les grands officiers et ſeigneurs des trois royaumes 845.

reconnaiſſent par un acte authentique le partage des trois frères, et l'hérédité aſſurée à leurs enfans.

Le pape *Sergius II* eſt élu par le peuple romain, et prend poſſeſſion ſans attendre la confirmation de l'empereur *Lothaire*. Ce prince n'eſt pas aſſez puiſſant pour ſe venger, mais il l'eſt aſſez pour envoyer ſon fils *Louis* confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conſerver ſon droit, et pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une aſſemblée d'évêques, que jamais les papes ne pourront être conſacrés ſans la confirmation des empereurs.

Cependant *Louis* en Germanie eſt obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohèmes. Ces Bohèmes avec les Siléſiens et les Moraves étaient des idolâtres barbares, qui couraient ſur des chrétiens barbares avec des ſuccès divers.

L'empereur *Lothaire* et *Charles le chauve* ont encore plus à ſouffrir dans leurs Etats. Les provinces depuis les Alpes juſqu'au Rhin ne ſavent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux *Pepin*, roi d'Aquitaine, que *Louis le faible*, ſon père, avait dépouillé. Pluſieurs tyrans s'emparent de pluſieurs villes. On donne par-tout des petits combats, dans leſquels il y

a toujours des moines, des abbés, des évêques tués les armes à la main. *Hugues*, l'un des bâtards de *Charlemagne*, forcé à être moine, et depuis abbé de Saint-Quentin, eſt tué devant Toulouſe avec l'abbé de *Ferrière*. Deux évêques y ſont priſonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. *Charles le chauve* ne s'oppoſe à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

L'empereur *Lothaire*, non moins malheu- 847.
reux, cède la Friſe aux Normands à condition d'hommage. Cette funeſte coutume d'avoir ſes ennemis pour vaſſaux prépare l'établiſſement de ces pirates dans la Normandie.

Pendant que les Normands ravagent les 848.
côtes de la France, les Sarrazins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche égliſe de Saint-Pierre hors des murs.

Le pape *Léon IV*, prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* paraiſſaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'Egliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitans

de Naples et de Gayète à venir défendre les côtes et le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre d'eux des otages; ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les poſtes, et reçut les Sarrazins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en uſa *Goſlin*, évêque de Paris, dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, et comme un roi qui veillait à la ſureté de ſes ſujets. Il était né romain : on doit répéter ici les paroles qui ſe trouvent dans l'Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations : (*) *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté et de corruption ; tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes ſont défaits, et les priſonniers, employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de Saint-Pierre, et à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait aſſocier ſon fils *Louis* à ſon faible empire. Les muſulmans ſont chaſſés de Bénévent ; mais ils reſtent dans le Garillan et dans la Calabre.

849. Nouvelles diſcordes entre les trois frères, entre les évêques et les ſeigneurs. Les peuples

(*) Tome II, page 165.

n'en ſont que plus malheureux. Quelques évêques francs et germains déclarent l'empereur *Lothaire* déchu de l'Empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme germains et francs, puiſque l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut qu'un attentat inutile : *Lothaire* fut plus heureux que ſon père.

Raccommodement des trois frères. Nouvelles incurſions de tous les barbares voiſins de la Germanie. 850. 851. 852.

Au milieu de ces horreurs, le miſſionnaire *Anſchaire*, évêque de Hambourg, perſuade un *Eric*, chef ou duc ou roi du Danemarck, de ſouffrir la religion chrétienne dans ſes Etats. Il obtient la même permiſſion en Suède. Les Suédois et les Danois n'en vont pas moins en courſe contre les chrétiens.

Dans ces déſolations de la France et de la Germanie, dans la faibleſſe de l'Italie menacée par les muſulmans, dans le mauvais gouvernement de *Louis d'Italie*, fils de *Lothaire*, livré aux débauches à Pavie, et mépriſé dans Rome, l'empereur de Conſtantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome : mais cet empereur était *Michel*, plus débauché encore, et plus mépriſé que *Louis d'Italie*, et tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puiſſant. 853. 854.

855. L'empereur *Lothaire*, qui avait fait moine l'empereur *Louis le faible*, ſon père, ſe fait moine à ſon tour, par laſſitude des troubles de ſon empire, par crainte de la mort, et par ſuperſtition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum; et meurt imbécille, le 28 ſeptembre, après avoir vécu en tyran, comme il eſt dit dans l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.*

LOUIS II,

QUATRIEME EMPEREUR.

856. APRÈS la mort de ce troiſième empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. *Louis l'italique*, ſon fils ainé, reſte à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le ſecond fils, nommé *Lothaire*, comme ſon père, a le royaume de Lotharinge appelé enſuite Lorraine: ce royaume s'étendait depuis Genève juſqu'à Strasbourg et juſqu'à Utrecht. Le troiſième, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence, et du Languedoc. Cet Etat compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente et embellie par les Romains, mais alors petite et pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes. Dans les temps floriſſans de

la république et des *Céſars*, les Romains avaient agrandi et décoré les villes qu'ils avaient ſoumiſes ; mais rendues à elles-mêmes ou aux barbares, elles dépérirent toutes, atteſtant par leurs ruines la ſupériorité du génie des Romains.

Un barbare, nommé *Salomon*, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne ; mais tous ces royaumes tombèrent preſqu'auſſi promptement qu'ils furent élevés.

Louis le germanique commence par enlever l'Alſace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des priviléges à Strasbourg, ville déjà puiſſante, lorſqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands déſolent la France. *Louis le germanique* prend ce temps pour venir accabler ſon frère au lieu de le ſecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier, il veut s'emparer de la France. Des reſtes des Saxons et d'autres barbares, qui ſe jettent ſur la Germanie, le contraignent de venir défendre ſes propres Etats. 857.

Louis II, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiſſe les papes s'affermir, et n'oſe réſider à Rome. Depuis 858 juſqu'à 865.

Charles le chauve de France, et *Louis le germanique*, font la paix, parce qu'ils ne peuvent ſe faire

la guerre. L'événement de ces temps-là, qui eſt le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine, *Lothaire :* ce prince voulut imiter *Charlemagne*, qui répudiait ſes femmes et épouſait ſes maîtreſſes. Il fait divorce avec ſa femme, nommée *Teutberge*, fille d'un ſeigneur de Bourgogne. Il l'accuſe d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouſe ſa maîtreſſe, nommée *Valrade*, qui lui avait été auparavant promiſe pour femme. Il obtient qu'on aſſemble un concile à Aix-la-chapelle, dans lequel on approuve ſon divorce avec *Teutberge*. Le décret de ce concile eſt confirmé dans un autre à Metz, en préſence des légats du pape. Le pape *Nicolas I* caſſe les conciles de Metz et d'Aix-la-chapelle, et exerce une autorité juſqu'alors inouïe. Il excommunie et dépoſe quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, et de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il eſt à ſouhaiter ſans doute qu'il y ait un tribunal ſacré qui avertiſſe les ſouverains de leurs devoirs, et les faſſe rougir de leurs violences : mais il paraît que le ſecret du lit d'un monarque pouvait n'être pas ſoumis à un évêque étranger, et que les Orientaux ont toujours eu des uſages plus conformes à la nature, et plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant

tous les fruits de l'amour comme légitimes, et en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce temps les descendans de *Charlemagne* sont toujours aux prises les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les Barbares.

Le jeune *Pepin*, arrière-petit-fils de *Charlemagne*, fils de ce *Pepin*, roi d'Aquitaine, dépossédé et mort sans Etats, ayant quelque temps traîné une vie errante et malheureuse, se joignit aux Normands, et renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris et enfermé dans un couvent où il mourut.

C'est principalement à cette année qu'on 866.
peut fixer le schisme qui dure encore entre les Eglises grecque et romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces disputes, qui sont si intéressantes dans le loisir de la paix.

Charles, roi d'Arles, meurt sans enfans. L'empereur *Louis* et *Lothaire* partagent ses Etats.

C'est la destinée de la maison de *Charlemagne* que les enfans s'arment contre leurs pères. *Louis le germanique* avait deux enfans. *Louis* le plus jeune, mécontent de son apanage, veut le détrôner: sa révolte n'aboutit qu'à demander grâce.

867. 868. *Louis*, roi de Germanie, bat les Moraves et les Bohèmes par les mains de ſes enfans. Ce ne ſont pas-là des victoires qui augmentent un Etat, et qui le faſſent fleurir. Ce n'était que repouſſer des ſauvages dans leurs montagnes et dans leurs forêts.

869. L'excommunié roi de Lorraine va voir le nouveau pape *Adrien* à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec ſa maîtreſſe; il meurt à Plaiſance à ſon retour.

Charles le chauve s'empare de la Lorraine et même de l'Alſace, au mépris des droits d'un bâtard de *Lothaire*, à qui ſon père l'avait donnée. *Louis le germanique* avait pris l'Alſace à *Lothaire*, mais il la rendit; *Charles le chauve* la prit, et ne la rendit point.

870. *Louis de Germanie* veut avoir la Lorraine. *Louis d'Italie*, empereur, veut l'avoir auſſi, et met le pape *Adrien* dans ſes intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. *Louis de Germanie*, et *Charles le chauve* partagent tous les Etats compris ſous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'Occident eſt pour le roi de France, l'Orient pour le roi de Germanie. Le pape *Adrien* menace d'excommunication. On commençait déjà à ſe ſervir de ces armes, mais elles furent mépriſées. L'empereur d'Italie n'était pas aſſez puiſſant pour les rendre terribles.

Cet

Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent qui, étant à la fois vaſſal des empires d'Orient et d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, et tenait entre eux la balance égale. 871.

L'empereur *Louis* ſe hafarde d'aller à Bénévent, et le duc le fait mettre en priſon. C'eſt préciſément l'aventure de *Louis XI* avec le duc de Bourgogne.

Le pape *Jean VIII*, ſucceſſeur d'*Adrien II*, voyant la ſanté de l'empereur *Louis II* chancelante, promet en ſecret la couronne impériale à *Charles le chauve*, roi de France, et lui vend cette promeſſe. C'eſt ce même *Jean VIII* qui ménagea tant le patriarche *Photius*, et qui ſouffrit qu'on nommât *Photius* avant lui, dans un concile à Conſtantinople. 872. 873.

Les Moraves, les Huns, les Danois, continuent d'inquiéter la Germanie; et ce vaſte Etat ne peut encore avoir de bonnes lois.

La France n'était pas plus heureuſe. *Charles le chauve* avait un fils, nommé *Carloman*, qu'il avait fait tonſurer dans ſon enfance, et qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il ſe réfugia enfin à Metz dans les Etats de *Louis de Germanie*, ſon oncle. Il lève des troupes, mais ayant été pris, ſon père lui fit crever les yeux, ſuivant la nouvelle coutume. 874.

875. L'empereur *Louis II* meurt à Milan. Le roi de France, *Charles le chauve*, ſon frère, paſſe les Alpes, ferme les paſſages à ſon frère *Louis de Germanie*, court à Rome, répand de l'argent, ſe fait proclamer par le peuple roi des Romains, et couronner par le pape.

Si la loi ſalique avait été en vigueur dans la maiſon de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maiſon, à *Louis le germanique*, qu'appartenait l'Empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condeſcendance et de l'argent, firent les droits de *Charles le chauve*. Il avilit ſa dignité pour en jouir. Le pape *Jean VIII* donna la couronne en ſouverain, *le chauve* la reçut en vaſſal, confeſſant qu'il tenait tout du pape, laiſſant aux ſucceſſeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'empire, et promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du ſaint-ſiége pour juger toutes les grandes affaires eccléſiaſtiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule et de Germanie : titre devenu inutile.

Certes les papes eurent raiſon de ſe croire en droit de donner l'Empire et même de le vendre, puiſqu'on le leur demandait, et qu'on l'achetait, et puiſque *Charlemagne* lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape *Léon III*. Mais auſſi on avait raiſon de dire que *Léon III*, en déclarant *Charlemagne* empereur, l'avait

déclaré ſon maître ; que ce prince avait pris les droits attachés à ſa dignité ; que c'était à ſes ſucceſſeurs à confirmer les papes, et non à être choiſis par eux. Le temps, l'occaſion, l'uſage, la preſcription, la force, font tous les droits.

On a conſervé, et on garde peut-être encore à Rome, un diplôme de *Charles le chauve*, dans lequel il confirme les donations de *Pepin :* mais *Othon III* déclara que toutes ces donations étaient auſſi fauſſes que celles de *Conſtantin.*

CHARLES LE CHAUVE,

CINQUIEME EMPEREUR.

CHARLES ſe fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes, et les abbés de ce pays. *Nous vous éliſons*, eſt-il dit dans cet acte, *d'un commun conſentement ; puiſque vous avez été élevé au trône impérial par l'interceſſion des apôtres St Pierre et St Paul, et par leur vicaire Jean, ſouverain pontife*, &c. 876.

Louis de Germanie ſe jette ſur la France, pour ſe venger d'avoir été prévenu par ſon frère dans l'achat de l'empire. La mort le ſurprend dans ſa vengeance.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ſes Etats en les partageant entre ſes enfans. Trois fils de *Louis le germanique* partagent ſes Etats. *Carloman* a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie; *Louis* la Friſe, la Saxe, la Thuringe, la Franconie; *Charles le gros*, depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe et les pays circonvoiſins, qu'on appelait alors l'Allemagne.

877. Ce partage rend l'empereur *Charles le chauve* plus puiſſant. Il veut ſaiſir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême ſuperſtition qu'on joignait alors à la rapacité et à la fourberie. *Louis de Germanie et de Lorraine* envoie trente hommes au camp de *Charles le chauve*, pour lui prouver au nom de DIEU que ſa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confeſſeurs ramaſſent dix bagues et dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante ſans s'échauder; dix autres portent chacun un fer rouge l'eſpace de neuf pieds ſans ſe brûler; dix autres, liés avec des cordes, ſont jetés dans de l'eau froide, et tombent au fond, ce qui marquait la bonne cauſe; car l'eau repouſſait en haut les parjures.

L'hiſtoire eſt ſi pleine de ces épreuves qu'on ne peut guère les nier toutes. L'uſage qui les rendait communes, rendait auſſi communs les ſecrets à l'aide deſquels la peau devient

insensible pour quelque temps à l'action du feu, comme l'huile de vitriol et d'autres corrosifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau quand on y est jeté, ce serait un plus grand miracle de surnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur, son oncle. L'empereur battu repasse en Italie, poursuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les musulmans toujours cantonnés dans la Calabre. *Carloman*, ce roi de Bavière, ligué avec son frère *le Lorrain*, poursuit en Italie son oncle *le chauve*, qui se trouve pressé à la fois par son neveu, par les mahométans, par les intrigues du pape, et qui meurt au mois d'octobre dans un village près du mont Cénis.

Les historiens disent qu'il fut empoisonné par son médecin, un juif nommé *Sédécias*. Il est seulement constant que l'Europe chrétienne était alors si ignorante, que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'est à l'empire de *Charles le chauve* que commence le grand gouvernement féodal, et la décadence de toutes choses. C'est sous lui que plusieurs possesseurs des grands offices militaires, des duchés, des marquisats, des comtés, veulent les rendre héréditaires : ils faisaient très-bien.

L'empire romain avait été fondé par d'illuſtres brigands d'Italie ; des brigands du nord en avaient élevé un autre ſur ſes débris. Pourquoi les ſous-brigands ne ſe feraient-ils pas procuré des domaines ? le genre humain en ſouffrait, mais il a toujours été traité ainſi.

LOUIS III OU LE BEGUE,

SIXIEME EMPEREUR.

878. Le pape *Jean VIII*, qui ſe croit en droit de nommer un empereur, ſe ſoutient à peine dans Rome. Il promet l'empire à *Louis le bègue*, roi de France, fils du *chauve*. Il le promet à *Carloman* de Bavière. Il s'engage avec un *Lambert*, duc de Spolète, vaſſal de l'Empire.

Ce *Lambert* de Spolète, joué par le pape, ſe joint à un marquis de Toſcane, entre dans Rome, et ſe ſaiſit du pape ; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un *Bozon*, duc d'Arles, prétend auſſi à l'Empire.

Les mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt

extrême dans la Germanie, dans la France, et dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiègne, le 10 avril. On ne l'a mis au rang des empereurs que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III OU LE GROS,

SEPTIEME EMPEREUR.

IL s'agit alors de faire un empereur et un roi de France. *Louis le bègue* laiſſa deux enfans de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant pouvait être roi. Pluſieurs nouveaux ſeigneurs de France offrent la couronne à *Louis de Germanie*. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eue *Charles le chauve* en partage. Les deux enfans du *bègue*, *Louis* et *Carloman*, ſont reconnus rois de France, quoiqu'ils ne ſoient pas reconnus unanimement pour enfans légitimes; mais *Bozon* ſe fait ſacrer roi d'Arles, augmente ſon territoire, et demande l'Empire. *Charles le gros*, roi du pays qu'on nommait encore l'Allemagne, preſſe le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le ſecourir le premier contre les chrétiens et contre les mahométans. 879.

Charles le gros roi d'Allemagne, *Louis* roi de Bavière et de Lorraine, s'uniſſent avec le roi de France contre ce *Bozon*, nouveau roi d'Arles, et lui font la guerre. Ils aſſiégent Vienne en Dauphiné; mais *Charles le gros* va de Vienne à Rome.

880. *Charles* eſt couronné et ſacré empereur par le pape *Jean VIII*, dans l'égliſe de Saint-Pierre, le jour de Noël.

Le pape lui envoie une palme ſelon l'uſage; mais ce fut là ſeule que *Charles* remporta.

881. Son frère *Louis*, roi de Bavière, de la Pannonie, de ce qu'on nommait la France orientale, et des deux Lorraines, meurt, le 20 janvier de la même année. Il ne laiſſait point d'enfans. L'empereur *Charles le gros* était l'héritier naturel de ſes Etats; mais les Normands ſe préſentaient pour les partager. Ces fréquens troubles du Nord achevaient de rendre la puiſſance impériale très-problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repouſſait toujours des racines. On ne ſavait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, ſi ce ſerait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger.

Les Normands pénètrent juſqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-chapelle, et détruire tous les ouvrages de *Charlemagne*. *Charles le gros* ne ſe délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie

des

des égliſes, et en leur donnant quatre mille cent ſoixante marcs d'argent avec leſquels ils allèrent préparer des armemens nouveaux.

L'Empire était devenu ſi faible que le pape *Martin II*, ſucceſſeur de *Jean VIII*, commence par faire un décret ſolennel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur ſe plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs aſſez d'affaires. 883.

Un duc de *Zventibold*, à la tête des païens moraves, dévaſtait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne ſait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince et vaſſal de l'Empire.

Une grande partie de l'Italie eſt toujours dévaſtée par le duc de Spolète et par les Sarrazins. Ceux-ci pillent la riche abbaye de Mont-Caſſin, et enlèvent tous ſes tréſors; mais un duc de Bénévent les avait déjà prévenus. 884.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces déſordres. A peine était-il arrivé que les deux rois de France, ſes neveux, étant morts, il repaſſe les Alpes pour leur ſuccéder.

Voilà donc *Charles le gros* qui réunit ſur ſa tête toutes les couronnes de *Charlemagne*; mais elle ne fut pas aſſez forte pour les porter. 885.

Un bâtard de *Lothaire*, nommé *Hugues*, abbé de Saint-Denis, s'était depuis long-temps mis en tête d'avoir la Lorraine pour ſon partage. Il ſe ligue avec un normand auquel on avait cédé la Friſe, et qui épouſa ſa ſœur. Il appelle d'autres normands.

L'empereur étouffa cette conſpiration. Un comte de Saxe, nommé *Henri*, et un archevêque de Cologne ſe chargèrent d'aſſaſſiner ce normand, duc de Friſe, dans une conférence. On ſe ſaiſit de l'abbé *Hugues*, ſous le même prétexte, en Lorraine; et l'uſage de crever les yeux ſe renouvela pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci, voyant qu'on ne les attaquait que par des trahiſons, pénètrent de la Hollande en Flandre; ils paſſent la Somme et l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent et brûlent Pontoiſe, et arrivent par eau et par terre à Paris. Cette ville aujourd'hui immenſe, n'était ni forte ni grande ni peuplée. La tour du grand châtelet n'était pas encore entièrement élevée quand les Normands parurent. Il fallut ſe hâter de l'achever avec du bois; de ſorte que le bas de la tour était de pierre et le haut de charpente.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris,

Odon, ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, et qui leur tint lieu de tours et de remparts. *Sigefroi*, chef des Normands, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche, et donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte *Eudes*, et leur évêque *Goslin*, qui fit à la fois les fonctions de prêtre et de guerrier dans cette petite ville : il bénissait le peuple, et combattait avec lui; il mourut de ses fatigues au milieu du siége : le véritable martyr est celui qui meurt pour sa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an et demi, après quoi ils allèrent piller la Bourgogne et les frontières de l'Allemagne, tandis que *Charles le gros* assemblait des diètes.

Il ne manquait à *Charles le gros* que d'être malheureux dans sa maison : mépriſé dans l'Empire, il passa pour l'être de sa femme, l'impératrice *Richarde*. Elle fut accusée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrît de se justifier par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alsace. 887.

On fit enſuite adopter à *Charles* pour ſon fils (ce qui était alors abſolument hors d'uſage) le fils de *Bozon*, ce roi d'Arles, ſon ennemi. On dit qu'alors ſon cerveau était affaibli. Il l'était ſans doute, puiſque, poſſédant autant d'Etats que *Charlemagne*, il ſe mit au point de tout perdre ſans réſiſtance. Il eſt détrôné dans une diète auprès de Maïence.

888. La dépoſition de *Charles le gros* eſt un ſpectacle qui mérite une grande attention. Fut-il dépoſé par ceux qui l'avaient élu? quelques ſeigneurs thuringiens, ſaxons, bavarois, pouvaient-ils dans un village appelé Tibur, diſpoſer de l'empire romain et du royaume de France? non; mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de *Charlemagne* pour un bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le germanique :* ils déclarent ce bâtard, nommé *Arnould*, roi de Germanie. *Charles le gros* meurt ſans ſecours, auprès de Conſtance, le 8 janvier 888.

Le ſort de l'Italie, de la France, et de tant d'Etats, était alors incertain.

Le droit de la ſucceſſion était par-tout très-peu reconnu. *Charles le gros* lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils poſthume de *Louis le bègue ;* et au mépris des droits de ce même enfant, les ſeigneurs français éliſent pour roi *Eudes*, comte de Paris.

Un *Rodolphe*, fils d'un autre comte de Paris, ſe fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de *Bozon*, roi d'Arles, adopté par *Charles le gros*, devient roi d'Arles par les intrigues de ſa mère.

L'empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins ſaiſir ce fantôme, que le nom de *Charlemagne* rendait encore vénérable. Ce prétendu empire qui s'appelait romain devait être donné à Rome. Un *Gui*, duc de Spolète, un *Bérenger*, duc de Frioul, ſe diſputaient le nom et le rang des céſars. *Gui* de Spolète ſe fait couronner à Rome. *Bérenger* prend le vain titre de roi d'Italie; et, par une ſingularité digne de la confuſion de ces temps-là, il vient à Langres, ſe faire couronner roi d'Italie, en Champagne.

C'eſt dans ces troubles que tous les ſeigneurs ſe cantonnent, que chacun ſe fortifie dans ſon château, que la plupart des villes ſont ſans police, que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre; et que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands, et pour défendre les dames, ou pour les enlever.

Pluſieurs évêques de France, et ſur-tout 889.
l'archevêque de Reims, offrent le royaume de France au bâtard *Arnould*, parce qu'il deſcendait de *Charlemagne*, et qu'ils haïſſaient

Eudes, qui n'était du ſang de *Charlemagne* que par les femmes.

Le roi de France *Eudes* va trouver *Arnould* à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine dont *Arnould* était déjà en poſſeſſion, lui promet de le reconnaître empereur, et lui remet dans les mains le ſceptre et la couronne de France, qu'il avait apportés avec lui. *Arnould* les lui rend, et le reconnaît roi de France. Cette ſoumiſſion prouve que les rois ſe regardaient encore comme vaſſaux de l'empire romain. Elle prouve encore plus combien *Eudes* craignait le parti qu'*Arnould* avait en France.

890. 891. Le règne d'*Arnould* en Germanie eſt marqué par des événemens ſiniſtres. Des reſtes de Saxons mêlés aux Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, entre l'Elbe et l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohêmes, les Moraves, d'autres Slaves, déſolent le midi, et battent les troupes d'*Arnould*; les Huns font des incurſions; les Normands recommencent leurs ravages: tant d'invaſions n'établiſſent pourtant aucune conquête. Ce ſont des dévaſtations paſſagères, mais qui laiſſent la Germanie dans un état très-pauvre et très-malheureux.

A la fin *Arnould* défait en perſonne les Normands, auprès de Louvain, et l'Allemagne reſpire.

La décadence de l'empire de *Charlemagne* enhardit le faible empire d'Orient. Un patrice de Conſtantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, et menace Rome: mais comme les Grecs ont à ſe défendre des Sarrazins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller juſqu'à l'ancienne capitale de l'Empire. 892.

On voit combien *Eudes*, roi de France, avait eu raiſon de mettre ſa couronne aux pieds d'*Arnould*. Il avait beſoin de ménager tout le monde. Les ſeigneurs et les évêques de France rendent la couronne à *Charles le ſimple*, ce fils poſthume de *Louis le bègue*, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

Comme dans ces diviſions le roi *Eudes* avait imploré la protection d'*Arnould*, *Charles le ſimple* vient l'implorer à ſon tour à la diète de Vorms. *Arnould* ne fait rien pour lui; il le laiſſe diſputer le royaume de France, et marche en Italie, pour y diſputer le nom d'empereur à *Gui* de Spolète, la Lombardie à *Bérenger*, et Rome au pape. 893.

Il aſſiége Pavie où était cet empereur de Spolète, qui fuit. Il s'aſſure de la Lombardie. *Bérenger* ſe cache; mais on voit dès-lors combien il eſt difficile aux empereurs de ſe rendre maîtres de Rome. *Arnould*, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Maïence. 894.

895. *Arnould* après ſon concile, tenu pour s'attacher les évêques, tient une diète à Vorms pour avoir de nouvelles troupes et de l'argent, et pour faire couronner ſon fils *Zventilbold* roi de Lorraine.

896. Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur : mais ils ne ſavaient pas ſe défendre. *Arnould* attaque la partie de la ville appelée Léonine, du nom du célèbre pontife *Léon IV* qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reſte de la ville au-delà du Tibre ſe rend; et le pape *Formoſe* ſacre *Arnould* empereur dans l'égliſe de Saint-Pierre. Les ſénateurs (car il y avait encore un ſénat) lui font, le lendemain, ſerment de fidélité dans l'égliſe de Saint-Paul. C'eſt l'ancien ſerment équivoque : *Je jure que je ſerai fidèle à l'empereur, ſauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD,

HUITIEME EMPEREUR.

896. UNE femme d'un grand courage, nommée *Agiltrude*, mère de ce prétendu empereur *Gui* de Spolète, laquelle avait en vain armé Rome contre *Arnould*, ſe défend encore contre lui. *Arnould* l'aſſiége dans la ville de Fermo. Les

auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoisonné, pour adoucir son esprit, et disent que l'empereur fut assez imbécille pour le prendre. Ce qui est inconteſtable, c'est qu'il leva le siége, qu'il était malade, qu'il repassa les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laissa l'Italie dans une plus grande confusion que jamais, et qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute son autorité pendant son absence.

La Germanie est alors dans la même anarchie que la France. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans le pays appelé aujourd'hui la Saxe, dans la Bavière, dans la Franconie. Les évêques et les abbés s'emparent des droits régaliens : ils ont des avoués, c'est-à-dire des capitaines, qui leur prêtent ferment, auxquels ils donnent des terres, et qui tantôt combattent pour eux, et tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monastères; et les couvens étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs. 897. 898. 899.

Les évêques et les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied : premièrement, parce que les seigneurs italiens étaient plus habiles, les villes plus puissantes et plus riches que les bourgades de Germanie et de France; et enfin parce que l'Eglise de Rome, quoique très-mal

conduite, ne souffrait pas que les autres Eglises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie et l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres béniſſent leurs armes, et on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne sont point enchantées, et qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur sans pouvoir, meurt en Bavière, en 899. Des auteurs le font mourir de poison, d'autres d'une maladie pédiculaire : mais la maladie pédiculaire est une chimère; et le poison en est souvent une autre.

900. La confusion augmente. *Bérenger* règne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de *Bozon*, roi d'Arles par les intrigues de sa mère, est par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors disposaient de tout; elles fesaient des empereurs et des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV est reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de *Zventilbold*, son frère, et n'en est guère plus puissant.

Depuis 901 jusqu'à 907. Les Huns et les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe, et la Franconie, où il semblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie et chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toscane, *Adelbert*, célèbre par sa femme *Théodora*, est despotique dans Rome. *Bérenger* s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi germain de venir en Italie; fait la guerre au prétendu empereur d'Arles; le prend prisonnier, et lui fait crever les yeux; entre dans Rome, et force le pape *Jean IX* à le couronner empereur. Le pape après l'avoir sacré s'enfuit à Ravenne, et sacre un autre empereur, nommé *Lambert*, fils du duc de Spolète errant et pauvre, qui prend le titre d'*invincible et toujours auguste.*

Cependant *Louis IV*, roi de Germanie, s'intitule aussi empereur; plusieurs auteurs lui donnent ce titre; mais *Sigebert* dit qu'à cause des maux qui de son temps désolèrent l'Italie, il ne mérita pas la bénédiction impériale : la véritable raison est qu'il ne fut pas assez puissant pour se faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de son temps. 908. 909. 910. 911.

LOUIS IV,

NEUVIEME EMPEREUR.

912. Sous cet étrange empereur, l'Allemagne eſt dans la dernière déſolation. Les Huns, payés par *Bérenger* pour venir ravager la Germanie, ſont enſuite payés par *Louis IV* pour s'en retourner. Deux factions, celles d'un duc de Saxe et d'un duc de Franconie, s'élèvent, et font plus de mal que les Huns. On pille toutes les égliſes; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur *Louis IV* s'enfuit à Ratisbonne, où il meurt à l'âge de vingt ans. C'eſt ainſi que finit la race de *Charlemagne* en Germanie.

CONRAD PREMIER,

DIXIEME EMPEREUR.

Les ſeigneurs germains s'aſſemblent à Vorms pour élire un roi. Ces ſeigneurs étaient tous ceux qui, ayant le plus d'intérêt à choiſir un prince ſelon leur goût, avaient aſſez de pouvoir et aſſez de crédit pour ſe mettre au rang des électeurs. On ne reconnaiſſait guère dans ce

ſiècle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient preſque par-tout; témoin celles d'*Arnould* en Germanie, de *Gui* de Spolète et de *Bérenger* en Italie, de dom *Sanche* en Aragon, d'*Eudes*, de *Robert*, de *Raoul*, de *Hugues-Capet*, en France, et des empereurs de Conſtantinople : car tant de vaſſaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choiſir un chef, et l'eſpérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'*Othon*, duc de la nouvelle Saxe, fut choiſi par la diète, mais que ſe voyant trop vieux, il propoſa lui-même *Conrad*, duc de Franconie, ſon ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'eſt guère dans l'eſprit de ces temps preſque ſauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres ſiècles : mais à commencer pas *Clovis*, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur ni en Italie ni en France. Les Germains ſeuls, accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis *Charlemagne*, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Le règne de *Conrad* ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ſes vaſſaux, et particulièrement contre le

Depuis 913 juſqu'à 919.

fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois ſont toujours la guerre à l'Allemagne, et on n'eſt occupé qu'à les repouſſer. Les Français pendant ce temps s'emparent de la Lorraine. Si *Charles le ſimple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom de *ſimple;* mais il avait des miniſtres et des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermiſſent dans la poſſeſſion de leurs fiefs. *Conrad* meurt, en 919, dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant ſa mort il déſigna *Henri*, duc de Saxe, pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſon propre frère. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'il eût cru être en droit de ſe choiſir un ſucceſſeur, ni qu'il eût choiſi ſon ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant ſon règne. La Lombardie était en proie aux diviſions, Rome aux plus horribles ſcandales, et Naples et Sicile aux dévaſtations des Sarrazins.

C'eſt dans ce temps que la proſtituée *Théodora* plaçait à Rome ſur le trône de l'Egliſe *Jean X*, non moins proſtitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIEME EMPEREUR.

Il eſt important d'obſerver que dans ces temps d'anarchie pluſieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs ſeigneurs; les autres les avaient ſoutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concoururent, dit-on, avec les évêques et les ſeigneurs, pour choiſir un empereur, et ſont, cette fois, au rang des électeurs. Ainſi *Henri I*, dit l'*oiſeleur*, duc de Saxe, eſt élu par une aſſemblée qui reſſemble aux trois états établis long-temps après en France. Rien n'eſt plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés concourent à établir le gouvernement. 920.

Ce n'eſt pas qu'il y eût alors en Allemagne trois états diſtincts, trois ordres diſtinctement reconnus. Ces trois ordres, nobleſſe, clergé, communes, n'exiſtent qu'en France : jamais dans aucun autre pays le clergé n'a fait une nation à part. Les évêques et les abbés, comme grands terriens, comme barons, comtes,

princes, eurent de la puiſſance, et prévalurent ſouvent dans les élections des empereurs, juſqu'à ce qu'enfin les ſept principaux officiers et chapelains de l'Empire s'emparèrent du droit excluſif d'élire l'empereur. Il ne faut pas croire qu'il y ait aucune vérité fondamentale dans la ſcience de l'hiſtoire, comme il en eſt dans les mathématiques.

Depuis 921 juſqu'à 930.

Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacans.

L'empereur *Henri* a une courte guerre avec le duc de Bavière, et la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'événemens qui intéreſſent le ſort de la Germanie. Le plus important eſt l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis ſi elle reſterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiſeleur ſoumet toute la haute et baſſe Lorraine, en 925, et l'enlève au duc *Giſelbert*, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend enſuite à ce duc pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége, diſputée enſuite par l'évêque de Liége; c'était les terres entre

Metz

Metz et la Franche-Comté, disputées aussi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France, il en fut ensuite séparé.

Henri fait des lois plus intéressantes que les événemens et les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux, se soumettent à fournir des milices, et des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohêmes, les Moraves, les Normands, avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Slesvick. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort et de Corbie ruinées. Il construit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves-Abodrites, les Vandales leurs voisins, sont repoussés. Son prédécesseur *Conrad* s'était soumis à payer un tribut aux Hongrois, et *Henri l'oiseleur* le payait encore. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

On dit que les députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, *Henri* leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers allemands, quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'espace d'une lieue. Cette grossièreté digne de ces temps-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il est vrai Depuis 930 jusqu'à 936.

que les Hongrois viennent faire plus de dégât que le tribut n'eût coûté : mais enfin ils sont repoussés et vaincus.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, et les met en garnison dans ces villes. Il exerce la noblesse par des joûtes et des espèces de tournois ; il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois lombards, et s'appelaient *battagliole*.

Ayant pourvu à la défense de l'Allemagne, il veut enfin passer en Italie à l'exemple de ses prédécesseurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles et les scandales de Rome étaient augmentés. *Marozie*, fille de *Théodora*, avait placé sur la chaire de St *Pierre* le jeune *Jean XI*, né de son adultère avec *Sergius III*, et gouvernait l'Eglise sous le nom de son fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus scandaleux et les plus impies de tous les hommes : mais l'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur. Quelques tyrans qui accablaient l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïssait le plus.

Henri l'oiſeleur, comptant ſur ſes forces, crut profiter de ces troubles ; mais il mourut en chemin dans la Thuringe, en 936. On ne l'a appelé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, et l'uſage de le nommer ainſi a prévalu.

OTHON PREMIER, ſurnommé LE GRAND,

DOUZIEME EMPEREUR.

VOICI enfin un empereur véritable. Les ducs et les comtes, les évêques, les abbés, et tous les ſeigneurs puiſſans qui ſe trouvent à Aix-la-chapelle, éliſent *Othon*, fils de *Henri l'oiſeleur*. Il n'eſt pas dit que les députés des bourgs aient donné leurs voix. Il ſe peut faire que les grands ſeigneurs, devenus plus puiſſans ſous *Henri l'oiſeleur*, leur euſſent ravi ce droit naturel : il ſe peut encore que les communes, à l'élection de *Henri l'oiſeleur*, euſſent donné leurs acclamations et non pas leurs ſuffrages ; et c'eſt ce qui eſt plus vraiſemblable. 936.

L'archevêque de Maïence annonce au peuple cette élection, le ſacre, et lui met la couronne ſur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'eſt

que les prélats dînent à la table de l'empereur, et que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière et de Lorraine, ſervirent à table : le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel ; et le duc de Suabe, en qualité d'échanſon. Cette cérémonie ſe fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-chapelle brûlée par les Huns, et non encore rebâtie.

Les Huns et les Hongrois viennent encore troubler la fête. Ils s'avancent juſqu'en Veſtphalie, mais on les repouſſe.

937. La Bohême était alors entièrement barbare, et à moitié chrétienne. Heureuſement pour *Othon*, elle eſt troublée par des guerres civiles. Il en profite auſſitôt. Il rend la Bohême tributaire de la Germanie, et y rétablit le chriſtianiſme.

938. *Othon* tâche de ſe rendre deſpotique ; et les
939. ſeigneurs des grands fiefs, de ſe rendre indé-
940. pendans. Cette grande querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, ſubſiſte dans les eſprits depuis plus de huit cents années, ainſi que la querelle de Rome et de l'Empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, et de la liberté qui ne veut point céder, a long-temps agité toute l'Europe chrétienne. Elle ſubſiſta en Eſpagne tant que les chrétiens y eurent les Maures à combattre ; après quoi l'autorité ſouveraine prit le deſſus. C'eſt

ce qui troubla la France jusqu'au milieu du règne de *Louis XI;* ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit sa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble et l'esclavage du peuple. Ce même esprit a troublé la Suède et le Danemarck, a fondé les républiques de Suisse et de Hollande. La même cause a produit partout différens effets. Mais dans les plus grands Etats la nation a presque toujours été sacrifiée aux intérêts d'un seul homme ou de quelques hommes; la raison en est que la multitude, obligée de travailler pour gagner sa vie, n'a ni le temps ni le pouvoir d'être ambitieuse.

Le duc de Bavière refuse de faire hommage. *Othon* entre en Bavière avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, et un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* est renouvelée des comtes du palais des empereurs romains, et des comtes du palais des rois francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins sont d'abord des juges suprêmes. Ils jugent en dernier ressort au nom de l'empereur. Ce ressort suprême de justice est, après une armée, le plus grand appui de la souveraineté.

Othon diſpoſe à ſon gré des dignités et des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort ſans enfans, il donne le marquiſat à un comte *Gerard*, qui n'était point parent du mort.

Plus *Othon* affecte le pouvoir abſolu, plus les ſeigneurs des grands fiefs s'y oppoſent : et dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour ſoutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunſvick s'adreſſent à *Louis d'outremer*, roi de France. *Louis d'outremer* entre dans la Lorraine et dans l'Alſace, et ſe joint aux alliés. *Othon* prévient le roi de France, il défait vers le Rhin, auprès de Briſach, les ducs de Franconie et de Lorraine qui ſont tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maiſon de Franconie. Il en pourvoit la maiſon de Bavière : il attache à ce titre des terres et des châteaux. C'eſt de-là que ſe forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à préſent c'eſt un prince électeur, un ſouverain. Le contraire eſt arrivé en France.

941. Comme les ſeigneurs des grands fiefs germains avaient appelé le roi de France à leur ſecours, les ſeigneurs de France appellent pareillement

Othon. Il pourſuit *Louis d'outremer* dans toute la Champagne : mais des conſpirations le rappellent en Allemagne.

Le deſpotiſme d'*Othon* aliénait tellement les eſprits que ſon propre frère *Henri*, duc dans une partie de la Lorraine, s'était uni avec pluſieurs ſeigneurs pour lui ôter le trône et la vie. Il repaſſe donc en Allemagne, étouffe la conſpiration, et pardonne à ſon frère qui apparemment était aſſez puiſſant pour ſe faire pardonner. 942. 943. 944.

Il augmente les priviléges des évêques et des abbés, pour les oppoſer aux ſeigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince, et tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à ſon frère *Henri* qui avait conſpiré contre lui, et l'ôte aux héritiers naturels. C'eſt la plus grande preuve de ſon autorité abſolue.

En ce temps la race de *Charlemagne*, qui régnait encore en France, était dans le dernier aviliſſement. On avait cédé, en 912, la Neuſtrie proprement dite aux Normands, et même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France. 945. 946.

Hugues, duc de l'île de France, du ſang de *Charlemagne*, par les femmes, père de *Hugues Capet*, gendre en premières noces d'*Edouard I*, roi d'Angleterre, beau-frère d'*Othon* par un ſecond mariage, était un des plus puiſſans

ſeigneurs de l'Europe, et le roi de France alors un des plus petits. Ce *Hugues* avait rappelé *Louis d'outremer* pour le couronner et pour l'affervir, et on l'appelait *Hugues le grand*, parce qu'il s'était rendu puiſſant aux dépens de ſon maître.

Il s'était lié avec les Normands qui avaient fait le malheureux *Louis d'outremer* priſonnier. Ce roi, délivré de priſon, reſtait preſque ſans villes eſt ſans domaine. Il était auſſi beau-frère d'*Othon*, dont il avait épouſé la ſœur. Il lui demande ſa protection, en cédant tous ſes droits ſur la Lorraine.

Othon marche juſqu'auprès de Paris. Il aſſiége Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ſes Etats, après une expédition inutile.

947. 948. *Othon* n'ayant pu battre *Hugues le grand*, le fait excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la ſentence, à la réquiſition de l'aumônier d'*Othon*. *Hugues* n'en eſt pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Sleſvick dans la Cherſonèſe cimbrique, pour arrêter des courſes des Danois. Ils tuent le margrave. *Othon* y court en perſonne, reprend la ville, aſſure les frontières. Il fait la paix avec le Danemarck, à condition qu'on y prêchera le chriſtianiſme.

De

De là *Othon* va tenir un concile auprès de Maïence à Ingelheim. *Louis d'Outremer*, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape *Agapet* ce concile, faible reſſource contre *Hugues le grand.* 949.

Des évêques germains et *Marin* le légat du pape y parurent comme juges, *Othon* comme protecteur, et *Louis* roi de France en ſuppliant. Le roi *Louis* y demanda juſtice, et dit : » J'ai » été reconnu roi par les ſuffrages de tous les » ſeigneurs. Si on prétend que j'aye commis » quelque crime qui mérite les traitemens que » je ſouffre, je ſuis prêt à m'en purger au » jugement du concile, ſuivant l'ordre d'*Othon*, » ou par un combat ſingulier. »

Ce triſte diſcours prouve l'uſage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puiſſance d'*Othon* et les élections des rois. Le droit du ſang ſemblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des ſuffrages. *Hugues le grand* eſt cité à ce vain concile : on ſe doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'eſt pas moins prouvé, c'eſt que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendans de ſa couronne impériale, c'eſt l'ancienne prétention de ſa chancellerie, et on feſait valoir cette chimère, quand il ſe trouvait quelque malheureux roi aſſez faible pour s'y ſoumettre.

950. *Othon* donne l'inveſtiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Conſtance, du Virtemberg, à ſon fils *Ludolphe, ſauf les droits des évêques.*

951. *Othon* retourne en Bohême, bat le duc *Bol*, qu'on appelle *Boleſlas*. Le mot de *ſlas* chez ces peuples déſignait un chef. C'eſt de-là qu'on leur donna d'abord le nom de *ſlaves*, et qu'enſuite on appela eſclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vaſſelage de la Bohême, et y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà était encore païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne, exterminée en Syrie où elle était née, et en Afrique où elle s'était tranſplantée, s'établit encore dans le nord de l'Europe. *Othon* penſait dès-lors à renouveler l'empire de *Charlemagne:* une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde ſœur d'un petit roi de la Bourgogne transjurane, veuve d'un roi ou d'un uſurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre uſurpateur, *Bérenger II*, aſſiégée dans Canoſſe, appelle *Othon* à ſon ſecours. Il y marche, la délivre, et étant veuf alors, il l'épouſe. Il entre dans Pavie en triomphe avec *Adélaïde*. Mais il fallait du temps et des ſoins pour aſſujettir le reſte du royaume, et ſur-tout Rome qui ne voulait point de lui.

Il laiſſe ſon armée à un prince nommé *Conrad*, qu'il a fait duc de Lorraine et ſon gendre : et, ce qui eſt aſſez commun dans ces temps-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de pourſuivre ſes conquêtes. Il y avait des évêques italiens à ce concile : il eſt vraiſemblable qu'il ne le tint que pour diſpoſer les eſprits à le recevoir en Italie. 952.

Son mariage avec *Adélaïde*, qui ſemblait devoir lui aſſurer l'Italie, ſemble bientôt la lui faire perdre. 953.

Son fils *Ludolphe* auquel il avait donné tant d'Etats, mais qui craignait qu'*Adélaïde* ſa belle-mère ne lui donnât un maître; ſon gendre *Conrad* à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conſpirent contre lui ; un archevêque de Maïence, un évêque d'Augsbourg, ſe joignent à ſon fils et à ſon gendre : il marche contre ſon fils ; et au lieu de ſe faire empereur à Rome, il ſoutient une guerre civile en Allemagne.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à ſon ſecours, et on a bien de la peine à les repouſſer des bords du Rhin et des environs de Cologne, où ils s'avancent. 944.

Othon avait un frère eccléſiaſtique nommé *Brunon;* il le fait élire archevêque de Cologne, et lui donne la Lorraine.

955. Les armes d'*Othon* prévalent. Ses enfans et les conjurés viennent demander pardon ; l'archevêque de Maïence rentre dans le devoir. Le fils du roi en fort encore. Il vient enfin pieds nus se jeter aux genoux de son père.

Les Hongrois appelés par lui ne demandent point grâce comme lui ; ils désolent l'Allemagne. *Othon* leur livre bataille dans Augsbourg, et les défait. Il paraît qu'il était assez fort pour les battre, non pas assez pour les poursuivre et les détruire, quoique son armée fût composée de légions à peu-près selon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'*Othon* arrive. *Adélaïde* accouche d'un prince, c'est *Othon II.*

Depuis 956 jusqu'à 960. Les desseins sur Rome se mûrissent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encore d'éclore. Les Slaves et d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne encore très-mal assurée, malgré tous les soins d'*Othon.* De petites guerres, vers le Luxembourg et le Hainaut qui étaient de la basse Lorraine, ne laissent pas de l'occuper encore.

Ludolphe, ce fils d'*Othon* envoyé en Italie contre *Bérenger*, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poison.

Bérenger alors est maître absolu de l'ancien royaume de Lombardie, et non de Rome ;

mais il avait néceſſairement mille différends avec elle, comme les anciens rois lombards.

Un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* ſon oncle. C'eſt le premier pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand ſa famille le fit pontife. C'était un jeune homme qui vivait en prince, aimant les armes et les plaiſirs.

On s'étonne que ſous tant de papes ſcandaleux, l'Egliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées; les évêques, ayant toujours à demander à Rome ou des ordres ou des grâces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques ſcandales de plus; et leur intérêt était d'être toujours unis à l'Egliſe romaine, parce que cette union les rendait plus reſpectables aux peuples, et plus conſidérables aux yeux des ſouverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriſer les papes, mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait: enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours ſacrée quoique ſouillée.

Les Italiens appellent enfin *Othon* à leur ſecours. Ils voulaient, comme dit *Luitprand*

contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'eſt-là une des principales cauſes des longs malheurs de l'Italie.

960. *Othon*, avant de partir pour l'Italie, a ſoin de faire élire ſon fils *Othon* né d'*Adélaïde*, roi de Germanie à l'âge de ſept ans : nouvelle preuve que le droit de ſucceſſion n'exiſtait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-chapelle par les archevêques de Cologne, de Maïence et de Trèves, à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction : c'était *Brunon* frère d'*Othon*.

961. Il paſſe les Alpes du Tirol, entre dans Pavie, qui eſt toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie.

962. Pendant que *Bérenger* fuit avec ſa famille, *Othon* marche à Rome ; on lui ouvre les portes. Il ſe fait couronner empereur par le jeune *Jean XII*, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on diſait faites au pontificat par *Pepin le bref*, par *Charlemagne*, et par *Louis le faible*. Mais il ſe fait prêter ſerment de fidélité par le pape ſur le corps de *St Pierre*, qui n'a pas été plus enterré à Rome que *Pepin*, *Charles* et *Louis* n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commiſſaires impériaux à Rome.

Cet instrument écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, et plusieurs prélats italiens, est gardé encore au château Saint-Ange. La date est du 13 février 962. On dit que *Lothaire*, roi de France, et *Hugues Capet*, depuis roi, assistèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet si faibles qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur : mais les noms de *Lothaire* et de *Hugues Capet* ne se trouvent pas dans les signatures de cet acte, si on en croit ceux qui en ont tant parlé sans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les églises d'Allemagne, c'est d'ériger Magdebourg en archevêché, Mersebourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'est-à-dire, ces peuples scythes et sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Silésie, &c.

A peine le pape s'était donné un maître, qu'il s'en repentit. Il se ligue avec ce même *Bérenger*, réfugié chez des Mahométans cantonnés sur les côtes de Provence. Il sollicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'est ce qu'il fallait faire auparavant.

L'empereur *Othon*, qui a achevé de soumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il assemble 963.

un concile. Le pape *Jean XII* se cache. On l'accuse en plein concile dans l'église de Saint-Pierre d'avoir joui de plusieurs femmes, et sur-tout d'une nommée *Etiennette*, concubine de son père ; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations et les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, et ensuite de l'avoir fait mourir, enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, et d'avoir invoqué le diable : deux choses qui semblent se contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-sept ans, parut être déposé pour ses incestes et pour ses scandales, et le fut en effet pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance allemande dans Rome.

On élit à sa place un nouveau pape nommé *Léon VIII. Othon* ne peut se rendre maître de la personne de *Jean XII*, ou, s'il le put, il fit une grande faute.

964. Le nouveau Pape *Léon VIII*, si l'on en croit le discours d'*Arnoul*, évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, soulève les Romains du fond de sa retraite ; et tandis qu'*Othon* va faire le siége de Camerino, le pontife, aidé de sa maîtresse, rentre dans Rome. Il dépose son compétiteur, fait couper la main droite au cardinal *Jean*,

qui avait écrit la dépoſition contre lui, oppoſe concile à concile, et fait ſtatuer *que jamais l'inférieur ne pourra ôter le rang au ſupérieur ;* cela veut dire que jamais empereur ne pourra dépoſer un pape. Il ſe promet de chaſſer les Allemands d'Italie ; mais au milieu de ce grand deſſein, il eſt aſſaſſiné dans les bras d'une de ſes maîtreſſes.

Il avait tellement animé les Romains et relevé leur courage, qu'ils osèrent, même après ſa mort, ſoutenir un ſiége, et ne ſe rendirent à *Othon* qu'à l'extrémité.

Othon, deux fois vainqueur de Rome, fait déclarer dans un concile qu'*à l'exemple du bienheureux Adrien qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes et d'inveſtir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre, qui exiſte dans le recueil de *Gratien*, eſt ſuſpect; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt le ſoin qu'eut l'empereur victorieux de ſe faire aſſurer tous ſes droits.

Après tant de ſermens, il fallait que les empereurs réſidaſſent à Rome pour les faire garder.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute 965.
la Lorraine ſoulevée contre ſon frère *Brunon*, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il eſt obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun, à leurs évêques.

La haute Lorraine paſſe dans la main d'un comte de Bar, et c'eſt ce ſeul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours Lorraine. *Brunon* ne ſe réſerve que les provinces du Rhin, de la Meuſe et de l'Eſcaut. Ce *Brunon* était, dit-on, un ſavant auſſi détaché de la grandeur que l'empereur *Othon* ſon frère était ambitieux.

La maiſon de *Luxembourg* prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de Saint-Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966. A peine l'empereur *Othon* était-il en Allemagne, que les Romains voulurent être libres. Ils chaſſent le pape *Jean XIII* attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat, penſent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un temps eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat. Le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu ſur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de misère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967. L'empereur fait venir ſon jeune fils *Othon* à Rome, et l'aſſocie à l'Empire.

Il négocie avec *Nicéphore Phocas*, empereur des Grecs, le mariage de ſon fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. *Othon* lui prend la Pouille et la Calabre pour dot de la jeune princeſſe *Théophanie* qu'il n'a point. 968.

C'eſt à cette année que preſque tous les chronologiſtes placent l'aventure d'*Othon*, archevêque de Maïence, aſſiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de ſouris qui paſſent le Rhin à la nage, et viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore l'hiſtoire de ces inepties, veulent ſeulement laiſſer ſubſiſter ces anciens monumens d'une ſuperſtition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe eſt à peine ſortie. 969.

Jean Zimiſcès qui détrône l'empereur *Nicéphore*, envoie enfin la princeſſe *Théophanie* à *Othon* pour ſon fils; tous les auteurs ont écrit qu'*Othon*, avec cette princeſſe, eut la Pouille et la Calabre. Le ſavant et exact *Giannone* a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée. 970.

Othon retourne victorieux dans la Saxe ſa patrie. 971.

Le duc de Bohême, vaſſal de l'Empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohême. 972. 973.

On établit un évêque de Prague. C'eſt le duc de Bohême qui le nomme, et l'archevêque de Maïence qui le ſacre.

Othon déclare l'archevêque de Maïence archi-chancelier de l'Empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de pluſieurs évêques d'Allemagne, et même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'eſt que ſous *Henri IV* que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de *Frédéric II* que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du temps d'*Othon I*, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du Nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie : mais *Charles* fut le vengeur de Rome ; *Othon* en fut le vainqueur et l'oppreſſeur ; et ſon empire n'eut pas des fondemens auſſi vaſtes et auſſi fermes que celui de *Charlemagne*.

OTHON II,

TREIZIEME EMPEREUR.

IL eſt clair que les empereurs et les rois l'étaient alors par élection. *Othon II*, ayant été déjà élu empereur et roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé et la nobleſſe du pays; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée. 974.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſur-tout l'ambition du duc de Bavière *Henri*, couſin d'*Othon*, ſoulèvent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Danemarck, entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Allemagne et de l'Empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

Le parti d'*Othon II* arme le premier, et c'eſt ce qui lui conſerve l'Empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchemens qui ſéparaient le Danemarck de l'Allemagne, et qui ne ſervaient qu'à montrer que le Danemarck était devenu faible. 975.

On entre dans la Bohême, qui s'était déclarée pour *Henri de Bavière*. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit ſerment de fidélité à *Othon* comme vaſſal.

Il eſt à remarquer que tous ces ſermens ſe feſaient à genoux, les mains jointes, et que c'eſt ainſi que les évêques prêtaient ſerment aux rois.

976. *Henri de Bavière*, abandonné, eſt mis en priſon à Quedlimbourg, de là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Augsbourg, ſon partiſan.

977. Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus queſtion de France orientale et occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur ſupériorité territoriale juſqu'aux confins de la Champagne et de la Picardie. On doit entendre par ſupériorité territoriale, non le domaine direct, non la poſſeſſion des terres, mais la ſupériorité des terres, droit de paramont, droit de ſuzeraineté, droit de relief. On a enſuite, uniquement par ignorance des termes, appliqué cette expreſſion de ſupériorité territoriale à la poſſeſſion des domaines mêmes qui relèvent de l'Empire; ce qui eſt au contraire une infériorité territoriale.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut, avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. *Lothaire*, roi de France, fait revivre ſes prétentions ſur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France; et *Lothaire* profitait de ces momens pour attaquer à la fois la haute et la baſſe Lorraine.

Othon aſſemble près de ſoixante mille hommes, 978.
déſole toute la Champagne, et va juſqu'à Paris. On ne ſavait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages.

Othon eſt battu à ſon retour au paſſage de la rivière d'Aine. *Geoffroi* comte d'Anjou, ſurnommé *Griſegonelle*, le pourſuit ſans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui propoſe, ſelon les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. L'empereur refuſa le défi, ſoit qu'il crût ſa dignité au-deſſus d'un combat avec *Griſegonelle*, ſoit qu'étant cruel il ne fût point courageux.

L'empereur et le roi de France font la paix, 979.
et par cette paix *Charles*, frère de *Lothaire*, reçoit la baſſe Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux; et c'eſt, dit-on, ce qui a coûté le royaume de France à ſa race; du moins *Hugues*

Capet ſe ſervit de ce prétexte pour le rendre odieux.

980. Pendant qu'*Othon II* s'affermiſſait en Allemagne, les Romains avaient voulu fouſtraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer conſul. Lui et ſon parti avaient fait un pape qui s'appelait *Boniface VII.* Un comte de *Toſcanelle*, ennemi de ſa faction, avait fait un autre pape ; et *Boniface VII* était allé à Conſtantinople inviter les empereurs grecs, *Baſile* et *Conſtantin*, à venir reprendre Rome. Les empereurs grecs n'étaient pas aſſez puiſſans. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane qu'allemande. Les chrétiens grecs et les muſulmans africains uniſſent leurs flottes, et s'emparent enſemble du pays de Naples.

Othon II paſſe en Italie, et marche à Rome.

981. Comme Rome était diviſée, il y fut reçu. Il ſe loge dans le palais du pape ; il invite à dîner pluſieurs ſénateurs et des partiſans de *Cencius.* Des ſoldats entrent pendant le repas, et maſſacrent les convives. C'était renouveler les temps de *Marius*, et c'était tout ce qui reſtait de l'ancienne Rome. Mais le fait eſt-il bien vrai ? *Geoffroi de Viterbe* le rapporte deux cents ans après.

Au

Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs et les Sarrazins, qui venaient venger Rome et l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée; elles ne savaient alors que trahir. 982.

Les Allemands sont entièrement défaits. L'évêque d'Augsbourg et l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord, et se réfugie dans Capoue.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient près de perdre l'Italie. Les Grecs et les Musulmans allaient se disputer Rome: mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs et les Arabes ne pouvaient être unis; leur armée était peu nombreuse; ils donnent le temps à *Othon* de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Vérone son fils *Othon*, qui n'avait pas dix ans. 983.

Un *Othon*, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidelle, il fait élire pape son chancelier d'Italie. On croirait

qu'il va marcher contre les Arabes et contre les Grecs ; mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que ſon armée était faible, que les vainqueurs l'étaient auſſi, et les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg et de Brême en archevêché. Il fait des réglemens pour la Saxe, et il meurt dans Rome, le 7 décembre, ſans gloire ; mais il laiſſe ſon fils empereur. Les Grecs et les Sarrazins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille et la Calabre, ayant auſſi mal fait la guerre qu'*Othon*, et ayant ſoulevé contre eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIEME EMPEREUR.

983. COMMENT reconnaître en Allemagne un empereur et un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, et dont le père venait d'être vaincu par les Sarrazins ? Ce même *Henri de Bavière* qui avait diſputé la couronne au père, ſort de la priſon de Maſtricht où il était renfermé ; et ſous prétexte de ſervir de tuteur au jeune empereur *Othon III* ſon petit-neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il ſe ſaiſit de ſa perſonne, et il le conduit à Magdebourg.

L'Allemagne se divise en deux factions. 984.
Henri de Bavière a dans son parti la Bohême et la Pologne; mais la plupart des seigneurs de grands fiefs et des évêques, espérant être plus maîtres sous un prince de dix ans, obligent *Henri* à mettre le jeune *Othon* en liberté et à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III est donc solennellement proclamé à Veissemstadt.

Il est servi à dîner par les grands officiers de l'Empire. *Henri de Bavière* fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte palatin de grand-échanson, le duc de Saxe de grand-écuyer, le duc de Franconie de grand-chambellan. Les ducs de Bohême et de Pologne y assistent comme grands vassaux.

L'éducation de l'empereur est confiée à l'archevêque de Maïence et à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France *Lothaire* essaie de reprendre la haute Lorraine. Il se rend maître de Verdun.

Après la mort de *Lothaire*, Verdun est rendu 986.
à l'Allemagne.

Louis V, dernier roi en France de la race de 987.
Charlemagne, étant mort après un an de règne, *Charles*, duc de Lorraine, son oncle et son héritier naturel, prétend en vain à la couronne

de France. *Hugues Capet* prouve par l'adreſſe et par la force que le droit d'élire était alors en vigueur.

988. L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permiſſion de ne point porter l'épée, et de ne point commander en perſonne les ſoldats qu'il doit quand l'empereur lève des troupes.

Othon III confirme tous les priviléges des évêques et des abbés. Leur privilége et leur devoir étaient donc de porter l'épée, puiſqu'il fallut une diſpenſe particulière à cet abbé de Verdun.

989. Les Danois prennent ce temps pour entrer par l'Elbe et par le Veſer. On commence alors à ſentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Danemarck; et l'évêque de Sleſwick eſt chargé de cette négociation.

Les Suédois battent les Danois ſur mer. Le nord de l'Allemagne reſpire.

990. Le reſte de l'Allemagne, ainſi que la France eſt en proie aux guerres particulières des ſeigneurs; et ces guerres que les ſouverains ne peuvent apaiſer montrent qu'ils avaient plus de droits que de puiſſance. C'était bien pis en Italie.

Le pape *Jean XV*, fils d'un prêtre, tenait alors le ſaint-ſiége, et était favorable à l'empereur. *Creſcence* nouveau conſul, fils du conſul *Creſcence*

dont *Jean X* fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république ; il avait chaſſé le pape de Rome. L'impératrice *Théophanie*, mère d'*Othon III*, était venue avec des troupes commandées par le marquis de *Brandebourg* ſoutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de *Brandebourg* eſt à Rome, les Slaves s'emparent de ſon marquiſat.

Les Slaves avec un ramas d'autres barbares aſſiégent Magdebourg. On les repouſſe avec peine. Ils ſe retirent dans la Poméranie, et cèdent quelques villages du Brandebourg qui arrondiſſent le marquiſat. Depuis 991 juſqu'à 996.

L'Autriche était alors un marquiſat auſſi, et non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie ſans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, et était morte à Nimègue. Les villes de Lombardie ne reconnaiſſaient point l'empereur.

Othon III lève des troupes, fait le ſiége de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape *Grégoire V* ſon parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, et eſt ſacré dans Rome par ſon parent avec ſa femme l'impératrice *Marie*, fille de don *Garcie*, roi d'Arragon et de Navarre.

997. Il eſt étrange que des auteurs de nos jours, et *Maimbourg*, et tant d'autres, rapportent encore la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, et du ſupplice de l'amant et de la maîtreſſe. On prétend que l'empereur, plus irrité contre la maîtreſſe que contre l'amant, fit brûler ſa femme toute vive, et condamna ſeulement ſon rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de ſon mari, eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déjà été imaginée ſur une *Andaberte*, femme de l'empereur *Louis II.* Ce ſont des romans dont le ſage et ſavant *Muratori* prouve la fauſſeté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne; il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; et on ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laiſſé battre par les Slaves.

998. Tandis qu'*Othon III* eſt occupé contre les barbares du Nord, le conſul *Creſcence* chaſſe de Rome *Grégoire V*, qui va l'excommunier à Pavie; et *Othon* repaſſe en Italie pour le punir.

Creſcence ſoutient un ſiége dans Rome; et il rend la ville au bout de quelques jours, et ſe retire dans le môle d'*Adrien*, appelé alors le môle de *Creſcence*, et depuis le château Saint-Ange. Il y meurt en combattant, ſans qu'on ſache le genre de ſa mort; mais il ſemblait

mériter le nom de conſul qu'il portait. L'empereur prend ſa veuve pour maîtreſſe, et fait couper la langue et arracher les yeux au pape de la nomination de *Creſcence*. Mais auſſi on dit qu'*Othon* et ſa maîtreſſe firent pénitence, qu'ils allèrent en pélerinage à un monaſtère, qu'ils couchèrent même ſur une natte de jonc.

Il fait un décret par lequel les Allemands ſeuls auront le droit d'élire l'empereur romain, et les papes ſeront obligés de le couronner. *Grégoire V* ſon parent ne manqua pas de ſigner le décret ; et les papes ſuivans de le réprouver. 999.

Othon retourne en Saxe, et paſſe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ſes deſcendans. On verra dans la ſuite que les empereurs créaient des ducs et des rois à brevet. *Boleſlas* reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'Empire, et s'oblige à une légère redevance annuelle. 1000.

Le pape *Silveſtre II*, quelques années après, lui conféra auſſi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartient qu'au pape de le donner. Il eſt étrange que des ſouverains demandent des titres à d'autres ſouverains ; mais l'uſage eſt le maître de tout. Les hiſtoriens diſent qu'*Othon*, allant enſuite à Aix-la-chapelle, fit ouvrir le tombeau de *Charlemagne*, et qu'on trouva cet empereur encore tout frais, aſſis ſur un trône

d'or, une couronne de pierreries sur la tête, et un grand sceptre d'or à la main. Si l'on avait enterré ainsi *Charlemagne*, les Normands qui détruisirent Aix-la-chapelle ne l'auraient pas laissé sur son trône d'or.

1001. Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrazins y revenaient souvent. L'empereur repasse les Alpes pour arrêter leurs progrès, et ceux des défenseurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrazins.

1002. Les Romains assiégent son palais dans Rome, et tout ce qu'il peut faire c'est de s'enfuir avec le pape et avec sa maîtresse la veuve de *Crescence*. Il meurt à Paterno, petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Plusieurs auteurs disent que sa maîtresse l'empoisonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoisonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait est peut-être vraisemblable, mais n'est nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un et l'autre, et de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne.

Ces

Ces trois *Othons*, qui ont rétabli l'Empire, ont tous trois assiégé Rome, et y ont fait couler le sang : et *Arnould* avant eux l'avait saccagée.

Othon III ne laissait point d'enfans. Vingt seigneurs prétendirent à l'Empire ; un des plus puissans était *Henri*, duc de Bavière : le plus opiniâtre de ses rivaux était *Ekard*, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du Bavarois qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Maïence le 19 juillet. 1003.

HENRI II,

QUINZIEME EMPEREUR.

A peine *Henri de Bavière* est-il couronné, qu'il fait déclarer *Hermann*, duc de Suabe et d'Alsace, son compétiteur, ennemi de l'Empire. Il met Strasbourg dans ses intérêts : c'était déjà une ville puissante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe ; il se fait prêter serment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg et de Brême, par les comtes palatins, et même par *Boleslas*, roi de Pologne. Les Slaves, habitans de la Poméranie, le reconnurent. 1003.

Il épouse *Cunégonde*, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces ; il reçoit les hommages des évêques de Liége et de Cambrai, qui lui font serment à genoux.

Enfin le duc de Saxe le reconnaît, et lui prête ſerment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé *Ardouin*, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, et prend le titre de céſar. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. *Arnolphe*, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi *Henri*; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, et qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un *Othon*, duc de Carinthie. Le roi *Ardouin* bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur *Henri* ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

1004. Le nouveau roi de Pologne chrétien profite de la faibleſſe d'un *Boleſlas*, duc de Bohême, ſe rend maître de ſes États, et lui fait crever les yeux, en ſe conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient et d'Occident. Il prend toute la Bohême, la Miſnie, et la Luſace. *Henri II* ſe contente de le prier de lui faire hommage des États qu'il a envahis. Le roi de

Pologne rit de la demande, et ſe ligue contre *Henri* avec pluſieurs princes de l'Allemagne. *Henri II* ſonge donc à conſerver l'Allemagne, avant d'aller s'oppoſer au nouveau céſar d'Italie.

Il regagne des évêques; il négocie avec des ſeigneurs; il lève des milices; il déconcerte la ligue. 1005.

Les Hongrois commencent à embraſſer le chriſtianiſme par les ſoins des miſſionnaires, qui ne cherchent qu'à étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs Etats.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épouſé la ſœur de l'empereur *Henri*, ſe fait chrétien en ce temps-là, et heureuſement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ſes Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'Egliſe de Rome, qui s'était laiſſé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devants pour la Hongrie. Le pape *Jean XVIII* donne à *Etienne de Hongrie* le titre de roi et d'apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques. D'autres hiſtoriens placent ce fait quelques années plutôt, ſous le pontificat de *Silveſtre II*. La Hongrie eſt diviſée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan preſſe *Henri II* de venir en Italie contre ſon roi *Ardouin*. *Henri* part pour l'Italie, il paſſe par la Bavière. Les Etats ou le parlement de Bavière y éliſent un duc : *Henri de Luxembourg*, beau-frère de l'empereur, a tous les ſuffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque choſe.

Henri, avant de paſſer les Alpes, laiſſe *Cunégonde* ſon épouſe entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chaſteté avec elle : vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine eſt-il vers Vérone que le céſar *Ardouin* s'enfuit. On voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y ſont pas ; et dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri eſt courronné à Pavie. On y conſpire contre ſa vie. Il étouffe la conſpiration ; et après beaucoup de ſang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome, et ſelon l'uſage de ſes prédéceſſeurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

1006. C'eſt toujours le ſort des princes allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pourraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les

Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'inveſtiture du duché de Bohême à *Jaromire*. Il paſſe l'Oder, pourſuit les Polonais juſque dans leur pays, et fait la paix avec eux.

Il bâtit Bamberg, et y fonde un évêché ; mais il donne au pape la ſeigneurie féodale : on dit qu'il ſe réſerva ſeulement le droit d'habiter dans le château.

Il aſſemble un concile à Francfort ſur le Mein, uniquement à l'occaſion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'oppoſait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de ſon évêché. L'empereur ſe proſterne devant les évêques. On diſcute les droits de Bamberg et de Vurtzbourg ſans s'accorder.

On commence à entendre parler des Pruſ- 1007.
ſiens, ou des Boruſſiens. C'étaient des barbares qui ſe nourriſſaient de ſang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déſerts entre la Pologne et la mer Baltique. On dit qu'ils adoraient des ſerpens. Ils pillaient ſouvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque choſe à gagner chez eux, puiſque les Polonais y allaient auſſi faire des incurſions : mais dans ces pays ſauvages, on envahiſſait des terres ſtériles avec la même fureur qu'on uſurpait alors des terres fécondes.

Othon, duc de la baſſe Lorraine, le dernier 1008.
qu'on connaiſſe de la race de *Charlemagne*, 1009.

étant mort, *Henri II* donne ce duché à *Godefroi*, comte des Ardennes. Cette donation cause des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter *Henri*; mais il est chassé de la Bavière.

1010. *Hermann*, fils d'*Ekard de Thuringe*, reçoit de *Henri II* le marquisat de Misnie.

1011. Encore des guerres contre la Pologne. Ce n'est que depuis qu'elle est feudataire de l'Allemagne, que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau existait déjà en Silésie. On l'assiége. Les Siléſiens étaient joints aux Polonais.

1012. *Henri*, fatigué de tous ces troubles, veut se faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu, et pour accomplir ce vœu il fonde un canonicat, dont le possesseur est appelé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, et calmer des troubles en Bohème.

On place dans ce temps-là l'aventure de *Cunégonde* qui, accusée d'adultère après avoir fait vœu de chasteté, montre son innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice *Marie d'Arragon*.

1013. Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, *Ardouin* s'en était resaisi, et l'archevêque de

Milan ne ceſſait de prier *Henri II* de venir régner.

Henri repaſſe les Alpes du Tirol une ſeconde fois ; et les Slaves prennent juſtement ce temps-là pour renoncer au peu de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient, et pour ravager tout le territoire de Hambourg.

Dès que l'empereur eſt dans le Véronais, 1014.
Ardouin prend la fuite. Les Romains ſont prêts à recevoir *Henri*. Il vient à Rome ſe faire couronner avec *Cunégonde*. Le pape *Benoît VIII* change la formule. Il lui demande d'abord ſur les degrés de Saint-Pierre : *Voulez-vous garder à moi et à mes ſucceſſeurs la fidélité en toute choſe ?* C'était une eſpèce d'hommage que l'adreſſe du pape extorquait de la ſimplicité de l'empereur.

L'empereur va ſoumettre la Lombardie. Il paſſe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni, et ſe fait aſſocier à la communauté. Il paſſe enſuite à Verdun, et veut ſe faire moine dans l'abbaye de Saint-Vall. On prétend que l'abbé, plus ſage que *Henri*, lui dit : *Les moines doivent obéiſſance à leur abbé : je vous ordonne de reſter empereur.*

Ces années ne ſont remplies que de petites 1015.
guerres en Bohème et ſur les frontières de la 1016.
Pologne. Toute cette partie de l'Allemagne 1017.
depuis l'Elbe eſt plus barbare et plus malheu- 1018.
reuſe que jamais. Tout ſeigneur qui pouvait

armer quelques payſans *ſerfs* feſait la guerre à ſon voiſin ; et quand les poſſeſſeurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à ſoutenir, ils obligaient leurs vaſſaux de laiſſer là leur querelle, pour revenir les ſervir : cela s'appelait le *droit de trève.*

Comment les empereurs reſtaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller réſider à Rome ? c'eſt qu'ils avaient beſoin d'être puiſſans chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

1019. L'autorité de l'empereur était affermie dans
1020. la Lombardie par ſes lieutenans : mais les Sar-
1021. razins venaient toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, et ſe jetèrent cette année ſur la Toſcane ; mais leurs incurſions en Italie étaient ſemblables à celles des Slaves et des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Eſpagne ils étaient diviſés et affaiblis. Les Grecs poſſédaient toujours une grande partie de la Pouille et de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un *Mello* prince de Bari et un prince de Salerne s'élevèrent contre ce catapan.

C'eſt alors que parurent, pour la première fois, ces aventuriers de Normandie, qui fondèrent depuis le royaume de Naples. Ils ſervirent *Mello* contre les Grecs. Le pape *Benoît VIII*

et *Mello*, craignant également les Grecs et les Sarrazins, vont à Bamberg demander du ſecours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ſes prédéceſſeurs au ſiége de Rome, ſe réſervant le pouvoir ſouverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes ni concubines.

Il fallait en Italie s'oppoſer aux Grecs et aux mahométans : il y va au printemps. Son armée eſt principalement compoſée d'évêques qui ſont à la tête de leurs troupes. Ce ſaint empereur qui ne permettait pas qu'un ſous-diacre eût une femme, permettait que les évêques verſaſſent le ſang humain : contradictions trop ordinaires chez les hommes. 1022.

Il envoie des troupes vers Capoue et vers la Pouille, mais il ne ſe rend point maître du pays ; et c'eſt une médiocre conquête que de ſe ſaiſir d'un abbé du Mont-Caſſin déclaré contre lui, et d'en faire élire un autre.

Il repaſſe bien vîte les Alpes, ſelon la maxime de ſes prédéceſſeurs, de ne ſe pas éloigner long-temps de l'Allemagne. Il convient avec *Robert*, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau ſur la Meuſe, entre Sedan et Mouſon. L'empereur prévient le roi de France, et va le trouver dans ſon camp 1023.

avec franchiſe. C'était plutôt une viſite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024. L'empereur fait enſuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laiſſant par-tout des marques de généroſité et de juſtice.

Il ſentait que ſa fin approchait, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans. On a écrit qu'avant ſa mort il dit aux parens de ſa femme: *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge;* diſcours étrange dans un mari, encore plus dans un mari couronné. C'était ſe déclarer impuiſſant ou fanatique. Il meurt le 14 juillet; ſon corps eſt porté à Bamberg, ſa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniſer cent ans après. On ne ſait s'il a mieux figuré ſur un autel que ſur le trône.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE,

SEIZIEME EMPEREUR.

1024. On ne peut aſſez s'étonner du nombre prodigieux de diſſertations ſur les prétendus ſept électeurs qu'on a cru inſtitués dans ce temps-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande aſſemblée que celle où *Conrad II* fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms et Maïence. Les ducs de Saxe, de

Bohême, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la baſſe Lorraine ; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés ; tous donnèrent leurs voix. Il faut remarquer que les magiſtrats des villes y aſſiſtèrent, mais qu'ils ne donnèrent point leurs ſuffrages. On fut campé ſix ſemaines dans le champ d'élection avant de ſe déterminer.

Enfin le choix tomba ſur *Conrad*, ſurnommé *le ſalique*, parce qu'il était né ſur la rivière de la Sâle. C'était un ſeigneur de Franconie, qu'on fait deſcendre d'*Othon le grand* par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choiſi comme le moins dangereux de tous les prétendans : en effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent ; et il n'eſt que le chef de puiſſans vaſſaux, dont chacun eſt auſſi fort que lui.

L'Allemagne ſe regardait toujours comme le centre de l'Empire ; et le nom d'empereur paraiſſait confondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens ſaiſiſſaient toutes les occaſions de ſéparer ces deux titres. 1025. 1026.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'Empire à *Robert*, roi de France ; c'était offrir alors un titre fort vain, et des guerres réelles. *Robert* le refuſe ſagement. On s'adreſſe à un duc de Guienne pair de France : il

l'accepte, ayant moins à risquer. Mais le pape *Jean XX* et l'archevêque de Milan font venir *Conrad le salique* en Italie. Il fait auparavant élire et couronner son fils *Henri* roi de Germanie; c'était la coutume alors en France, et par-tout ailleurs.

Il est obligé d'assiéger Pavie. Il essuie des séditions à Ravenne. Tout empereur allemand appelé en Italie y est toujours mal reçu.

1027. A peine *Conrad* est couronné à Rome, qu'il n'y est plus en sureté. Il repasse en Allemagne, et il y trouve un parti contre lui. Ce sont-là les causes de ces fréquens voyages des empereurs.

1028. *Henri* duc de Bavière étant mort, le roi de
1029. Hongrie *Etienne*, parent par sa mère, demande
1030. la Bavière, au préjudice du fils du dernier duc; preuve que les droits du sang n'étaient pas encore bien établis : et en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le hongrois veut l'avoir, les armes à la main. On se bat, et on l'apaise. Et après la mort de cet *Etienne*, l'empereur a le crédit de faire placer sur le trône de Hongrie un parent d'*Etienne*, nommé *Pierre :* il a de plus le pouvoir de se faire rendre hommage et de se faire payer un tribut par ce roi *Pierre*, que les Hongrois irrités appelèrent *Pierre l'allemand.*

Les papes, qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on l'appelât *Pierre le romain.*

Erneſt, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, eſt mis au ban de l'Empire. *Ban* ſignifiait d'abord bannière, enſuite édit, publication; il ſignifia auſſi depuis *banniſſement.* C'eſt un des premiers exemples de cette proſcription. La formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, et nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

On commence alors à connaître des ſouve- 1031.
rains de Siléſie, qui ne ſont ſous le joug ni de 1032.
la Bohême, ni de la Pologne : la Pologne ſe détache inſenſiblement de l'Empire, et ne veut plus le reconnaître.

Si l'Empire perd un vaſſal dans la Pologne, 1032.
il en acquiert cent dans le royaume de 1033.
Bourgogne. 1034.

Le dernier roi *Rodolphe*, qui n'avait point d'enfans, laiſſe en mourant ſes Etats à *Conrad le ſalique.* C'était très-peu de domaine, avec la ſupériorité territoriale, ou du moins des prétentions de ſupériorité, c'eſt-à-dire, de ſuzeraineté, de domaine ſuprême, ſur les Suiſſes, les Griſons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'eſt de-là que les terres au-delà du Rhône

ſont encore appelées terres d'Empire. Tous les ſeigneurs de ces cantons, qui relevaient auparavant de *Rodolphe*, relèvent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés auſſi en princes feudataires. *Conrad* leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs élevèrent toujours les évêques pour les oppoſer aux ſeigneurs ; ils s'en trouvèrent bien quand ces deux corps étaient diviſés, et mal quands ils s'uniſſaient.

Les ſiéges de Lyon, de Beſançon, d'Embrun, de Vienne, de Lauſanne, de Genève, de Baſle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un ſeul jette les fondemens d'une puiſſance durable. C'eſt *Humbert aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais, et Saint-Maurice ; ainſi de la Pologne juſqu'à l'Eſcaut, et de la Saône au Garillan, les empereurs feſaient par-tout des princes, et ſe regardaient comme les ſeigneurs ſuzerains de preſque toute l'Europe.

Depuis 1035 juſqu'à 1039. L'Italie encore troublée rappelle encore *Conrad*. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur était par cette raiſon-là même contre lui. Ses droits et ſes prétentions en avaient augmenté. *Conrad* le fait

arrêter avec trois autres évêques. Il eſt enſuite obligé d'aſſiéger Milan, et il ne peut le prendre. Il y perd une partie de ſon armée, et il perd par conſéquent tout ſon crédit dans Rome.

Il va faire des lois à Bénévent et à Capoue; mais pendant ce temps les aventuriers normands y font des conquêtes.

Enfin il rentre dans Milan par des négociations, et il s'en retourne ſelon l'uſage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht, le 4 juin 1039.

HENRI III,

DIX-SEPTIEME EMPEREUR.

Depuis 1039 juſqu'à 1042.

HENRI III, ſurnommé *le noir*, fils de *Conrad*, déjà couronné du vivant de ſon père, eſt reconnu ſans difficulté. Il eſt couronné, et ſacré une ſeconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de ſon règne ſont ſignalées par des guerres contre la Bohême, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'opèrent aucun grand événement.

Il donne l'archevêché de Lyon, et inveſtit l'archevêque, par la croſſe et par l'anneau, ſans aucune contradiction; deux choſes très-remarquables. Elles prouvent que Lyon était

ville impériale, et que les rois étaient en poſſeſſion d'inveſtir les évêques.

Depuis 1042 juſqu'à 1046. La confuſion ordinaire bouleverſait Rome et l'Italie.

La maiſon de *Toſcanelle* avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maiſon. Deux autres l'ayant acheté auſſi, ces trois pontifes partagèrent en trois les revenus, et s'accordèrent à vivre paiſiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maiſon de *Toſcanelle*.

Ce triumvirat ſingulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaiſirs ; et quand ils n'en eurent plus, chacun vendit ſa part de la papauté au diacre *Gratien*, que le père *Maimbourg* appelle *un ſaint prêtre*, homme de qualité, fort riche : mais comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laiſſa par un accord ſolennel la jouiſſance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, et qu'on appelait le *denier de St Pierre;* à quoi les rois d'Angleterre s'étaient ſoumis depuis long-temps.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, et qui paſſe pour s'être conduit ſagement, jouiſſait paiſiblement du pontificat, lorſque l'empereur *Henri III* vint à Rome.

Jamais

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il dépoſa *Grégoire VI* comme ſimoniaque, et nomma pape *Suidger* ſon chancelier, évêque de Bamberg, ſans qu'on osât murmurer.

Le chancelier devenu pape ſacre l'empereur et ſa femme, et promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

Henri III donne l'inveſtiture de la Pouille, 1047.
de la Calabre, et de preſque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent et ſon territoire, aux princes normands qui avaient conquis ces pays ſur les Grecs, et ſur les Sarrazins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces Etats. La ville de Bénévent appartenait encore aux *Pandolfes* de Toſcanelle.

L'empereur repaſſe en Allemagne, et confère tous les évêchés vacans.

Le duché de la Lorraine moſellanique eſt 1048.
donné à *Gérard d'Alſace*, et la baſſe Lorraine à la maiſon de *Luxembourg*. La maiſon d'*Alſace* depuis ce temps n'eſt connue que ſous le titre de marquis et ducs de Lorraine.

Le pape étant mort, on voit encore l'empereur donner un pape à Rome, comme on donnait un autre bénéfice. *Henri III* envoie un bavarois nommé *Popon*, qui ſur le champ eſt reconnu pape ſous le nom de *Damaſe II*.

1049. *Damaſe* mort, l'empereur dans l'aſſemblée de Vorms nomme l'évêque de Toul, *Brunon*, pape; et l'envoie prendre poſſeſſion : c'eſt le pape *Léon IX*. Il eſt le premier pape qui ait gardé ſon évêché avec celui de Rome. Il n'eſt pas ſurprenant que les empereurs diſpoſent ainſi du Saint-Siége. *Théodora*, et *Marozie* y avaient accoutumé les Romains; et ſans *Nicolas II* et *Grégoire VII*, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baiſé les pieds, et ils euſſent été eſclaves.

1050. 1051. 1052. Les Hongrois tuent leur roi *Pierre*, renoncent à la religion chrétienne, et à l'hommage qu'ils avaient fait à l'Empire. *Henri III* leur fait une guerre malheureuſe : il ne peut la finir qu'en donnant ſa fille au nouveau roi de Hongrie *André*, qui était chrétien, quoique ſes peuples ne le fuſſent pas.

1053. Le pape *Léon IX* vient dans Vorms ſe plaindre à l'empereur que les princes normands deviennent trop puiſſans.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, et donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes normands ayant fait hommage à l'Empire pour le reſte du duché : mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourrait chaſſer ces

nouveaux conquérans devenus trop voisins de Rome.

Léon IX mène contre eux cette armée, dont la moitié est commandée par des ecclésiastiques.

Humfroi, *Richard*, et *Robert Guiscard* ou *Guichard*, ces normands si fameux dans l'histoire, taillent en pièces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape prisonnier, se jettent à ses pieds, lui demandent sa bénédiction, et le mènent prisonnier dans la ville de Bénévent.

L'empereur affecte la puissance absolue. Le 1054.
duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, *Henri III* prend le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant son conseil privé, dépouille le duc, et donne la Bavière à son propre fils *Henri*, âgé de trois ans : c'est le célèbre empereur *Henri IV*.

Le duc de Bavière se réfugie chez les Hongrois, et veut en vain les intéresser à sa vengeance.

L'empereur propose aux seigneurs qui lui sont attachés d'assurer l'Empire à son fils presqu'au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Maïence. Ce titre n'était pas nouveau; il avait été pris par *Ludolphe*, fils d'*Othon I.*

Il fait un traité d'alliance avec *Contarini*, duc 1055.
de Venise. Cette république était déjà puissante

et riche, quoiqu'elle ne battît monnaie que depuis l'an 950, et qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, seul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de sa puissance et de son commerce. Elle avait déjà la Corse qu'elle avait prise sur les Arabes; mais son négoce valait plus que la Corse, que les Pisans lui disputèrent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; et tout ce qui était au-delà du Rhin était pauvre et grossier. Les peuples du Nord, et de l'Est, plus pauvres encore, ravageaient toujours ces pays.

1056. Les Slaves font encore une irruption, et désolent le duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape *Victor II*, qui avant sa mort sacre l'empereur son fils *Henri IV*, âgé de près de six ans.

HENRI IV,

DIX-HUITIEME EMPEREUR.

UNE femme gouverne l'Empire : c'était une française, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée *Agnès*, mère du jeune *Henri IV*; et *Agnès*, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de son fils, n'eut celle de l'Empire que parce qu'elle fut habile et courageuse. 1056.

Les premières années du règne de *Henri IV* sont des temps de troubles obscurs. Depuis 1057 jusqu'à 1069.

Des seigneurs particuliers se font la guerre en Allemagne. Le duc de Bohème, toujours vassal de l'Empire, est attaqué par la Pologne qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois, si long-temps redoutables à l'Allemagne, sont obligés de demander enfin du secours aux Allemands contre les Polonais, devenus dangereux; et malgré ce secours, ils sont battus. Le roi *André* et sa femme se réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand dessein n'entre dans ces guerres. Les sujets les plus légers les produisent : quelquefois elles

ont leur ſource dans l'eſprit de chevalerie, introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne et de Liége pour une querelle dans un tournois.

Le reſte de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, et alors même très-peu en Italie, quoique *Henri IV* en fût roi et empereur.

L'impératrice *Agnès* maintient ſa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe et de Bavière, oncles de *Henri IV*, un archevêque de Cologne et d'autres princes enlèvent l'empereur à ſa mère, qu'on accuſait de tout ſacrifier à l'évêque d'Augsbourg ſon miniſtre et ſon amant. Elle fuit à Rome, et y prend le voile. Les ſeigneurs reſtent maîtres de l'empereur, et de l'Allemagne juſqu'à ſa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au ſujet du pontificat, le pape *Nicolas II* en 1059 avait ſtatué dans un concile de cent treize évêques, que déſormais les cardinaux ſeuls éliraient le pape, qu'il ſerait enſuite préſenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *ſauf*, ajoute-t-il, *l'honneur et le reſpect dus à notre cher fils Henri, maintenant roi; qui*,

s'il plaît à DIEU, *ſera empereur, ſelon le droit que nous lui en avons déjà donné.*

On ſe prévalait ainſi de la minorité de *Henri IV* pour accréditer des droits et des prétentions que les pontifes de Rome ſoutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établiſſait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ſes biens à l'Egliſe ſous le titre d'*oblata*; et on en reſtait poſſeſſeur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la ſuzeraineté de Rome ſur le royaume de Naples.

Ce même pape *Nicolas II*, après avoir inutilement excommunié les conquérans normands, s'en fait des protecteurs et des vaſſaux; et ceux-ci qui étaient feudataires de l'Empire, et qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape *Nicolas* dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencemens de leur puiſſance étaient comme les califes dans la décadence de la leur; ils donnaient l'inveſtiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille et de la Calabre, et eſt inveſti par l'étendard. *Richard* eſt confirmé prince de Capoue, et le pape leur donne encore la Sicile, *en cas qu'ils en chaſſent les Sarrazins.*

En effet, *Robert* et ſes frères s'emparèrent de la Sicile en 1061, et par-là rendirent le plus grand ſervice à l'Italie.

Les papes n'eurent que long-temps après Bénévent, laiſſé par les princes normands aux *Pandolfes* de la maiſon de *Toſcanelle*.

1069. *Henri IV*, devenu majeur, ſort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe et de Bavière.

Tout était alors dans la plus horrible confuſion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs; droit que tous les ſeigneurs, depuis le Mein et le Veſer juſqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur, paraiſſait auſſi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070. *Henri IV*, aidé du reſte de l'Empire, diſſipe la ligue.

Othon de Bavière eſt mis au ban de l'Empire. C'eſt le ſecond ſouverain de ce duché qui eſſuie cette diſgrâce. L'empereur donne la Bavière à *Guelphe*, fils d'*Azon* marquis d'Italie.

1071. L'empereur, quoique jeune, et livré aux
1072. plaiſirs, parcourt l'Allemagne pour y mettre quelqu'ordre.

L'année

L'année 1072 eſt la première époque des fameuſes querelles pour les inveſtitures.

Alexandre II avait été élu pape ſans conſulter la cour impériale, et était reſté pape malgré elle. *Hildebrand*, né à Soane en Toſcane, de parens inconnus, moine de Cluni ſous l'abbé *Odilon*, et depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il eſt aſſez connu ſous le nom de *Grégoire VII;* eſprit vaſte, inquiet, ardent, mais artificieux juſque dans l'impétuoſité; le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres. *Alexandre* avait déjà, par ſes conſeils, raffermi l'autorité du ſacerdoce.

Il engage le pape *Alexandre* à citer l'empereur à ſon tribunal. Cette témérité paraît ridicule; mais ſi l'on ſonge à l'état où ſe trouvait alors l'empereur, elle ne l'eſt point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne, étaient alors déclarées contre *Henri IV.*

Alexandre II étant mort, *Hildebrand* a le 1073.
crédit de ſe faire élire par le peuple ſans demander les voix des cardinaux, et ſans attendre le conſentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, et qu'il eſt prêt à ſe démettre. *Henri IV* envoie ſon chancelier confirmer l'élection du pape qui alors, n'ayant plus rien à craindre, lève le maſque.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, et à la ligue établie contre lui. *Henri IV* eſt vainqueur.

1075. Les Ruſſes commençaient alors à être chrétiens, et connus dans l'Occident.

Un *Demetrius*, (car les noms grecs étaient parvenus juſque dans cette partie du monde,) chaſſé de ſes Etats par ſon frère, vient à Maïence implorer l'aſſiſtance de l'empereur; et ce qui eſt plus remarquable, il envoie ſon fils à Rome aux pieds de *Grégoire VII* comme au juge des chrétiens. L'empereur paſſait pour le chef temporel, et le pape pour le chef ſpirituel de l'Europe.

Henri achève de diſſiper la ligue, et rend la paix à l'Empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très-ſoumiſe au pape, dans laquelle il s'accuſe de débauche et de ſimonie : il faut l'en croire ſur ſa parole. Son aveu donnait à *Grégoire VII* le droit de le reprendre; c'eſt le plus beau des droits; mais il ne donne pas celui de diſpoſer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Conſtance, à l'archevêque de Maïence, et à d'autres, et leur ordonne de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder*

leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.

Il s'agiſſait auſſi de dixmes eccléſiaſtiques que les évêques et les abbés d'Allemagne ſe diſputaient.

Grégoire VII propoſe le premier une croiſade; il en écrit à *Henri IV.* Il prétend qu'il ira délivrer le ſaint ſépulcre à la tête de cinquante mille hommes, et veut que l'empereur vienne ſervir ſous lui. L'eſprit qui régnait alors ôte à cette idée du pape l'air de la démence, et n'y laiſſe que celui de la grandeur.

Le deſſein de commander à l'empereur et à tous les rois ne paraiſſait pas moins chimérique; c'eſt cependant ce qu'il entreprit, et non ſans quelques ſuccès.

Salomon, roi de Hongrie, chaſſé d'une partie de ſes Etats, et n'étant plus maître que de Presbourg juſqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveler l'hommage de la Hongrie à l'Empire.

Grégoire VII lui écrit: *Vous devez ſavoir que le royaume de Hongrie appartient à l'Egliſe romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du Saint-Siége, ſi vous ne reconnaiſſez que vous tenez vos Etats de lui et non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohême cent marcs d'argent en tribut annuel, et lui donne en récompenſe le droit de porter la mitre.

1076. *Henri IV* jouiſſait toujours du droit de nommer les évêques et les abbés, et de donner l'inveſtiture par la croſſe et par l'anneau; ce droit lui était commun avec preſque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choiſir ſes pontifes et ſes magiſtrats. Il eſt juſte que l'autorité royale y concoure: mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et *Henri IV* les vendait. *Grégoire*, en s'oppoſant à l'abus, ſoutenait la liberté naturelle des hommes; mais en s'oppoſant au concours de l'autorité impériale, il introduiſait un abus plus grand encore. C'eſt alors qu'éclatèrent les diviſions entre l'Empire et le ſacerdoce.

Les prédéceſſeurs de *Grégoire VII* n'avaient envoyé des légats aux empereurs, que pour les prier de venir les ſecourir et de ſe faire couronner dans Rome. *Grégoire* envoie deux légats à *Henri*, pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accuſé.

Les légats arrivés à Goſlar ſont abandonnés aux inſultes des valets. On aſſemble pour réponſe une diète dans Vorms où ſe trouvent preſque tous les ſeigneurs, les évêques, et les abbés d'Allemagne.

Un cardinal, nommé *Hugues*, y demande juſtice de tous les crimes qu'il impute au pape. *Grégoire* y eſt dépoſé à la pluralité des voix;

mais il fallait avoir une armée pour aller à Rome soutenir ce jugement.

Le pape, de son côté, dépose l'empereur par une bulle : *Je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume teutonique et l'Italie ; et je délivre ses sujets du serment de fidélité.*

Grégoire, plus habile que l'empereur, savait bien que ces excommunications seraient secondées par des guerres civiles. Il met les evêques allemands dans son parti. Ces évêques gagnent des seigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de *Henri*, se joignent à eux. L'excommunication de *Henri IV* leur sert de prétexte.

Ce même *Guelphe*, à qui l'empereur avait donné la Bavière, s'arme contre lui de ses bienfaits, et soutient les mécontens.

Enfin la plupart des mêmes évêques et des mêmes princes qui avaient dépose *Grégoire VII*, soumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décrètent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

L'empereur veut prévenir ce jugement fatal 1077.
d'Augsbourg ; et par une résolution inouie, il va, suivi de peu de domestiques, demander au pape l'absolution.

Le pape était alors dans la forteresse de Canosse sur l'Apennin avec la comtesse *Mathilde*, propre cousine de l'empereur.

Cette comteſſe *Mathilde* eſt la véritable cauſe de toutes les guerres entre les empereurs et les papes, qui ont ſi long-temps déſolé l'Italie. Elle poſſédait de ſon chef une grande partie de la Toſcane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaiſance, Ferrare, Modène, Vérone, preſque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre de Viterbe juſqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la Marche d'Ancone. On l'appelait la grande comteſſe, quelquefois ducheſſe; il n'y avait alors aucune formule de titres uſitée en Europe; on diſait aux rois votre excellence, votre ſérénité, votre grandeur, votre grâce, indifféremment. Le titre de majeſté était rarement donné aux empereurs; et c'était plutôt une épithète qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encore un diplome d'une donation de *Mathilde* à l'évêque de Modène, qui commence ainſi : *En préſence de Mathilde, par la grâce de* DIEU, *ducheſſe et comteſſe.* Sa mère, ſœur de *Henri III*, et très-maltraitée par ſon frère, avait nourri cette puiſſante princeſſe dans une haine implacable contre la maiſon de *Henri*. Elle était ſoumiſe au pape, qui était ſon directeur, et que ſes ennemis accuſaient d'être ſon amant. Son attachement à *Grégoire* et ſa haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de toutes ſes terres au pape, du moins à ce qu'on prétend.

C'eſt en préſence de cette comteſſe *Mathilde* qu'au mois de janvier 1077 l'empereur, pieds nus et couvert d'un cilice, ſe proſterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui ſera en tout parfaitement ſoumis, et qu'il ira attendre ſon arrêt à Augsbourg.

Tous les ſeigneurs lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontens du pape que de l'empereur. La donation de *Mathilde* leur donnait des alarmes. Ils promettent à *Henri IV* de le ſecourir, s'il caſſe le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encore; un empereur allemand ſecouru par l'Italie, et abandonné par l'Allemagne.

Les ſeigneurs et les évêques aſſemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, dépoſent l'empereur, et réuniſſent leurs ſuffrages en faveur de *Rodolphe* de Reinfeld, duc de Suabe.

Grégoire ſe conduit alors en juge ſuprême 1078.
des rois. Il a dépoſé *Henri IV*, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu ſon ordre précis pour ſacrer le nouvel élu à Maïence. Il déclare de la forteresſe de Canoſſe, où les ſeigneurs lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur et pour roi d'Allemagne celui des concurrens qui lui obéira le mieux.

Henri IV repaſſe en Allemagne, ranime ſon parti, lève une armée. Preſque toute l'Allemagne eſt miſe par les deux partis à feu et à ſang.

1079. On voit tous les évêques en arme dans cette guerre. Un évêque de Strasbourg, partiſan de *Henri*, va piller tous les couvens déclarés pour le pape.

1080. Pendant qu'on ſe bat en Allemagne, *Grégoire VII* échappé aux Lombards excommunie de nouveau *Henri;* et par ſa bulle du 7 mars, *Nous donnons*, dit-il, *le royaume teutonique à Rodolphe, et nous condamnons Henri à être vaincu.*

Il envoie à *Rodolphe* une couronne d'or avec ce mauvais vers ſi connu :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV, de ſon côté, aſſemble trente évêques et quelques ſeigneurs allemands et lombards à Brixen, et dépoſe le pape pour la ſeconde fois auſſi inutilement que la première.

Bertrand, comte de Provence, ſe ſouſtrait à l'obéiſſance des deux empereurs, et fait hommage au pape. La ville d'Arles reſte fidelle à *Henri*.

Grégoire VII ſe fortifie de la protection des princes normands, et leur donne une nouvelle

inveſtiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage *Rodolphe* et ſon parti, et leur promet que *Henri* mourra cette année. Mais dans la fameuſe bataille de Mersbourg, *Henri IV*, aſſiſté de *Godefroi de Bouillon*, fait retomber la prédiction du pape ſur *Rodolphe* ſon compétiteur, bleſſé à mort par *Godefroi* même.

Henri ſe venge ſur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux. 1081.

Avant de partir pour l'Italie, il donne ſa fille *Agnès* au baron *Frédéric de Stauffen*, qui l'avait aidé, ainſi que *Godefroi de Bouillon*, à gagner la bataille déciſive de Mersbourg. Le duché de Suabe eſt ſa dot. C'eſt l'origine de l'illuſtre et malheureuſe maiſon de Suabe.

Henri vainqueur paſſe en Italie. Les places de la comteſſe *Mathilde* lui réſiſtent. Il amenait avec lui un pape de ſa façon, nommé *Guibert*: mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

Les Saxons ſe font un fantôme d'empereur: c'eſt un comte *Hermann* à peine connu. 1082.

Henri aſſiége Rome. *Grégoire* lui propoſe de venir encore lui demander l'abſolution, et lui promet de le couronner à ce prix. *Henri* pour 1083.

réponſe prend la ville; le pape s'enferme dans le château Saint-Ange.

Robert Guiſcard vient à ſon ſecours, quoiqu'il eût eu auſſi quelques années auparavant ſa part des excommunications que *Grégoire* avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner *Henri*.

Grégoire, pour tenir ſa promeſſe, propoſe de deſcendre la couronne du haut du château Saint-Ange avec une corde, et de couronner ainſi l'empereur.

1084. *Henri* ne s'accommode point de cette plaiſante cérémonie; il fait introniſer ſon anti-pape *Guibert*, et eſt couronné ſolennellement par lui.

Cependant *Robert Guiſcard* ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château Saint-Ange, devient à la fois ſon protecteur et ſon maître, et l'emmène à Salerne, où *Grégoire* demeura juſqu'à ſa mort priſonnier de ſes libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois, et en martyr de l'Egliſe.

1085. L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui et ſon pape, et ſe hâte de retourner en Allemagne, comme tous ſes prédéceſſeurs, qui paraiſſaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les diviſions de l'Allemagne

le rappelaient : il fallait écraſer l'anti-empereur, et dompter les Saxons ; mais il ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conſéquent de ſuccès entiers.

Il ſoumet la Thuringe ; mais la Bavière 1086.
ſoulevée par l'ingratitude de *Guelfe*, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître ſon gendre, ſe déclarent contre lui ; et la guerre civile eſt dans toute l'Allemagne.

Grégoire VII étant mort, *Didier*, abbé du 1087.
Mont-Caſſin, eſt pape ſous le nom de *Victor III*. La comteſſe *Mathilde*, fidelle à ſa haine contre *Henri IV*, fournit des troupes à ce *Victor*, pour chaſſer de Rome la garniſon de l'empereur, et ſon pape *Guibert*. *Victor* meurt, et Rome n'eſt pas moins ſouſtraite à l'autorité impériale.

L'anti-empereur *Hermann* n'ayant plus ni 1088.
argent ni troupes, vient ſe jeter aux genoux de *Henri IV*, et meurt enſuite ignoré.

Henri IV épouſe une princeſſe ruſſe, veuve 1089.
d'un marquis de Brandebourg de la maiſon de *Stade ;* ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquiſat de Miſnie au comte de *Lanzberg*, l'un des plus anciens ſeigneurs ſaxons. C'eſt de ce marquis de *Miſnie* que deſcend toute la maiſon de *Saxe*.

Ayant pacifié l'Allemagne, il repaſſe en Italie; le plus grand obſtacle qu'il y trouve eſt toujours cette comteſſe *Mathilde*, remariée depuis peu avec le jeune *Guelfe*, fils de cet ingrat *Guelfe* à qui *Henri IV* avait donné la Bavière.

La comteſſe ſoutient la guerre dans ſes Etats contre l'empereur, qui retourne en Allemagne ſans avoir preſque rien fait.

Ce *Guelfe*, mari de la comteſſe *Mathilde*, eſt, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on déſigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de *Gibelin* fut long-temps depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que *Henri*, fils de *Conrad III*, naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre eſt auſſi probable et auſſi incertaine que les autres.

1090. Le nouveau pape *Urbain II*, auteur des croiſades, pourſuit *Henri IV* avec non moins de vivacité que *Grégoire VII*.

Les évêques de Conſtance et de Paſſau ſoulèvent le peuple. Sa nouvelle femme *Adélaïde* de Ruſſie, et ſon fils *Conrad*, né de *Berthe*, ſe révolte contre lui; jamais empereur, ni mari, ni père, ne fut plus malheureux que *Henri IV*.

1091. L'impératrice *Adélaïde* et *Conrad* ſon beau-fils paſſent en Italie. La comteſſe *Mathilde* leur

donne des troupes et de l'argent. *Roger*, duc de Calabre, marie sa fille à *Conrad*.

Le pape *Urbain*, ayant fait cette puissante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

L'empereur en partant d'Italie avait laissé une garnison dans Rome ; il était encore maître du palais de Latran, qui était assez fort, et où son pape *Guibert* était revenu. 1092.

Le commandant de la garnison vend au pape la garnison et le palais. *Géofroi*, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à *Urbain II* l'argent qu'il faut pour ce marché ; et *Urbain II* le rembourse par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui et à ses successeurs. Ainsi dans tous les gouvernemens monarchiques, la vanité a toujours fait ses marchés avec l'avarice. Le pape *Guibert* s'enfuit.

Les esprits s'occupent pendant ces années en Europe de l'idée des croisades, que le fameux hermite *Pierre* prêchait par-tout avec un enthousiasme qu'il communiquait de ville en ville. 1093. 1094. 1095.

Grand concile, ou plutôt assemblée prodigieuse à Plaisance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes ; et le concile se tenait en plein champ. Le pape y propose la croisade.

L'impératrice *Adélaïde* et la comteſſe *Mathilde* y demandent ſolennellement juſtice de l'empereur *Henri IV.*

Conrad vient baiſer les pieds d'*Urbain II*, lui prête ſerment de fidélité, et conduit ſon cheval par la bride. *Urbain* lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux inveſtitures. Enſuite il le baiſe à la bouche, et mange avec lui dans Crémone.

1096. La croiſade ayant été prêchée en France avec plus de ſuccès qu'à Plaiſance, *Gautier ſans avoir*, l'hermite *Pierre*, et un moine allemand nommé *Godeſcald*, prennent leur chemin par l'Allemagne, ſuivis d'une armée de vagabonds.

1097. Comme ces vagabonds portaient la croix et n'avaient point d'argent, et que les Juifs qui feſaient tout le commerce d'Allemagne, en avaient beaucoup, les croiſés commencèrent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Maïence, à Trèves, et dans pluſieurs autres villes; on les égorge, on les brûle : preſque toute la ville de Maïence eſt réduite en cendres par ces déſordres.

L'empereur *Henri* réprime ces excès autant qu'il le peut, et laiſſe les croiſés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils ſont preſque tous maſſacrés.

Le jeune *Guelfe* se brouille avec sa femme *Mathilde ;* il se sépare d'elle, et cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

Henri tient une diète à Aix-la-Chapelle, où il fait déclarer son fils *Conrad* indigne de jamais régner. 1098.

Il fait élire et couronner son second fils *Henri*, ne se doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'aîné. 1099.

L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne. 1100.

Conrad le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape *Pascal II*, auquel les faibles lieutenans de l'empereur en Italie opposaient en vain des anti-papes, excommunie *Henri IV*, à l'exemple de ses prédécesseurs. 1101.

La comtesse *Mathilde*, brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'Eglise romaine. 1102.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

Henri IV promet d'aller à la Terre-sainte ; c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits. 1104.

Mais dans ce même temps, l'archevêque de Maïence et l'évêque de Constance, légats du 1105.

pape, voyant que la croiſade de l'empereur n'eſt qu'une feinte, excitent ſon fils *Henri* contre lui; ils le relèvent de l'excommunication qu'il a, diſent-ils, encourue *pour avoir été fidèle à ſon père.* Le pape l'encourage; on gagne pluſieurs ſeigneurs ſaxons et bavarois.

Les partiſans du jeune *Henri* aſſemblent un concile et une armée. On ne laiſſe pas de faire dans ce concile des lois ſages; on y confirme ce qu'on appelle la *trève de* DIEU; monument de l'horrible barbarie de ces temps-là. Cette trève était une défenſe aux ſeigneurs et aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de ſe tuer les dimanches et les fêtes.

Le jeune *Henri* proteſte dans le concile qu'il eſt prêt de ſe ſoumettre à ſon père, ſi ſon père ſe ſoumet au pape. Tout le concile cria *Kyrie eleyſon;* c'était la prière des armées et des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans ſon parti le marquis d'Autriche et le duc de Bohème. Les ducs de Bohème prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti ſe fortifie; l'empereur écrit en vain au pape *Paſcal*, qui ne l'écoute pas. On indique une diète à Maïence pour apaiſer tant de troubles.

Le

Le jeune *Henri* feint de se réconcilier avec son père; il lui demande pardon les larmes aux yeux ; et l'ayant attiré près de Maïence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter et le retient en prison.

La diète de Maïence se déclare pour le fils 1106.
perfide contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune *Henri;* on les lui prend de force, on les porte à Maïence. L'usurpateur dénaturé y est couronné; mais il assure en soupirant que c'est malgré lui, et qu'il rendra la couronne à son père, dès que *Henri IV* sera obéissant au pape.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de souffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un asile. *Laissez-moi*, dit-il, *rester à Liége, sinon en empereur, du moins en réfugié; qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je sois forcé de mendier de nouveaux asiles dans le temps de pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous en aurai une grande obligation : si vous me refusez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers, que de marcher ainsi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.*

Quelle lettre d'un empereur à son fils! L'hypocrite et l'inflexible dureté de ce jeune

prince rendit quelques partisans à *Henri IV*. Le nouvel élu voulant violer à Liége l'asile de son père fut repoussé. Il alla demander en Alsace le serment de fidélité, et les Alsaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'accompagnaient, et le contraignirent de prendre la fuite; mais ce léger échec ne fit que l'irriter et qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la basse Lorraine, protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape *Pascal* écrit au comte de Hainaut : *Poursuivez par-tout Henri, chef des hérétiques, et ses fauteurs; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de sacrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, presque sans secours, près d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni; il semble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 août, accablé de douleur, et en s'écriant : DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide;* c'était une opinion aussi ancienne que vaine, que DIEU exauçait les malédictions des mourans, et surtout des pères; erreur utile si elle eût pu effrayer ceux qui méritaient ces malédictions.

Le fils dénaturé de *Henri IV* vient à Liége, fait déterrer de l'église le corps de son père, comme celui d'un excommunié, et le fait porter à Spire dans une cave.

HENRI V,

DIX-NEUVIEME EMPEREUR.

Les seigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de souveraineté. Ils s'appelaient *coimperantes*, se regardant comme des souverains dans leurs fiefs, et vassaux de l'Empire, non de l'empereur. Ils recevaient, à la vérité, de lui les fiefs vacans; mais la même autorité qui les leur donnait ne pouvait les leur ôter. C'est ainsi qu'en Pologne le roi confère les palatinats, et la république seule a le droit de destitution. En effet, on peut recevoir par grâce, mais on ne doit être dépossédé que par justice. Plusieurs vassaux de l'Empire s'intitulaient déjà ducs et comtes *par la grâce de* DIEU.

Cette indépendance que les seigneurs s'assuraient, et que les empereurs voulaient réduire, contribua, pour le moins autant que les papes, au trouble de l'empire et à la révolte des enfans contre leurs pères.

La force des grands s'accroissait de la faiblesse du trône. Ce gouvernement féodal était à peu-près le même en France et en Arragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie; tous les seigneurs s'y cantonnaient; l'Europe était

toute hériſſée de châteaux, et couverte de brigands ; la barbarie et l'ignorance régnaient. Les habitans des campagnes étaient dans la ſervitude, les bourgeois des villes mépriſés et rançonnés ; et à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de misères.

La première choſe que fait *Henri V*, dès qu'il s'eſt fait couronner, eſt de maintenir ce même droit des inveſtitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner ſon père.

Le pape *Paſcal*, étant venu en France, va juſqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes et les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuſe ambaſſade refuſe d'abord de faire la première viſite au pape. Ils ſe rendent pourtant chez lui à la fin. *Brunon*, archevêque de Trèves, ſoutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque réclamât contre ces inveſtitures et ces hommages, dont les évêques ſe plaignaient tant ; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occaſions l'intérêt général.

1107. Ces quatre années ne ſont guère employées
1108. qu'à des guerres contre la Hongrie et contre
1109. une partie de la Pologne ; guerres ſans ſujet, ſans
1110. grand ſuccès de part ni d'autre, qui finiſſent

par la laſſitude de tous les partis, et qui laiſſent les choſes comme elles étaient.

L'empereur, à la fin de cette guerre, épouſe 1111.
la fille de *Henri I* roi d'Angleterre, fils et
ſecond ſucceſſeur de *Guillaume le conquérant.* 1122.
On prétend que ſa femme eut pour dot une ſomme qui revient à environ neuf cents mille livres ſterling. Cela compoſerait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, et de vingt millions de France. Les hiſtoriens manquent tous d'exactitude ſur ces faits ; et l'hiſtoire de ces temps-là n'eſt que trop ſouvent un ramas d'exagérations.

Enfin l'empereur penſe à l'Italie et à la couronne impériale ; et le pape *Paſcal II*, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des inveſtitures.

Henri V envoie à Rome des ambaſſadeurs, ſuivis d'une armée. Cependant il promet, par un écrit conſervé encore au vatican, de renoncer aux inveſtitures, de laiſſer aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné, et ce qui eſt aſſez étrange, après de telles ſoumiſſions, il promet de ne tuer ni de mutiler le ſouverain pontife.

Paſcal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevans de l'Empire : par

cet accord, les évêques perdaient beaucoup, le pape et l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie et d'Allemagne qui étaient à Rome proteſtent contre cet accord; *Henri V*, pour les apaiſer, leur propoſe d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en poſſeſſion. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, laſſé de toutes ces conteſtations, dit qu'il veut être couronné et ſacré ſans aucune condition. Tout cela ſe paſſait dans l'égliſe de Saint-Pierre pendant la meſſe; et à la fin de la meſſe l'empereur fait arrêter le pape par ſes gardes.

Il ſe fait un ſoulèvement dans Rome en faveur du pape. L'empereur eſt obligé de ſe ſauver; il revient ſur le champ avec des troupes; donne dans Rome un ſanglant combat; tue beaucoup de romains, et ſurtout de prêtres, et emmène le pape priſonnier avec quelques cardinaux.

Paſcal fut plus doux en priſon qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. *Henri V*, au bout de deux mois, reconduit à Rome le ſaint père à la tête de ſes troupes. Le pape le couronne empereur le 13 avril, et lui donne en même temps la bulle par laquelle il lui confirme le droit des inveſtitures. Il eſt remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que

le titre de *dilection*. Il l'eſt encore plus que l'empereur et le pape communièrent de la même hoſtie, et que le pape dit en donnant la moitié de l'hoſtie à l'empereur : *Comme cette partie du ſacrement eſt diviſée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix ſoit ſéparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V achève cette comédie, en demandant au pape la permiſſion de faire enterrer ſon père en terre ſainte, lui aſſurant qu'il eſt mort pénitent : et il retourne en Allemagne faire les obsèques de *Henri IV* ſans avoir affermi ſon pouvoir en Italie.

Paſcal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux et ſes légats, dans tous les royaumes, déſavouaſſent ſa condeſcendance pour *Henri V*.

Il aſſemble un concile dans la baſilique de Saint-Jean de Latran. Là, en préſence de trois cents prélats, il demande pardon de ſa faibleſſe, offre de ſe démettre du pontificat, caſſe, annulle tout ce qu'il a fait, et s'avilit lui-même pour relever l'Egliſe.

Il ſe peut que *Paſcal II* et ſon concile n'euſſent pas fait cette démarche, s'ils n'euſſent compté ſur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours ſuivi le ſacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au ſujet du fiſc impérial; autre ſource de guerres civiles. 1113.

1114. *Lothaire*, duc de Saxe, depuis empereur, eſt à la tête de la faction contre *Henri V.* Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme ſon père, eſt défendu comme lui par la maiſon de Suabe. *Frédéric de Stauffen*, duc de Suabe, père de l'empereur *Barberouſſe*, empêche *Henri V* de ſuccomber.

1115. Les ennemis les plus dangereux de *Henri V* ſont trois prêtres; le pape en Italie, l'archevêque de Maïence, qui bat quelquefois ſes troupes, et l'évêque de Vürtzbourg *Erlang*, qui, envoyé par lui aux ligueurs, le trahit et ſe range de leur côté.

1116. *Henri V* vainqueur met l'évêque de Vürtzbourg *Erlang* au ban de l'Empire. Les évêques de Vürtzbourg ſe prétendaient ſeigneurs directs de toute la Franconie, quoiqu'il y eût des ducs, et que ce duché même appartînt à la maiſon impériale.

Le duché de Franconie eſt donné à *Conrad*, neveu de *Henri V.* Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque *Erlang* ſe défend long-temps dans Vürtzbourg, deſcend les remparts, l'épée à la main, et s'échappe quand la ville eſt priſe.

La fameuſe comteſſe *Mathilde* meurt, après avoir renouvelé la donation de tous ſes biens à l'Egliſe romaine.

L'empereur

L'empereur *Henri V*, déshérité par sa cou- 1117.
sine et excommunié par le pape, va en Italie se mettre en possession des terres de *Mathilde*, et se venger du pape. Il entre dans Rome, et le pape s'enfuit chez les nouveaux vassaux et les nouveaux protecteurs de l'Eglise, les princes normands.

Le premier couronnement de l'empereur paraissant équivoque, on en fait un second qui l'est bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, limousin de naissance, nommé *Bourdin*, s'avise de sacrer l'empereur.

Henri, après cette cérémonie, va s'assurer 1118.
de la Toscane. *Pascal II* revient à Rome avec une petite armée des princes normands. Il meurt, et l'armée s'en retourne après s'être fait payer.

Les cardinaux seuls élisent *Gaietan*, *Gelase II.* *Cincio*, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, saisit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait prisonnier. Cette férocité brutale met Rome en combustion. *Henri V* va à Rome; *Gelase* se retire en France; l'empereur donne le pontificat à son limousin *Bourdin*.

Gelase étant mort au concile de Vienne en 1119.
Dauphiné, les cardinaux qui étaient à ce

concile, éliſent, conjointement avec les évêques, et même avec des laïques romains qui s'y trouvaient, *Gui de Bourgogne*, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, et du ſang royal de France. Ce n'eſt pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de *Calixte II.*

Louis le gros, roi de France, ſe rend médiateur dans cette grande affaire des inveſtitures entre l'Empire et l'Egliſe. On aſſemble un concile à Reims. L'archevêque de Maïence y arrive avec cinq cents gendarmes à cheval, et le comte de Troies va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur et le pape ſe rendent à Mouzon. On eſt près de s'accommoder; et ſur une diſpute de mots, tout eſt plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, et le concile l'excommunie.

1120. Comme il y avait dans ce concile pluſieurs
1121. évêques allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les inveſtitures.

1122. Enfin, dans une diète de Vorms, la paix de l'Empire et de l'Egliſe eſt faite. Il ſe trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agiſſait pas de ſavoir ſi les empereurs conféraient l'épiſcopat, mais

s'ils pouvaient inveſtir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les inveſtitures feraient dorénavant données par le ſceptre, et non par un bâton recourbé et par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait inveſtir. *Ego Henricus*, DEI *gratiâ Romanorum imperator concedo, in omnibus eccleſiis fieri electionem et liberam conſecrationem.* Ce fut une brèche irréparable à l'autorité impériale.

Troubles civils en Bohème, en Hongrie, en Alſace, en Hollande. Il n'y a dans ce temps malheureux que de la diſcorde dans l'Egliſe, des guerres particulières entre tous les grands, et de la ſervitude dans les peuples. 1123.

Voici la première fois que les affaires d'Angleterre ſe trouvent mêlées avec celles de l'Empire. Le roi d'Angleterre *Henri I*, frère du duc de Normandie, a déjà des guerres avec la France au ſujet de ce duché. 1124.

L'empereur lève des troupes, et s'avance vers le Rhin. On voit auſſi que dès ces temps-là même tous les ſeigneurs allemands ne ſecondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Pluſieurs refuſent de l'aſſiſter contre une puiſſance qui, par ſa poſition, devait être naturel-

lement la protectrice des ſeigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur ſuzerain; ainſi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vaſſaux de la France.

1125. Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une maladie contagieuſe. *Henri V* en eſt attaqué, et meurt à Utrecht, le 22 mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite ſans religion, d'un voiſin inquiet, et d'un mauvais maître.

LOTHAIRE II,

VINGTIEME EMPEREUR.

1125. 1126. 1127. Voici une époque ſingulière. La France, pour la première fois, depuis la décadence de la maiſon de *Charlemagne*, ſe mêle en Allemagne de l'élection d'un empereur. Le célèbre moine *Suger*, abbé de Saint-Denis, et miniſtre d'Etat ſous *Louis le gros*, va à la diète de Maïence avec le cortége d'un ſouverain, pour s'oppoſer au moins à l'élection de *Fréderic*, duc de Suabe. Il y réuſſit, ſoit par bonheur, ſoit par intrigues. La diète partagée choiſit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils éliſent le duc de Saxe, *Lothaire*; et les

seigneurs qui étaient préſens l'élevèrent ſur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maiſon de Stauffen-Suabe, et *Fréderic* duc de Suabe proteſtent contre l'élection. L'abbé *Suger* fut parmi les miniſtres de France le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. *Conrad* ſe fait proclamer roi à Spire ; mais, au lieu de ſoutenir ſa faction, il va ſe faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ſes villes en Allemagne ; mais il en gagne en Lombardie.

Sept ou huit guerres à la fois dans le Danemarck et dans le Holſtein, dans l'Allemagne et dans la Flandre. 1128. 1129.

A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes, malgré les cardinaux qui s'étaient réſervé ce droit, et perſiſtait à ne reconnaître l'élu que comme ſon évêque, et non comme ſon ſouverain. Rome entière ſe partage en deux factions. L'une élit *Innocent II*, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'*Anaclet*. Le fils du juif, comme plus riche, chaſſe ſon compétiteur de Rome. *Innocent II* ſe réfugie en France, devenue l'aſile des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met *Lothaire II* dans ſes intérêts, le couronne empereur avec ſon épouſe, et excommunie ſes compétiteurs. 1130.

1131. L'anti-empereur *Conrad* de Franconie, et
1132. l'anti-pape *Anaclet* ont un grand parti en Italie.
1133. L'empereur *Lothaire* et le pape *Innocent* vont à Rome. Les deux papes ſe ſoumettent au jugement de *Lothaire :* il décide pour *Innocent.* L'anti-pape ſe retire dans le château Saint-Ange, dont il était encore maître. *Lothaire* ſe fait ſacrer par *Innocent II*, ſelon les uſages alors établis. L'un de ces uſages était que l'empereur feſait d'abord ſerment de conſerver au pape la vie et les membres : mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cède l'uſufruit des terres de la comteſſe *Mathilde* à *Lothaire* et à ſon gendre, le duc de Bavière, ſeulement leur vie durant, moyennant une redevance annuelle au ſaint-ſiége. C'était une ſemence de guerres pour leurs ſucceſſeurs.

Pour faciliter la donation de cet uſufruit, *Lothaire II* baiſa les pieds du pape, et conduiſit ſa mule quelques pas. On croit que *Lothaire* eſt le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

1134. Les deux rivaux de *Lothaire*, *Conrad* de
1135. Franconie et *Fréderic* de Suabe, abandonnés de leurs partis, ſe réconcilient avec l'empereur et le reconnaiſſent.

On tient à Magdebourg une diète célèbre. L'empereur grec, les Vénitiens y envoient des

ambaſſadeurs pour demander juſtice contre *Roger*, roi de Sicile; des ambaſſadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'Empire ſerment de fidélité, pour conſerver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

Police établie en Allemagne. Hérédités et coutumes des fiefs et des arrière-fiefs confirmées. Magiſtratures des bourgmeſtres, des maires, des prévôts, ſoumiſes aux ſeigneurs féodaux. Priviléges des égliſes, des évêchés, et des abbayes, confirmés. 1136.

Voyage de l'empereur en Italie. *Roger*, duc de la Pouille, et nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'anti-pape *Anaclet*, et menaçait Rome. On fait la guerre à *Roger*. 1137.

La ville de Piſe avait alors une grande conſidération dans l'Europe, et l'emportait même ſur Veniſe et ſur Gènes. Ces trois villes commerçantes fourniſſaient à preſque tout l'Occident toutes les délicateſſes de l'Aſie. Elles s'étaient ſourdement enrichies par le commerce et par la liberté, tandis que les déſolations du gouvernement féodal répandaient preſque partout ailleurs la ſervitude et la misère. Les Piſans ſeuls arment une flotte de quarante galères au ſecours de l'empereur; et ſans eux l'empereur n'aurait pu réſiſter. On dit qu'alors on trouva dans la Pouille le premier exemplaire du

Digeſte, et que l'empereur en fit préſent à la ville de Piſe.

Lothaire II meurt en paſſant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III,

VINGT-UNIEME EMPEREUR.

1138. HENRI, duc de Bavière, ſurnommé le *ſuperbe*, qui poſſédait la Saxe, la Miſnie, la Thuringe, en Italie Vérone et Spolète, et preſque tous les biens de la comteſſe *Mathilde*, ſe ſaiſit des ornemens impériaux, et crut que ſa grande puiſſance le ferait reconnaître empereur; mais ce fut préciſément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les ſeigneurs ſe réuniſſent en faveur de *Conrad*, le même qui avait diſputé l'Empire à *Lothaire II*. *Henri de Bavière*, qui paraiſſait ſi puiſſant, eſt le troiſième de ce nom qui eſt mis au ban de l'Empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encore que ſuperbe, puiſqu'étant ſi puiſſant, il put à peine ſe défendre.

Comme le nom de la maiſon de ce prince était *Guelfe*, ceux qui tinrent ſon parti furent appelés les *Guelfes;* et on s'accoutuma à nommer ainſi les ennemis des empereurs.

1139. On donne à *Albert d'Anhalt*, ſurnommé l'*ours*, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux *Guelfes;* on donne la Bavière au

marquis d'Autriche. Mais enfin, *Albert l'ours* ne pouvant ſe mettre en poſſeſſion de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reſte à la maiſon des *Guelfes*, la Bavière à celle d'*Autriche :* tout a changé depuis.

Henri le ſuperbe meurt, et laiſſe au berceau *Henri le lion.* Son frère *Guelfe* ſoutient la guerre. *Roger*, roi de Sicile, lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit qu'à peine les princes normands ſont puiſſans en Italie, qu'ils ſongent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes ſortes de moyens. *Fréderic Barberoüſſe*, neveu de *Conrad*, et ſi célèbre depuis, ſe ſignale déjà dans cette guerre. 1140.

Jamais temps ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puiſſance qu'ils ambitionnèrent toujours, et qui fut toujours conteſtée. Depuis 1140 juſqu'à 1146.

Arnaud de Breſcia, diſciple d'*Abélard*, homme d'enthouſiaſme, prêchait dans toute l'Italie contre la puiſſance temporelle des papes et du clergé. Il perſuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être perſuadés, et ſurtout les Romains.

En 1144, ſous le court pontificat de *Lucius II*, les Romains veulent encore établir l'ancienne république; ils augmentent le ſénat; ils éliſent patrice un fils de l'anti-pape, *Pierre de Léon*, nommé *Jourdain*, et donnent au patrice le

pouvoir tribunitial. Le pape *Lucius* marche contre eux, et eſt tué au pied du capitole.

Cependant *Conrad III* ne va point en Italie, ſoit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, ſoit que la paſſion épidémique des croiſades ait déjà paſſé juſqu'à lui.

1146. *St Bernard*, abbé de Clervaux, ayant prêché la croiſade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc? il n'entendait point le tudeſque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles; cela peut être : mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie; car il annonça de la part de DIEU les plus grands ſuccès.

L'empereur ſe croiſe à Spire avec beaucoup de ſeigneurs.

1147. *Conrad III* fait les préparatifs de ſa croiſade dans la diète de Francfort. Il fait, avant ſon départ, couronner ſon fils *Henri* roi des Romains. On établit le conſeil impérial de Rotvell, pour juger les cauſes en dernier reſſort. Ce conſeil était compoſé de douze barons. La préſidence fut donnée comme un fief à la maiſon de *Schults*, c'eſt-à-dire, à condition de foi et hommage, et d'une redevance. Ces eſpèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque sur le Danube avec le célèbre évêque de Freisingen, qui a écrit l'histoire de ce temps, avec ceux de Ratisbonne, de Passau, de Basle, de Metz, de Toul. *Frédéric Barberousse*, le marquis d'Autriche, *Henri*, duc de Bavière, le marquis de Montferrat sont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord si brillantes, et bientôt après si malheureuses. Déjà était érigé le petit royaume de Jérusalem; les Etats d'Antioche, d'Edesse, de Tripoli, de Syrie, s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée et de Sidon; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

L'intempérance fait périr une partie de 1148.
l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur grec a empoisonné les fontaines pour faire périr les croisés.

Conrad et *Louis le jeune*, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les musulmans, il va en pélerinage à Jérusalem, au lieu de se rendre maître de Damas, qu'il assiége ensuite inutilement. Il s'en retourne presque sans armée sur les vaisseaux de son beau-frère

Manuel Comnène; il aborde dans le golfe de Veniſe, n'oſant aller en Italie, encore moins ſe préſenter à Rome pour y être couronné.

1148. La perte de toutes ces prodigieuſes armées
1149. de croiſés, dans les pays où *Alexandre* avait ſubjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puiſſant que celui des Arabes et des Turcs, démontre que dans ces entrepriſes des chrétiens il y avait un vice radical qui devait néceſſairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs; et par conſéquent la déſunion, le déſordre, et l'imprudence.

La ſeule croiſade raiſonnable qu'on fit alors fut celle de quelques ſeigneurs flamands et anglais, mais principalement de pluſieurs allemands des bords du Rhin, du Mein, et du Veſer, qui s'embarquèrent pour aller ſecourir l'Eſpagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des ſecours; et il valait mieux aſſiſter l'Eſpagne contre les uſurpateurs que d'aller à Jéruſalem ſur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, et où il n'y avait rien à gagner. Les croiſés prirent Lisbonne, et la donnèrent au roi *Alfonſe.*

On en feſait une autre contre les païens du Nord; car l'eſprit du temps chez les chrétiens

était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberſtad, de Munſter, de Mersbourg, de Brandebourg, pluſieurs abbés, animent cette croiſade. On marche avec une armée de ſoixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitans de la Poméranie, de la Pruſſe, et des bords de la mer Baltique. Cette croiſade ſe fait ſans conſulter l'empereur, et elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui *Conrad* avait ôté la Bavière, était à la tête de la croiſade contre les païens : il les laiſſa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens, et pour reprendre la Bavière.

L'empereur, pour tout fruit de ſon voyage en Paleſtine, ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile ſous le nom de *guerre ſainte*. Il a bien de la peine, avec le ſecours des Bavarois et du reſte de l'Allemagne, à contenir *Henri le lion* et les *Guelfes*. 1150. 1151.

Conrad III meurt à Bamberg, le 15 février, ſans avoir pu être couronné en Italie, ni laiſſer le royaume d'Allemagne à ſon fils. 1152.

FREDERIC PREMIER,

DIT BARBEROUSSE,

VINGT-DEUXIEME EMPEREUR.

1152. FREDERIC 1er eſt élu à Francfort par le conſentement de tous les princes. Son ſecrétaire *Amandus* rapporte dans ſes annales dont on a conſervé des extraits, que pluſieurs ſeigneurs de la Lombardie y donnèrent leur ſuffrage en ces termes : *O vous officiez*, officiati, *ſi vous y conſentez*, *Fréderic aura la force de ſon empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de ſix, les archevêques de Maïence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan : on y ajouta depuis le grand-échanſon. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaiſſaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui ſe chargeaient de la cérémonie.

Les ſeigneurs italiens aſſiſtèrent à cette élection de *Fréderic :* rien n'eſt plus naturel. On croyait à Francfort donner l'empire romain en donnant la couronne d'Allemagne; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédéceſſeur de *Fréderic Barberouſſe* n'avait eu aucune autorité

ni à Rome ni dans l'Italie ; et il était de l'intérêt de l'élu que les grands vaſſaux de l'empire romain joigniſſent leur ſuffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle ; et tous les évêques l'avertiſſent qu'il n'a point l'Empire par droit d'hérédité. L'avertiſſement était inutile ; le fils du dernier empereur, abandonné, en était une aſſez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus impoſante. Deux concurrens, *Svenon* et *Canut*, diſputaient depuis long-temps le Danemarck : *Fréderic* ſe fait arbitre ; il force *Canut* à céder ſes droits. *Svenon* ſoumet le Danemarck à l'Empire dans la ville de Mersbourg. Il prête ſerment de fidélité, il eſt inveſti par l'épée. Ainſi au milieu de tant de troubles, on voit des rois de Pologne, de Hongrie, de Danemarck, aux pieds du trône impérial.

Le marquiſat d'Autriche eſt érigé en duché 1153.
en faveur de *Henri Jaſamergott*, qu'on ne connaît guère, et dont la poſtérité s'éteignit environ un ſiècle après.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maiſon *Guelfe*, obtient l'inveſtiture de la Bavière, parce qu'il l'avait preſque toute reconquiſe ; et il devient partiſan de *Fréderic Barberouſſe*, autant qu'il avait été ennemi de *Conrad III*.

Le pape *Eugène III* envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Maïence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église ; et l'empereur le permet.

1154. En récompense *Fréderic Barberousse* répudie sa femme, *Marie de Vocbourg* ou *Vohenbourg*, sans que le pape *Adrien IV*, alors siégeant à Rome, le trouve mauvais.

1155. *Fréderic* reprend sur l'Italie les desseins de ses prédécesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république ; mais Milan lui résiste.

Il se saisit au nom de *Henri*, son pupille, fils de *Conrad III*, des terres de la comtesse *Mathilde*, est couronné à Pavie et députe vers *Adrien IV*, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel et la fortune. Né anglais, fils d'un mendiant, long-temps mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné, enfin porté au comble de la grandeur, il avait d'autant plus d'élévation dans l'esprit, qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vassal, et craignait de se donner un maître. Les troubles précédens avaient introduit la coutume

que,

que, quand l'empereur venait se faire sacrer, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait, et l'empereur commençait par jurer que le pape ne serait ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le saint-siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile et de Naples, devenu voisin et vassal dangereux.

L'empereur et le pape se ménagent l'un l'autre. *Adrien*, enfermé dans la forteresse de Citta-di-Castello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec son ennemi. Un chevalier armé de toutes pièces vient lui jurer sur l'évangile que ses membres et sa vie seront en sureté; et l'empereur lui livre ce fameux *Arnaud de Brescia* qui avait soulevé le peuple romain contre le pontificat, et qui avait été sur le point de rétablir la république romaine. *Arnaud* est brûlé à Rome comme un hérétique, et comme un républicain que deux souverains prétendans au despotisme s'immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, selon le nouveau cérémonial, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, et conduire sa haquenée blanche l'espace de neuf pas romains. L'empereur ne fesait point de difficulté de baiser les pieds, mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-Castello, comme si *Fréderic Barberousse* avait

donné le signal d'une guerre civile. On lui fit voir que *Lothaire II* avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne, il s'y soumit enfin; et comme il se trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait point appris le métier de palefrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'Eglise de voir un empereur servir de palefrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome, où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain, devenus aussi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, viennent dire à *Fréderic : Nous vous avons fait notre citoyen et notre prince, d'étranger que vous étiez*, &c. *Fréderic* leur impose le silence, et leur dit : *Charlemagne et Othon vous ont conquis ; je suis votre maître*, &c.

Fréderic est sacré empereur, le 18 juin dans Saint-Pierre.

On savait si peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple romain se souleva, et il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire romain, *beneficium imperii romani*. Ce mot de *beneficium* signifiait un fief alors.

Il fit de plus exposer en public un tableau

qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife; ce qui était la marque distinctive de la vaſſalité. L'inſcription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores;
Poſt homo fit papæ, ſumit quo dante coronam.

» Le roi jure à la porte le maintien des hon-
» neurs de Rome, devient vaſſal du pape qui
» lui donne la couronne. »

On voit déjà *Fréderic* fort puiſſant en Alle- 1156.
magne; car il fait condamner le comte palatin du Rhin à ſon retour dans une diète pour des malverſations. La peine était, ſelon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien ſur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Maïence eſt condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire pluſieurs petits châteaux de brigands. Il épouſe à Würtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire de la Franche-Comté, et devient par-là ſeigneur direct de cette comté relevant de l'Empire.

Le comte ſon beau-père, nommé *Renaud*, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte franc; et c'eſt de-là qu'eſt venu le nom de Franche-Comté.

Les Polonais refuſent de payer leur tribut,

qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. *Fréderic* marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne ſon frère en otage, et ſe ſoumet au tribut, dont il paie les arrérages.

Frédéric paſſe à Beſançon, devenu ſon domaine; il y reçoit des légats du pape avec les ambaſſadeurs de preſque tous les princes. Il ſe plaint avec hauteur à ces légats du terme de *bénéfice* dont la cour de Rome uſait en parlant de l'Empire, et du tableau où *Lothaire II* était repréſenté comme vaſſal du ſaint-ſiége. Sa gloire et ſa puiſſance, ainſi que ſon droit, juſtifient cette hauteur. Un légat ayant dit : *Si l'empereur ne tient pas l'Empire du pape, de qui le tient-il donc?* Le comte palatin pour réponſe veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens ſont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur pour primat des Gaules. La juriſdiction de l'archevêque eſt, par cet acte mémorable, étendue ſur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplome ſubſiſte encore. Le ſceau eſt dans une petite bulle ou boîte d'or. C'eſt de cette manière de ſceller que le nom de bulle a été donné aux conſtitutions.

1158. L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohème *Uladiſlas* ſa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même

celui de monarque ; et on était roi par la grâce de l'empereur, ſans que la province dont on devenait roi fût un royaume ; de ſorte que l'on voit dans les commencemens, tantôt des rois, tantôt des ducs, de Hongrie, de Pologne, de Bohème.

Il paſſe en Italie : d'abord le comte palatin et le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'Empire, vont recevoir les ſermens de pluſieurs villes ; ces ſermens étaient conçus en ces termes : *Je jure d'être toujours fidelle à monſeigneur l'empereur Fréderic contre tous ſes ennemis*, &c. Comme il était brouillé alors avec le pape à cauſe de l'aventure des légats à Beſançon, il ſemblait que ces ſermens fuſſent exigés contre le ſaint-ſiége.

Il ne paraît pas que les papes fuſſent alors ſouverains des terres données par *Pepin*, par *Charlemagne*, et par *Othon I.* Les commiſſaires de l'empereur exercent tous les droits de la ſouveraineté dans la Marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Augsbourg où il aſſemble ſon armée. *Fréderic* marche à Milan. Cette ville était déjà la plus puiſſante de la Lombardie ; et Pavie et Ravenne étaient peu de choſe en comparaiſon : elle s'était rendue libre dès le temps de l'empereur *Henri V* ; la fertilité de ſon territoire, et ſurtout ſa liberté l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder ſa liberté ; mais *Fréderic* veut l'argent et la ſujétion. La ville eſt aſſiégée et ſe défend ; bientôt ſes conſuls capitulent : on leur ôte le droit de battre monnaie et tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer neuf mille marcs d'argent. Tous les habitans font ſerment de fidélité. Milan, ſans duc et ſans comte, fut gouvernée en ville ſujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi ſur la rivière d'Adda ; il donne de nouvelles lois en Italie, et commence par ordonner que toute ville qui tranſgreſſera ces lois paiera cent marcs d'or ; un marquis, cinquante ; un comte, quarante ; et un ſeigneur châtelain, vingt. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra ſe partager ; et comme les vaſſaux, en prêtant hommage aux ſeigneurs des grands fiefs, leur juraient de les ſervir indiſtinctement envers et contre tous, il ordonne que dans ces ſermens on excepte toujours l'empereur ; loi ſagement contraire aux coutumes féodales de France, par leſquelles un vaſſal était obligé de ſervir ſon ſeigneur en guerre contre le roi ; ce qui était, comme nous l'avons dit ailleurs, une juriſprudence de guerres civiles.

Les Génois et les Piſans avaient depuis longtemps enlevé la Corſe et la Sardaigne aux

Sarrazins, et s'en disputaient encore la possession : c'est une preuve qu'ils étaient très-puissans ; mais *Fréderic*, plus puissant qu'eux, envoie des commissaires dans ces deux villes ; et parce que les Génois le traversent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, et les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comtesse *Mathilde*, dont les papes ne possédaient rien ; il les donne à un *Guelfe*, cousin du duc de Saxe et de Bavière. On oublie le neveu de cette comtesse, fils de l'empereur *Conrad*, lequel avait des droits sur ces fiefs. En ce temps l'université de Bologne, la première de toutes les universités de l'Europe, commençait à s'établir, et l'empereur lui donne des priviléges.

Fréderic I commençait à être plus maître en Italie que *Charlemagne* et *Othon* ne l'avaient été : il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, et encore plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres. 1159.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel, attaque *Fréderic Barberousse* sur le spirituel. Il ne s'agit plus des investitures par un bâton courbé ou droit, mais du serment que les évêques prêtent à l'empereur ; il traite cette cérémonie de sacrilége, et cependant sous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occaſion de recouvrer un peu de liberté. *Fréderic* les fait déclarer *déſerteurs et ennemis de l'Empire ;* et par l'arrêt leurs biens ſont livrés au pillage, et leurs perſonnes à l'eſclavage ; arrêt qui reſſemble plutôt à un ordre d'*Attila* qu'à une conſtitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV ſaiſit ce temps de troubles pour redemander tous les fiefs de la comteſſe *Mathilde*, le duché de Spolète, la Sardaigne, et la Corſe. L'empereur ne lui donne rien ; il aſſiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême, et la pille. Milan reſpira, et jouit quelque temps du bonheur de devoir ſa liberté à ſon courage.

1160. Après la mort du pape *Adrien IV*, les cardinaux ſe partagent, la moitié élit le cardinal *Roland*, qui prend le nom d'*Alexandre III*, ennemi déclaré de l'empereur : l'autre choiſit *Octavien* ſon partiſan, qui s'appelle *Victor*. *Fréderic Barberouſſe*, uſant de ſes droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. *Alexandre* refuſe de reconnaître ce concile ; *Victor* s'y préſente ; le concile juge en ſa faveur ; l'empereur lui baiſe les pieds, et conduit ſon cheval comme celui d'*Adrien*. Il ſe ſoumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître.

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur, et abſout ſes ſujets du ſerment de

de fidélité. On voit bien que le pape comptait sur le secours des rois de Naples et de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout prêt à soutenir par les armes cette hardiesse ecclésiastique : le pape comptait sur le roi de Naples, et sur les plus grandes villes d'Italie.

Les Milanais profitent de ces divisions ; ils 1161.
osent attaquer l'armée impériale à Carentia, à quelques milles de Lodi, et remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient secondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger.

L'empereur rétablit son armée et ses affaires: 1162.
les Milanais bloqués manquent de vivres ; ils capitulent. Les consuls et huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la servitude, et qui livrait leur ville au pillage ; mais à peine y est-il entré qu'il fait Le 27
démolir les portes, les remparts, tous les édi- mars.
fices publics, et on sème du sel sur leurs ruines, selon l'ancien préjugé, très-faux, que le sel est l'emblème de la stérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards n'avaient pas ainsi traité l'Italie.

Les Génois qui se prétendaient libres viennent prêter serment de fidélité ; et en protestant qu'ils ne donneront point de tribut annuel,

ils donnent mille deux cents marcs d'argent; ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile et la Pouille; et *Fréderic* leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco jusqu'à Porto-Venère.

Il marche à Boulogne qui était confédérée avec Milan; il y protége les colléges, et fait démanteler les murailles : tout se soumet à sa puissance.

Pendant ce temps l'Empire fait des conquêtes dans le Nord; le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg pays de Vandales, et y transplante des colonies d'allemands.

Pour rendre le triomphe de *Fréderic Barberousse* complet, le pape *Alexandre III*, son ennemi, fuit de l'Italie, et se retire en France. *Fréderic* va à Besançon pour intimider le roi de France, et le détacher du parti d'*Alexandre*.

C'est dans ce temps de sa puissance qu'il somme les rois de Danemarck, de Bohème et de Hongrie de venir à ses ordres donner leurs voix dans une diète contre un pape. Le roi de Danemarck *Valdemar I* obéit; il se rendit à Besançon. On dit qu'il n'y fit serment de fidélité que pour le reste de la Vandalie qu'on abandonnait à ses conquêtes : d'autres disent qu'il renouvela l'hommage pour le Danemarck : s'il est ainsi, c'est le dernier roi de

Danemarck qui ait fait hommage de ſon royaume à l'Empire ; et cette année 1162 devient par là une grande époque.

L'empereur va à Maïence, dont le peuple 1163.
excité par des moines avait maſſacré l'archevêque. Il fit raſer les murailles de la ville, elles ne furent rétablies que long-temps après.

Erfort capitale de la Thuringe, ville dont 1164.
les archevêques de Maïence ont prétendu la ſeigneurie depuis *Othon IV*, eſt ceinte de murailles, dans le temps qu'on détruit celles de Maïence.

Etabliſſement de la ſociété des villes anſéatiques. Cette union avait commencé par Hambourg et Lubeck, qui feſaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles ſe rendirent bientôt utiles et puiſſantes, en fourniſſant du moins le néceſſaire au nord de l'Allemagne ; et depuis, lorſque Lubeck qui appartenait au fameux *Henri le lion*, et qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par *Fréderic Barberouſſe*, et fut la première des villes maritimes. Lorſqu'elle eut le droit de battre monnaie, cette monnaie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en avait frappé juſqu'alors qu'à un très bas titre. De là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *ſterling ;* de là vient que Londres compta par livres ſterling, quand elle ſe fut aſſociée aux villes anſéatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ſes prédéceſſeurs : on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il eſt en Allemagne. Rome ſe ligue avec Veniſe par les ſoins du pape *Alexandre III.* Veniſe, imprenable par ſa ſituation, était redoutable par ſon opulence ; elle avait acquis de grandes richeſſes dans les croiſades, auxquelles les Vénitiens n'avaient juſqu'alors pris part qu'en négocians habiles.

Frédéric retourne en Italie, et ravage le Véronais qui était de la ligue. Son pape *Victor* meurt. Il en fait ſacrer un autre, au mépris de toutes les lois, par un évêque de Liége. Cet uſurpateur prend le nom de *Paſcal.*

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à *Frédéric* le titre de roi, et l'empereur le lui donne. Il triple par-tout les impôts, et retourne en Allemagne avec aſſez d'argent pour ſe faire craindre.

1165. Diète de Vürtzbourg contre le pape *Alexandre III.* L'empereur exige un ſerment de tous les princes et de tous les évêques de ne point reconnaître *Alexandre.* Cette diète eſt célèbre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi et du peuple, contre les prétentions de l'Égliſe de Rome.

Frédéric, pour donner de la conſidération à ſon pape *Paſcal*, lui fait canoniſer *Charlemagne.*

Quel ſaint, et quel feſeur de ſaints ! Aix-la-chapelle prend le titre de la capitale de l'Empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnaie.

Henri le lion duc de Saxe et de Bavière, ayant augmenté prodigieuſement ſes domaines, l'empereur n'eſt pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne, hardi et entreprenant, s'unit avec pluſieurs autres évêques, avec le comte palatin, le comte de Thuringe et le marquis de Brandebourg. On fait à *Henri le lion* une guerre ſanglante. L'empereur les laiſſe ſe battre, et paſſe en Italie. 1166.

Les Piſans et les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la poſſeſſion de la Sardaigne, et ne l'obtiennent ni les uns ni les autres. 1167.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole, ſi ſolennellement cédée aux papes par tant d'empereurs, et patrimoine inconteſtable de l'Egliſe.

La ligue de Veniſe et de Rome, et la haine que le pouvoir deſpotique de *Fréderic* inſpire, engagent Crémone, Bergame, Breſcia, Mantoue, Ferrare et d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes et les Romains prennent en même temps les armes.

Les Romains attaquent vers Tuſculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Maïence très-célèbre alors, nommé *Chriſtiern*, et par un archevêque de Cologne. C'était un ſpectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanſon allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'eſt que les Allemands, dix fois moins nombreux, défirent entièrement les Romains. *Fréderic* marche alors d'Ancone à Rome ; il l'attaque, il brûle la ville Léonine ; et l'égliſe de Saint-Pierre eſt preſque conſumée.

Le pape *Alexandre* s'enfuit à Bénévent. L'empereur ſe fait couronner avec l'impératrice *Béatrix* par ſon anti-pape *Paſcal* dans les ruines de Saint-Pierre.

De là *Fréderic* revole contre les villes confédérées. La contagion qui déſole ſon armée, les met pour quelque temps en ſureté. Les troupes allemandes victorieuſes des Romains étaient ſouvent vaincues par l'intempérance et par la chaleur du climat.

1168. *Alexandre III* trouve le ſecret de mettre à la fois dans ſon parti *Emmanuel* empereur des Grecs, et *Guillaume* roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs ; tant on croyait l'intérêt commun de ſe réunir contre *Barberouſſe*.

En effet ces deux puiſſances envoient au pape de l'argent et quelques troupes. L'empereur, à la tête d'une armée très-diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles ſous ſes yeux, et preſque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il ſe retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le pourſuivent dans les montagnes. Il échappe à grande peine, et ſe retire en Alſace, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie reſpire par ſa retraite. Les Milanais ſe fortifient. Ils bâtiſſent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à l'honneur du pape. C'eſt Alexandrie de la paille, ainſi nommée à cauſe de ſes maiſonnettes couvertes de chaume, qui la diſtinguent d'Alexandrie fondée par le véritable *Alexandre*.

En cette année Lunebourg commence à devenir ville.

L'évêque de Vürtzbourg obtient la juriſdiction civile dans le duché de Franconie. C'eſt ce qui fait que ſes ſucceſſeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, couſin-germain du fameux *Henri le lion* duc de Saxe et de Bavière, lègue en mourant à l'empereur le duché de Spolète, le marquiſat de Toſcane, avec ſes droits ſur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même et à ſes baillis, dont l'un ſe diſait roi.

1169. *Fréderic* fait élire *Henri* ſon fils aîné roi des Romains, tandis qu'il eſt prêt à perdre pour jamais Rome et l'Italie.

Quelques mois après il fait élire ſon ſecond fils *Fréderic* duc d'Allemagne, et lui aſſure le duché de Suabe : les auteurs étrangers ont cru que *Fréderic* avait donné l'Allemagne entière à ſon fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170. *Fréderic* n'eſt plus reconnaiſſable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées et ſon tréſor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. *Henri le lion*, au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, ſe croiſe avec ſes chevaliers ſaxons pour aller ſe battre dans la Paleſtine.

1171. *Henri le lion*, trouvant une trève établie en Aſie, s'en retourne par l'Egypte. Le ſoudan voulut étonner l'Europe par ſa magnificence et par ſa généroſité : il accabla de préſens le duc de Saxe et de Bavière : et entre autres, il lui donne quinze cents chevaux arabes.

1172. L'empereur aſſemble enfin une diète à Vorms, et demande du ſecours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie ſous ſa puiſſance.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Maïence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouses les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Pise; Gènes l'était de Pise et de Florence; et ce sont ces divisions qui ont perdu à la fin l'Italie.

L'archevêque de Maïence *Christiern* réussit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue: mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne, sont inébranlables, et Rome les soutient. 1173.

Pendant ce temps *Fréderic* est obligé d'aller apaiser des troubles dans la Bohème. Il y dépossède le roi *Ladislas*, et donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus absolu qu'il l'était en Allemagne, et plus faible alors au-delà des Alpes.

Il passe enfin le mont Cenis. Il assiége cette Alexandrie bâtie pendant son absence, et dont le nom lui était odieux, et commence par faire dire aux habitans que s'ils osent se défendre, on ne pardonnera ni au sexe ni à l'enfance. 1174.

Les Alexandrins secourus par les villes confédérées sortent sur les impériaux, et les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur, pour 1175.

comble de disgrace, est abandonné par *Henri le lion*, qui se retire avec ses saxons, très-indisposé contre *Barberousse*, qui gardait pour lui les terres de *Mathilde*.

Il semblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

1176. *Fréderic* reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Maïence est à l'autre bout de l'Italie, dans la marche d'Ancone, avec ses troupes.

La guerre est poussée vivement de deux côtés. L'infanterie milanaise, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. *Fréderic* échappe à peine poursuivi par les vainqueurs. Il se cache, et se sauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le signal de la liberté des Italiens pendant plusieurs années : eux seuls alors purent se nuire.

Le superbe *Fréderic* prévient enfin et sollicite le pape *Alexandre*, retiré dès long-temps dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, et l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui restituer le patrimoine de Saint-Pierre, et de lui donner une partie des terres de la comtesse *Mathilde*. On assemble un congrès à Bologne.

Le pape fait transférer le congrès à Venise, où il se rend sur les vaisseaux du roi de Sicile. Les ambassadeurs de Sicile et les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Maïence *Christiern* y vient conclure la paix. 1177.

Il est difficile de démêler comment cette paix qui devait assurer le repos des papes et la liberté des Italiens, ne fut qu'une trêve de six ans avec les villes lombardes, et de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas question des terres de la comtesse *Mathilde*, qui avait été la base du traité.

Tout étant conclu, l'empereur se rend à Venise. Le duc le conduit dans sa gondole à Saint-Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare sur la tête. L'empereur sans manteau le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que *Fréderic* n'entendait pas. Après le sermon, l'empereur vient baiser les pieds du pape, communie de sa main, conduit sa mule dans la place Saint-Marc au sortir de l'église; et *Alexandre III* s'écriait: DIEU *a voulu qu'un vieillard et un prêtre triomphât d'un empereur puissant et terrible.* Toute l'Italie regarda *Alexandre III* comme son libérateur et son père.

La paix fut jurée sur les évangiles par douze princes de l'Empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauses; les sermens

ſuffiſaient. Peu de princes allemands ſavaient lire et ſigner, et on ne ſe ſervait de la plume qu'à Rome. Cela reſſemble aux temps ſauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier ſcellé de ſon ſceau, par lequel il promit de n'inquiéter de ſix ans les villes d'Italie.

1178. Comment *Fréderic Barberouſſe* oſait-il après cela paſſer par Milan, dont le peuple traité par lui en eſclave l'avait vaincu? Il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaſte pays, guerrier, puiſſant et malheureux, dans lequel il n'y avait pas encore une ſeule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe et de la Bavière, feſait toujours la guerre à pluſieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il ſuccomba comme lui, et par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne, aidé de la moitié de la Veſtphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberſtadt, étaient opprimés par *Henri le lion*, et lui feſaient tout le mal qu'ils pouvaient. Preſque toute l'Allemagne embraſſe leur parti.

1179. *Henri le lion* eſt le quatrième duc de Bavière mis au ban de l'Empire dans la diète de Goſlar.

Il fallait une puiſſante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puiſſant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck juſqu'au milieu de la Veſtphalie. Il avait, outre la Bavière, la Stirie et la Carinthie. L'archevêque de Cologne ſon ennemi eſt chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vaſſaux de l'Empire qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un *Philippe* comte de Flandre, ainſi qu'un comte de Hainaut, et un duc de Brabant, &c. Cela pourrait faire croire que la Flandre proprement dite ſe regardait toujours comme membre de l'Empire, quoique pairie de la France; tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc *Henri* ſe défend dans la Saxe; il prend la Thuringe; il prend la Heſſe; il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne eſt ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il eſt même étrange que cet effet n'arrivât pas plus ſouvent.

Après quelques ſuccès divers, l'empereur tient une diète dans le château de Gelnhauſen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proſcription de *Henri le lion*. *Fréderic* y donne la Saxe à *Bernard d'Anhalt*, fils d'*Albert l'ours*, marquis de Brandebourg. On lui donne auſſi 1180.

une partie de la Veſtphalie. La maiſon d'*Anhalt* parut alors devoir être la plus puiſſante de l'Allemagne.

La Bavière eſt accordée au comte *Othon de Vitelsbach*, chef de la cour de juſtice de l'empereur. C'eſt de cet *Othon Vitelsbach* que deſcendent les deux maiſons électorales de *Bavière* qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à *Fréderic Barberouſſe*.

Dès que ces ſeigneurs furent inveſtis, chacun tombe ſur *Henri le lion*; et l'empereur ſe met lui-même à la tête de l'armée.

1181. On prend au duc *Henri* Lunebourg dont il était maître; on attaque Lubeck dont il était le protecteur; et le roi de Danemarck *Valdemar* aide l'empereur dans ce ſiége de Lubeck.

Lubeck déjà riche, et qui craignait de tomber au pouvoir du Danemarck, ſe donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer Baltique, avec la permiſſion de battre monnaie.

Le duc *Henri*, ne pouvant plus réſiſter, va ſe jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conſerver Brunſvick et Lunebourg, reſte de tant d'Etats qu'on lui enlève.

Henri le lion paſſe à Londres avec ſa femme, chez le roi *Henri II* ſon beau-père. Elle lui donne un fils nommé *Othon*; c'eſt le même qui

fut depuis empereur ſous le nom d'*Othon IV;* et c'eſt d'un frère de cet *Othon IV* que deſcendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre : de ſorte que les ducs de Brunſvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune : et cette origine eſt italienne.

L'Allemagne eſt alors tranquille. *Fréderic* 1182.
y abolit pluſieurs coutumes barbares, entre autres celle de piller le mobilier des morts ; droit horrible que tous les bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, et qui cauſait toujours des querelles ſanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de choſe.

Toutes les villes de la Lombardie jouiſſent d'une profonde paix, et reprennent la vie.

Les Romains perſiſtent toujours dans l'idée de ſe ſouſtraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chaſſent de Rome le pape *Lucius III*, ſucceſſeur d'*Alexandre.*

Le ſénat eſt le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des eſpions du pape *Lucius III*, lui ſont renvoyés avec les yeux crevés ; inhumanité trop indigne du nom romain.

Fréderic I déclare Ratisbonne ville impériale. 1183.
Il détache le Tirol de la Bavière ; il en détache auſſi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célèbre congrès à Plaiſance le 30 avril entre les commiſſaires de l'empereur et les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Veniſe même s'y trouvent. Ils conviennent que l'empereur peut exiger de ſes vaſſaux d'Italie le ſerment de fidélité; et qu'ils ſont obligés de marcher à ſon ſecours, en cas qu'on l'attaque dans ſon voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils ſtipulent que les villes et les vaſſaux ne fourniront à l'empereur dans ſon paſſage que le fourrage ordinaire, et les proviſions de bouche pour tout ſubſide.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier reſſort, juſqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent; et nulle cauſe ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conſervera le droit de créer les conſuls de ſa ville épiſcopale; et ſi l'évêque n'eſt pas en poſſeſſion de ce droit, il eſt réſervé à l'empereur.

Ce traité, qui rendait l'Italie libre ſous un chef, a été regardé long-temps par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malaſpina et les comtes de Crême y ſont ſpécialement nommés; et l'empereur tranſige avec eux comme avec les autres villes. Tous les ſeigneurs des fiefs y ſont compris en général.

Les

Les députés de Veniſe ne ſignèrent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent ; car pour la ville de Veniſe, elle ne mettait pas ſa liberté et ſon indépendance en compromis.

Grande diète à Maïence. L'empereur y fait encore reconnaître ſon fils *Henri* roi des Romains. 1184.

Il arme chevaliers ſes deux fils *Henri* et *Fréderic*. C'eſt le premier empereur qui ait fait ainſi ſes fils chevaliers avec les cérémonies alors en uſage. Le nouveau chevalier feſait la veille des armes, enſuite on le mettait au bain ; il venait recevoir l'accolade et le baiſer en tunique ; des chevaliers lui attachaient ſes éperons ; il offrait ſon épée à DIEU et aux ſaints ; on le revêtait d'une épitoge : mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'eſt qu'on lui ſervait à dîner, ſans qu'il lui fût permis de manger et de boire. Il lui était auſſi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape *Lucius III*, toujours chaſſé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas queſtion de rétablir *Lucius* à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comteſſe *Mathilde*, et on ne convint de rien : auſſi le pape refuſa-t-il de couronner empereur *Henri*, fils de *Fréderic*.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, et on y apporta la couronne de fer de *Monza*.

1185. Le pape, brouillé avec les Romains, eſt aſſez imprudent pour ſe brouiller avec l'empereur au ſujet de ce dangereux héritage de *Mathilde*.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de *Frédéric*. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes dont les papes étaient encore en poſſeſſion. *Lucius III*, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone ; et *Frédéric*, vainqueur du pape, ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

1186. L'empereur marie à Milan, le 6 février, ſon fils le roi *Henri* avec *Conſtance de Sicile*, fille de *Roger II* roi de Sicile et de Naples, et petite-fille de *Roger I* du nom. Elle était héritière préſomptive de ce beau royaume : ce mariage fut la ſource des plus grands et des plus longs malheurs.

Cette année doit être célèbre en Allemagne par l'uſage qu'introduiſit un évêque de Metz, nommé *Bertrand*, d'avoir des archives dans les villes, et d'y conſerver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce temps-là tout ſe faiſait par témoins ſeulement, et preſque toutes les conteſtations ſe décidaient par des combats.

La Poméranie qui, après avoir appartenu aux Polonais, était vaſſale de l'Empire, et qui lui payait un léger tribut, eſt ſubjuguée par *Banut* roi de Danemarck, et devient vaſſale des Danois. Sleſvick, auparavant relevant de l'Empire, devient un duché du Danemarck. Ainſi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout d'un coup deux provinces. 1187.

Fréderic Barberouſſe, auparavant ſi grand et ſi puiſſant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, et voyait la puiſſance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit ſa réputation, en conſervant la couronne de Bohême à un duc ou à un roi que ſes ſujets venaient de dépoſer.

Les Génois bâtiſſent un fort à Monaco, et font l'acquiſition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur *Fréderic* ſe déclare contre le comte de Savoie, et détache pluſieurs fiefs de ce comté, entre autres les évêchés de Turin et de Genève. Les évêques de ces villes deviennent ſeigneurs de l'Empire : de là les querelles perpétuelles entre les évêques et les comtes de Genève.

Saladin, le plus grand homme de ſon temps, ayant repris Jéruſalem ſur les chrétiens, le pape *Cément III* fait prêcher une nouvelle croiſade dans toute l'Europe. 1188.

Le zèle des Allemands s'alluma ; on a peine à concevoir les motifs qui déterminèrent l'empereur *Frédéric* à marcher vers la Paleſtine, et à renouveler à l'âge de ſoixante-huit ans des entrepriſes dont un prince ſage devait etre déſabuſé. Ce qui caractériſe ces temps-là, c'eſt qu'il envoie un comte de l'Empire à *Saladin*, pour lui demander en cérémonie Jéruſalem et la vraie croix. Cette vraie croix était inconteſtablement une très-fauſſe relique ; et cette Jéruſalem était une très-miſérable ville : mais il fallait flatter le fanatiſme abſurde des peuples.

On voit ici un ſingulier exemple de l'eſprit du temps. Il était à craindre que *Henri le lion*, pendant l'abſence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands Etats dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre ſainte. Il jura, et on ſe fia à ſon ſerment.

1189. *Frédéric Barberouſſe*, avec ſon fils *Frédéric* duc de Suabe, paſſe par l'Autriche et par la Hongrie avec plus de cent mille croiſés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve ſont les chrétiens grecs de l'Empire de Conſtantinople. Les empereurs grecs et les croiſés avaient eu à ſe plaindre en tout temps les uns des autres.

L'empereur de Conſtantinople était *Iſaac l'Ange*. Il refuſe de donner le titre d'empereur à *Fréderic*, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne ; il lui fait dire que, s'il veut obtenir le paſſage, il faut qu'il donne des otages. On voit dans les conſtitutions de *Goldaſt* les lettres de ces empereurs. *Iſaac l'Ange* n'y donne d'autre titre à *Fréderic* que celui d'avocat de l'Egliſe romaine. *Fréderic* répond à *l'Ange* qu'il eſt un chien. Et après cela on s'étonne des épithètes que ſe donnent les héros d'*Homère* dans des temps encore plus héroïques !

Fréderic, s'étant frayé le paſſage à main armée, bat le ſultan d'Iconium ; il prend ſa ville ; il paſſe le mont Taurus, et meurt de maladie après ſa victoire, laiſſant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur, et une mémoire chère à l'Allemagne plus qu'à l'Italie. 1190.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où eſt la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant ſa vie. Il faut que ſes ſuccès dans l'Aſie aient été moins ſolides qu'éclatans ; car il ne reſtait à ſon fils *Fréderic de Suabe* qu'une armée d'environ ſept à huit mille combattans, de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père ; et il ne demeura en Aſie que *Léopold* duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'eſt ainſi que ſe terminait chaque croiſade.

HENRI VI,

VINGT-TROISIEME EMPEREUR.

1190. HENRI VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de ſon père, ne renouvelle point cet appareil, et règne de plein droit.

Cet ancien duc de Saxe et de Bavière, ce poſſeſſeur de tant de villes, *Henri le lion*, avait peu reſpecté ſon ſerment de ne pas chercher à reprendre ſon bien. Il était déjà entré dans le Holſtein; il avait des évêques, et ſurtout celui de Brême, dans ſon parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, et eſt vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proſcrit et toujours armé. On lui laiſſe Brunſvick démantelé. Il partage avec le comte de Holſtein le titre de ſeigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre ſous ſes ſeigneurs.

L'empereur *Henri VI*, par cette victoire et par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ſes penſées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puiſſant que *Charlemagne* et les *Othons;* poſſeſſeur direct des terres de *Mathilde*, roi de Naples et de Sicile par ſa femme, et ſuzerain de tout le reſte.

Il fallait recueillir cet héritage de Naples et Sicile. Les seigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu floriſſant en ſi peu de temps, fût une province ſoumiſe à l'Allemagne. Le ſang de ces gentilshommes français, devenus par leur courage leurs rois et leurs compatriotes, leur était cher. Ils éliſent *Tancrède*, fils du prince *Roger*, et petit-fils de leur bon roi *Roger*. Ce prince *Tancrède* n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime : mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands royaumes ! la volonté des peuples et l'élection paraiſſaient d'ailleurs le premier de tous les droits. 1191.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille diſputer la Pouille et la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les priviléges des villes de Lombardie pour les mettre dans ſon parti. Il ménage le pape *Céleſtin III ;* c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'introniſation des papes étaient alors de les revêtir d'une chape rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduiſait dans une chaire de pierre qui était percée, et qu'on appelait *ſtercorarium ;* enſuite dans une chaire de porphyre ſur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'égliſe de Latran, et

celle du palais, origine des armes du pape : de là dans une troiſième chaire, où on lui donnait une ceinture de ſoie, et une bourſe dans laquelle il y avait douze pierres ſemblables à celles de l'éphod du grand-prêtre des Juifs. On ne ſait pas quand tous ces uſages ont commencé. Ce fut ainſi que *Céleſtin* fut intronifé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape ſe fait ordonner prêtre la veille de pâques, le lendemain ſe fait ſacrer évêque, le ſurlendemain ſacre l'empereur *Henri VI* avec l'impératrice *Conſtance*.

Roger Hoved, anglais, eſt le ſeul qui rapporte que le pape pouſſa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, et que les cardinaux la relevèrent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru auſſi que c'était une marque d'un orgueil auſſi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance, ou l'aventure n'eſt pas vraie.

L'empereur, pour ſe rendre le pape favorable dans ſon expédition de Naples et de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tuſculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal ſubſiſtait toujours. Les Romains la détruiſent de fond en comble. Il ſemble qu'en cela les Romains euſſent pris le génie deſtructeur des Goths et des Hérules habitués chez eux.

Cependant

Cependant le vieux *Céleſtin III*, comme ſuzerain de Naples et de Sicile, craignant un vaſſal puiſſant qui ne voudrait pas être vaſſal, défend à l'empereur cette conquête ; défenſe non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puiſqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruiſent toujours les troupes allemandes dans les pays chauds et abondans. La moitié de l'armée impériale périt ſur le chemin de Naples.

Conſtance, femme de l'empereur, eſt livrée dans Salerne au roi *Tancrède*, qui la renvoie généreuſement à ſon époux.

L'empereur diffère ſon entrepriſe ſur Naples et Sicile, et va à Vorms. Il fait un de ſes frères, *Conrad*, duc de Suabe. Il donne à *Philippe* ſon autre frère, depuis empereur, le duché de Spolète, qu'il ôte à la maiſon des *Guelfes*. 1192.

Etabliſſemens des chevaliers de l'ordre teutonique, deſtinés auparavant à ſervir les malades dans la Paleſtine, devenus depuis conquérans. La première maiſon qu'ils ont en Allemagne eſt bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle ſes prétentions et ſes guerres. Il ne pourſuit rien ſur la Saxe, rien ſur la Bavière ; il ſe jette encore ſur le Holſtein, et perd tout ce qui lui reſtait d'ailleurs.

1193. En ce temps le grand *Saladin* chaſſait tous les chrétiens de la Syrie. *Richard cœur de lion*, roi d'Angleterre, après des exploits admirables et inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur ; il était plus mal avec *Léopold* duc d'Autriche, pour une vaine querelle ſur un prétendu point d'honneur qu'il avait eue avec *Léopold* dans les malheureuſes guerres d'Orient. Il paſſe par les terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers contre les ſermens de tous les croiſés, contre les égards dûs à un roi, contre les lois de l'honneur et des nations.

Le duc d'Autriche livre ſon priſonnier à l'empereur. La reine *Eléonore*, femme de *Richard cœur de lion*, ne pouvant venger ſon mari, offre ſa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne ; et, attendu la rareté de l'argent et le prix des denrées, cette ſomme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce temps-ci. Les hiſtoriens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres ; ces mépriſes ſont trop ordinaires. Quelle que fut la rançon, l'empereur *Henri VI*, qui n'avait ſur *Richard* que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté qu'il retenait *Richard* avec injuſtice. On dit encore qu'il le força à lui faire

hommage du royaume d'Angleterre ; hommage très-vain. *Richard* eût été bien loin de mériter ſon ſurnom de *cœur de lion*, s'il eût conſenti à cette baſſeſſe.

Un évêque de Prague eſt fait duc ou roi de Bohème ; il achète ſon inveſtiture de *Henri VI* à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de ſoixante et dix ans, marie ſon fils, qui porte le titre de comte de Brunſvick, avec *Agnès* fille de *Conrad* comte palatin, oncle de l'empereur. *Agnès* aimait le comte de Brunſvick : ce mariage auquel l'empereur conſent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laiſſant du moins le Brunſvick à ſes deſcendans.

Il eſt à croire que l'empereur *Henri VI* ne 1194.
rançonnait le roi *Richard* et l'évêque de Bohème que pour avoir de quoi conquérir Naples et Sicile. *Tancrède*, ſon compétiteur, meurt. Les peuples mettent à ſa place ſon fils *Guillaume*, quoique enfant : marque évidente que c'était moins *Tancrède* que la nation qui diſputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fourniſſent à *Henri* la flotte qu'ils lui ont promiſe ; les Piſans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur, avec ces forces fournies par des Italiens

pour asservir l'Italie, se montre devant Naples qui se rend; et, tandis qu'il fait assiéger en Sicile, Palerme et Catane, la veuve de *Tancrède*, enfermée dans Salerne, capitule et cède les deux royaumes, à condition que son fils *Guillaume* aura du moins la principauté de Tarente. Ainsi, après cent ans que *Robert* et *Roger* avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers français tombe dans les mains de la maison de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la restitution stipulée de quelques terres, la confirmation de leurs priviléges en Sicile, accordés par leur roi *Roger*. *Henri VI* leur répond: *Quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, et que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vassaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors, joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude et à la perfidie, il fait exhumer le corps de *Tancrède*, et lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune *Guillaume*, fils de *Tancrède*, l'envoie prisonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine sa mère et ses filles sont conduites en Allemagne, et enfermées dans un couvent en Alsace. *Henri* fait emporter une partie des trésors amassés par les rois. Et les hommes souffrent à leur tête de tels hommes! et on les appelle les oints du Seigneur!

Henri de Brunſvick, fils du *lion*, obtient le Palatinat après la mort de ſon beau-père le palatin *Conrad*. 1195.

On publie une nouvelle croiſade à Vorms; *Henri VI* promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

Le zèle des voyages d'outremer croiſſait par les malheurs, comme les religions s'affermiſſent par les martyres. Une ſœur du roi de France, *Philippe-Auguſte*, veuve de *Béla* roi de Hongrie, ſe met à la tête d'une partie de l'armée croiſée allemande, et va en Paleſtine eſſuyer le ſort de tous ceux qui l'ont précédée. *Henri VI* fait marcher une autre partie des croiſés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jéruſalem. 1196.

C'eſt un des points les plus curieux et les plus intéreſſans de l'hiſtoire. La grande chronique belgique rapporte que non-ſeulement *Henri* fit élire ſon fils (*Fréderic II* encore au berceau) par cinquante-deux ſeigneurs ou évêques; mais qu'il fit déclarer l'Empire héréditaire, et qu'il ſtatua que Naples et Sicile ſeraient incorporées pour jamais à l'Empire. Si *Henri VI* put faire ces lois, il les fit ſans doute, et était aſſez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il eſt certain que ſon épitaphe à Palerme, porte qu'il réunit la Sicile à l'Empire : mais les papes rendirent bientôt cette 1197.

réunion inutile ; et à sa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux seigneurs d'Allemagne.

Cependant *Henri VI* passe à Naples par terre ; tous les seigneurs y étaient animés contre lui ; un soulèvement général était à craindre : il les dépouille de leurs fiefs, et les donne aux Allemands ou aux Italiens de son parti. Le désespoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte *Jourdan*, de la maison des princes normands ; se met à la tête des peuples. Il est livré à l'empereur qui le fait périr par un supplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu sur une chaise de fer brûlante; on le couronne d'un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous.

1198. Alors l'empereur laisse partir le reste de ses allemands croisés; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vurtzbourg, qui les conduit, donne la couronne de Chypre à *Emeri de Lusignan*, qui aimait mieux être vassal de l'Empire allemand que de l'Empire grec.

Ce même *Emeri de Lusignan*, roi de Chypre, épouse *Isabelle* fille du dernier roi de Jérusalem; et de-là vient le vain titre de roi de Chypre et de Jérusalem, que plusieurs souverains se sont disputés en Europe.

Les Allemands croisés éprouvèrent des fortunes diverses en Asie. Pendant ce temps, *Henri VI* reste en Sicile avec peu de troupes. Sa sécurité le perd; on conspire à Naples et en Sicile contre le tyran. Sa propre femme *Constance* est l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés; *Constance* abandonne son cruel mari, et se met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'allemands en Sicile. C'est le premier coup des vêpres siciliennes qui sonnèrent depuis sous *Charles de France*. *Henri* est obligé de capituler avec sa femme; il meurt, et l'on prétend que c'est d'un poison que cette princesse lui donna : crime peut-être excusable dans une femme qui vengeait sa famille et sa patrie, si l'empoisonnement, et surtout l'empoisonnement d'un mari, pouvait jamais être justifié.

PHILIPPE PREMIER,

VINGT-QUATRIEME EMPEREUR.

D'ABORD les seigneurs et les évêques assem- 1198.
blés dans Arnsberg en Thuringe, accordent l'administration de l'Allemagne à *Philippe*, duc de Suabe, oncle de *Fréderic II*, mineur, reconnu déjà roi des Romains. Ainsi le véritable empereur était *Fréderic II* : mais d'autres

ſeigneurs, indignés de voir un empire électif, devenu héréditaire, choiſiſſent à Cologne un autre roi; et ils éliſent le moins puiſſant pour être plus puiſſans ſous ſon nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé *Bertold*, duc d'une petite partie de la Suiſſe, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut ſoutenir. Alors l'aſſemblée de Cologne élit le duc de Brunſvick; *Othon*, fils de *Henri le lion*. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, et deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être auſſi nommé empereur; il eſt élu à Erfort: voilà quatre empereurs en une année, et aucun ne l'eſt véritablement.

Othon de Brunſvick était en Angleterre; et le roi d'Angleterre *Richard*, ſi indignement traité par *Henri VI*, et juſte ennemi de la maiſon de Suabe, prenait le parti de *Brunſvick*. Par conſéquent le roi de France *Philippe Auguſte* eſt pour l'autre empereur *Philippe*.

C'était encore une occaſion pour les villes d'Italie de ſecouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puiſſantes: mais cette puiſſance même les diviſait. Les unes tenaient pour *Othon de Brunſvick*; les autres, pour *Philippe de Suabe*. Le pape *Innocent III* reſtait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne ſouffre tous les fléaux d'une guerre civile.

Dans ces troubles inteſtins de l'Allemagne, 1199.
on ne voit que changemens de parti, accords 1200.
faits et rompus, faibleſſe de tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice *Conſtance* reſtait en Sicile avec le prince *Fréderic* ſon fils : elle y était paiſible, elle y était régente : et rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conſpiré contre ſon mari *Henri VI.* Elle retenait ſous l'obéiſſance du fils ceux qu'elle avait ſoulevés contre le père. Naples et Sicile aimaient dans le jeune *Fréderic* le fils de *Conſtance* et le ſang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce *Fréderic II* comme le fils de *Henri VI;* et il y a très-grande apparence qu'il ne l'était pas, puiſque ſa mère, en demandant pour lui l'inveſtiture de Naples et de Sicile au pape *Céleſtin III*, avait été obligée de jurer que *Henri VI* était ſon père.

Le fameux pape *Innocent III*, fils d'un comte de Segni, étant monté ſur le ſiége de Rome, il faut une nouvelle inveſtiture. Ici commence une querelle ſingulière qui dure encore depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie, devenus princes et rois dans Naples et Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire enſuite hommage aux papes. Lorſque *Roger*, encore comte de Sicile, donnait de nouvelles lois à

cette île, qu'il enlevait à la fois aux mahométans et aux grecs; lorsqu'il rendait tant d'églises à la communion romaine, le pape *Urbain II* lui accorda solennellement le pouvoir des légats *à latere* et des légats nés du saint-siége. Ces légats jugeaient en dernier ressort toutes les causes ecclésiastiques, conféraient les bénéfices, levaient des décimes. Depuis ce temps, les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du saint-siége dans ce royaume, et vraiment papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les successeurs du pape *Urbain II* avaient confirmé cette prérogative, soit de gré, soit de force. *Célestin III* ne l'avait pas contestée. *Innocent III* s'y opposa, traita la légation des rois en Sicile de subreptice, exigea que *Constance* y renonçât pour son fils, et qu'elle fît un hommage lige pur et simple de la Sicile.

Constance meurt avant d'obéir, et laisse au pape la tutelle du roi et du royaume.

1201. *Innocent III* ne reconnaît point l'empereur *Philippe;* il reconnaît *Othon*, et lui écrit : *Par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains, et nous ordonnons qu'on vous obéisse;* et, après les préliminaires ordinaires, *nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France, *Philippe-Auguſte*, partiſan de *Philippe de Suabe*, et ennemi d'*Othon*, écrit au pape en faveur de *Philippe*. *Innocent III* lui répond : *Il faut que Philippe perde l'Empire, ou que je perde le pontificat.*

Innocent III publie une nouvelle croiſade. 1202.
Les Allemands n'y ont point de part. C'eſt dans cette croiſade que les chrétiens d'Occident prennent Conſtantinople au lieu de ſecourir la terre-ſainte. C'eſt elle qui étend le pouvoir et les domaines de Veniſe.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord 1203.
dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie ; c'eſt une partie de la Pruſſe et de la Poméranie. Il eſt difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares ? Le Holſtein, annexé au Danemarck, ne reconnaît plus alors l'Empire.

Le duc de Brabant reconnaît *Philippe* pour 1204.
empereur, et fait hommage.

Pluſieurs ſeigneurs ſuivent cet exemple. 1205.
Philippe eſt ſacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne.

Othon, battu par *Philippe* auprès de Cologne, 1206.
ſe réfugie en Angleterre. Alors le pape conſent à l'abandonner : il promet à *Philippe* de lever

l'excommunication encourue par tout prince qui ſe dit empereur ſans la permiſſion du ſaint-ſiége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier ſa ſœur à un neveu de ſa ſainteté, en donnant pour dot le duché de Spolète, la Toſcane, la Marche d'Ancone. Voilà des propoſitions bien étranges; la Marche d'Ancone appartenait de droit au ſaint-ſiége. *Philippe* refuſe le pape, et aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait priſonnier, il a ſon abſolution, et ne fait point le mariage.

1207. *Othon* revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît ſans partiſans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de ſecrets, puiſqu'il revenait.

1208. Le comte *Othon*, qui était palatin dans la Bavière, aſſaſſine l'empereur *Philippe* à Bamberg, et ſe ſauve aiſément.

OTHON IV.

VINGT-CINQUIEME EMPEREUR.

OTHON, pour s'affermir et pour réunir les partis, épouſe *Béatrix*, fille de l'empereur aſſaſſiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de ſon père. La diète met l'aſſaſſin au

ban de l'Empire. Le comte *Papenheim* fit plus, il aſſaſſina quelque temps après l'aſſaſſin de l'empereur.

Othon IV, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, et reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à *Innocent III : Nous vous rendrons l'obéiſſance que nos prédéceſſeurs ont rendue aux vôtres.* Il le laiſſe en poſſeſſion des terres que le pontife a déjà recouvrées, comme Viterbe, Orviète, Pérouſe. Il lui abandonne la ſupériorité territoriale, c'eſt-à-dire, le domaine ſuprême, le droit de mouvance ſur Naples et Sicile. 1209.

On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine eſt-il couronné à Rome, qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes. 1210.

Il avait laiſſé au pape la ſuzeraineté et la garde de Naples et Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune *Fréderic* roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'Empire et de l'héritage de ſa mère.

Innocent III ne peut qu'excommunier *Othon*. Une excommunication n'eſt rien contre un prince affermi: c'eſt beaucoup contre un prince qui a des ennemis. 1211.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe veulent le détrôner.

L'archevêque de Maïence l'excommunie, et tout le parti reconnaît le jeune *Fréderic II.*

L'Allemagne eſt encore diviſée. *Othon*, près de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repaſſe les Alpes.

1212. L'empereur *Othon* aſſemble ſes partiſans à Nuremberg. Le jeune *Fréderic* paſſe les Alpes après lui : il s'empare de l'Alſace, dont les ſeigneurs ſe déclarent en ſa faveur. Il met dans ſon parti *Ferri* duc de Lorraine. L'Allemagne eſt d'un bout à l'autre le théâtre de la guerre civile.

1213. *Fréderic II* reçoit enfin de l'archevêque de Maïence la couronne à Aix-la-chapelle.

Cependant *Othon* ſe ſoutient, et il regagne preſque tout, lorſqu'il était près de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent, *Fréderic II*, l'était par la France. *Othon* fortifie ſon parti en épouſant la fille du duc de Brabant, après la mort de ſa femme *Béatrix*. Le roi d'Angleterre, *Jean*, lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce *Jean* n'était pas encore *Jean ſans terre*, mais il était deſtiné à l'être et à devenir, comme *Othon*, très-malheureux.

1214. Il paraît ſingulier qu'*Othon* qui, un an auparavant, avait de la peine à ſe défendre en

Allemagne, puiſſe faire la guerre à préſent à *Philippe-Auguſte*. Mais il était ſuivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les ſeigneurs de ces pays, et du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'eſt toujours un problème, ſi les comtes de Flandre, qui alors feſaient toujours hommage à la France, étaient regardés comme vaſſaux de l'Empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattans, tandis que *Fréderic II*, caché vers la Suiſſe, attendait l'iſſue de cette grande entrepriſe. *Philippe-Auguſte* était preſſé entre l'empereur et le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOUVINES.

L'empereur *Othon* la perdit. On tua, dit-on, trente mille allemands, nombre probablement exagéré. L'uſage était alors de charger de chaînes les priſonniers. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi *Richard* d'Angleterre, *cœur de lion*, diſait lui-même qu'étant arrêté en Allemagne, contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers auſſi peſans qu'il avait pu les porter.*

Au reſte on ne voit pas que le roi de France fît aucune conquête du côté de l'Allemagne après ſa victoire de Bouvines : mais il en eut bien plus d'autorité ſur ſes vaſſaux.

Philippe-Auguſte envoie à *Fréderic*, en Suiſſe où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande ; c'était un trophée et un gage de l'Empire.

FREDERIC II,

VINGT-SIXIEME EMPEREUR.

OTHON vaincu, abandonné de tout le monde, ſe retire à Brunſvick, où on le laiſſe en paix parce qu'il n'eſt plus à craindre. Il n'eſt pas dépoſſédé, mais il eſt oublié. On dit qu'il devint dévot, reſſource des malheureux, et paſſion des eſprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend, de ſe faire fouler aux pieds par ſes valets de cuiſine, comme ſi les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines ?

1215. *Fréderic II*, empereur par la victoire de Bouvines, ſe fait par-tout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de

de terres vers l'Elbe, au Nord et à l'Orient. *Frédéric II* commença par abandoner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait compriſe. Mais comme à la première occaſion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin, frère d'*Othon*, feſait aux Danois ; il reçoit Hambourg ſous ſa protection, il la rend enſuite : honteux commencement d'un règne illuſtre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Il dépoſsède le comte palatin, et le palatinat retourne à la maiſon de Bavière-Vitelsbach.

Nouvelle croiſade. L'empereur prend la croix : il fallait qu'il doutât encore de ſa puiſſance, puiſqu'il promet au pape *Innocent III* de ne point réunir Naples et Sicile à l'Empire, et de les donner à ſon fils dès qu'il aura été ſacré à Rome.

Frédéric II reſte en Allemagne avec ſa croix, 1216.
et a plus de deſſeins ſur l'Italie que ſur la Paleſtine. Il diſait hautement que la vraie terre de promiſſion était Naples et Sicile, et non pas les déſerts et les cavernes de Judée. La croiſade eſt en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'*André II*, roi des Hongrois, qui parte. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend

la croix contre les musulmans qu'on nomme infidelles.

1217. Les Allemands croisés n'en partent pas moins sous divers chefs par terre et par mer. La flotte des Pays-Bas, arrêtée par les vents contraires, fournit encore aux croisés l'occasion d'employer utilement leurs armes vers l'Espagne. Ils se joignent aux Portugais, et battent les Maures. On pouvait poursuivre cette victoire, et délivrer enfin l'Espagne entière : le pape *Honorius III*, successeur d'*Innocent*, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croisés comme aux milices de DIEU ; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés ; et ces soldats des papes n'eussent point obéi ailleurs.

1218. *Fréderic II* avait grande raison de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, et surtout Milan, refusaient de reconnaître un souverain qui, maître de l'Allemagne et de Naples, pouvait asservir toute l'Italie. Elles tenaient encore le parti d'*Othon IV*, qui vivait obscurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entièrement libres.

Othon meurt auprès de Brunsvick, et la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219. Grande diète à Francfort, où *Fréderic II* fait élire roi des Romains son fils *Henri*, âgé

de neuf ans, né de *Conſtance d'Arragon*. Toutes ces diètes ſe tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encore en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouiſſance du mobilier des évêques défunts, et des revenus pendant la vacance. C'eſt ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de juridiction dans les villes épiſcopales où l'empereur ſe trouvera, ſans y tenir ſa cour. Preſque tous les premiers actes de ce prince ſont des renonciations.

Il va en Italie chercher cet empire que 1220.
Fréderic Barberouſſe n'avait pu ſaiſir. Milan d'abord lui ferme ſes portes comme à un petit-fils de *Barberouſſe*, dont les Milanais déteſtaient la mémoire. Il ſouffre cet affront, et va ſe faire couronner à Rome. *Honorius III* exige d'abord que l'empereur lui confirme la poſſeſſion où il eſt de pluſieurs terres de la comteſſe *Mathilde*. *Fréderic* y ajoute encore le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le ſerment d'aller à la Terre-ſainte, et l'empereur fait ce ſerment; après quoi il eſt couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ſes prédéceſſeurs. Il ſignale encore ſon couronnement par des édits ſanglans contre les hérétiques. Ce n'eſt pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage et le trouble : mais l'inquiſition venait d'être

établie à l'occaſion des Albigeois ; et l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels par leſquels les enfans des hérétiques ſont exclus de la ſucceſſion de leurs pères.

Ces lois, confirmées par le pape, étaient viſiblement dictées pour juſtifier le raviſſement des biens ôtés par l'Egliſe et par les armes à la maiſon de Toulouſe dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouſe avaient beaucoup de fiefs de l'Empire. *Fréderic* voulait donc abſolument complaire au pape. De telles lois n'étaient ni de ſon âge, ni de ſon caractère. Auraient-elles été de ſon chancelier *Pierre des Vignes*, tant accuſé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois impoſteurs*, ou du moins d'avoir eu des ſentimens que le titre du livre ſuppoſe?

1221. Dans ces années, *Fréderic II* fait des choſes
1222. plus dignes de mémoire. Il embellit Naples, il
1223. l'agrandit, il la fait la métropole du royaume,
1224. et elle devient bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait encore beaucoup de Sarraſins en Sicile, et ſouvent ils prenaient les armes ; il les tranſporte à Lucera dans la Pouille. C'eſt ce qui donna à cette ville le nom de *Lucera* ou *Nocera de pagani :* car on déſignait du nom de païens les Sarraſins et les Turcs, ſoit excès d'ignorance, ſoit excès de haine, et ces peuples, en voyant nos croix et nos images, nous appelaient idolâtres.

L'académie, ou l'univerſité de Naples, eſt établie et floriſſante. On y enſeigne les lois, et peu à peu les lois lombardes cédèrent au droit romain.

Il paraît que le deſſein de *Fréderic II* était de reſter dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on eſt né, et qu'on embellit; et ce pays était le plus beau de l'Europe. Il paſſe quinze ans ſans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le ſiége de l'Empire? n'était-ce pas le ſeul moyen de ſortir de cette ſituation équivoque où étaient les empereurs; ſituation devenue encore plus embarraſſante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples et vaſſal du ſaint-ſiége, et depuis qu'il avait promis de ſéparer Naples et Sicile de l'Empire? tout ce chaos eût été enfin débrouillé, ſi l'empereur eût été le maître de l'Italie: mais la deſtinée en ordonna autrement.

Il paraît auſſi que le grand deſſein du pape était de ſe débarraſſer de *Fréderic*, et de l'envoyer dans la Terre-ſainte. Pour y réuſſir, il lui avait fait épouſer, après la mort de *Conſtance d'Arragon*, une des héritières prétendues du royaume de Jéruſalem, perdu depuis longtemps. *Jean de Brienne*, qui prenait ce vain titre de roi de Jéruſalem, fondé ſur la prétention de ſa mère, donna ſa fille *Jolanda* ou

Violanta à *Fréderic*, avec Jérusalem pour dot, c'est-à-dire, avec presque rien : et *Fréderic* l'épousa, parce que le pape le voulait, et qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de rois de Jérusalem depuis ce temps-là. *Fréderic* ne s'empressait pas d'aller conquérir la dot de sa femme, qui ne consistait que dans des prétentions sur un peu de terrain maritime, resté encore aux chrétiens dans la Syrie.

1225. Pendant les années précédentes et dans les suivantes, le jeune *Henri*, fils de l'empereur, est toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Danemarck et dans toutes les provinces qui bordent la mer Baltique. Le roi danois, *Valdemar*, s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, et de Dantzick à Revel, tout reconnaissait *Valdemar*.

Un comte de *Shverin*, dans le Melkelbourg, devenu vassal de ce roi, forme le dessein d'enlever *Valdemar* et le prince héréditaire son fils. Il l'exécute dans une partie de chasse, le 23 mai 1223.

Le roi de Danemarck prisonnier implore *Honorius III.* Ce pape ordonne au comte de *Shverin*, et aux autres seigneurs allemands qui étaient de l'entreprise, de remettre en liberté le roi et son fils. Les papes prétendaient avoir

donné la couronne de Danemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohème. Les empereurs prétendaient auſſi les avoir données. Les papes et les céſars, qui n'étaient pas maîtres dans Rome, ſe diſputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'*Honorius*. Les chevaliers de l'ordre teutonique ſe joignent à l'évêque de Riga en Livonie, et ſe rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer Baltique.

Lubeck, Hambourg reprennent leur liberté et leurs droits. *Valdemar* et ſon fils, dépouillés de preſque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne ſont mis en liberté qu'en payant une groſſe rançon.

On voit ici une nouvelle puiſſance s'établir inſenſiblement : c'eſt cet ordre teutonique ; il a déjà un grand-maître ; il a des fiefs en Allemagne, et il conquiert des terres vers la mer Baltique.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique ſol- 1226.
licite en Allemagne de nouveaux ſecours pour la Paleſtine. Le pape *Honorius* preſſe en Italie l'empereur d'en ſortir au plus vîte, et d'aller accomplir ſon vœu en Syrie. Il faut obſerver qu'alors il y avait une trêve de neuf ans entre le ſultan d'Egypte et les croiſés. *Fréderic II* n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet

d'entretenir des chevaliers en Paleſtine, et n'eſt point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie, et enſuite à Rome, plutôt qu'à Jéruſalem. Les villes lombardes avaient eu le temps de s'aſſocier; on leur donnait le titre de villes confédérées. Milan et Bologne étaient à la tête; on ne les regardait plus comme ſujettes, mais comme vaſſales de l'Empire. *Fréderic II* voulait au moins les attacher à lui; et cela était difficile. Il indique une diète à Crémone, et y appelle tous les ſeigneurs italiens et allemands.

Le pape qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diète, lui ſuſcite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacans dans ce royaume ſans conſulter *Fréderic;* il empêche pluſieurs villes, pluſieurs ſeigneurs de venir à l'aſſemblée de Crémone; il ſoutient les droits des villes aſſociées, et ſe rend le défenſeur de la liberté italique.

1227. Beau triomphe du pape *Honorius III.* L'empereur ayant mis Milan au ban de l'Empire, ayant transféré à Naples l'univerſité de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes ſe ſoumettent à ſa déciſion. Le pape, arbitre entre l'empereur et l'Italie, donne ſon arrêt: *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie ſon reſſentiment contre toutes les villes; et nous ordonnons que les villes fourniſſent et entretiennent quatre cents chevaliers*

chevaliers pour le ſecours de la Terre-ſainte pendant deux ans. C'était parler dignement à la fois en ſouverain et en pontife.

Ayant ainſi jugé l'Italie et l'empereur, il juge *Valdemar*, roi de Danemarck, qui avait fait ſerment de payer aux ſeigneurs allemands le reſte de ſa rançon, et de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le relève d'un ſerment fait en priſon, et par force; *Valdemar* rentre dans le Holſtein, mais il eſt battu. Le ſeigneur de Lunebourg et de Brunſvick, ſon neveu, qui combat pour lui, eſt fait priſonnier. Il n'eſt élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions ſont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors eſt quelque temps tranquille.

Honorius III étant mort, et *Grégoire IX*, frère d'*Innocent III*, lui ayant ſuccédé, la politique du pontificat fut la même, mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière: il preſſe la croiſade et le départ tant promis de *Fréderic II:* il fallait envoyer ce prince à Jéruſalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'eſprit du temps feſait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. *Fréderic* diſſimule encore ſon reſſentiment; il s'excuſe, il prépare ſa flotte, et exige de chaque fief de Naples et de Sicile huit onces d'or pour 1228.

ſon voyage. Les eccléſiaſtiques même lui fourniſſent de l'argent, malgré la défenſe du pape. Enfin, il s'embarque à Brindiſi, mais ſans avoir fait lever ſon excommunication.

1229. Que fait *Grégoire IX* pendant que l'empereur va vers la Terre-ſainte? il profite de la négligence de ce prince à ſe faire abſoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication, et il ſe ligue avec les Milanais et les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'Empire.

Renaud, duc de Spolète et vicaire du royaume, prend au pape la Marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croiſade en Italie contre ce même *Fréderic II* qu'il avait envoyé à la croiſade de la Terre-ſainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jéruſalem, qui réſidait à Ptolémaïs, de ne point reconnaître l'empereur.

Fréderic, diſſimulant encore, conclut avec le ſoudan d'Egypte *Melecſala*, que nous appelons *Mélédin*, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croiſade eſt rempli. Le ſultan lui cède Jéruſalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encore en poſſeſſion; mais c'eſt à condition qu'il ne réſidera pas à Jéruſalem, que les moſquées bâties dans les ſaints lieux

ſubſiſteront, qu'il y aura toujours un émir dans la ville. *Fréderic* paſſa pour s'être entendu avec le ſoudan afin de tromper le pape. Il va à Jéruſalem avec une très-petite eſcorte, il s'y couronne lui-même : aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait ſa préſence.

Il trouve dans le territoire de Capoue ſon beau-père *Jean de Brienne* à la tête de la croiſade papale.

Les croiſés du pape, qu'on appelait *Guelfes*, portaient le ſigne des deux clefs ſur l'épaule. Les croiſés de l'empereur, qu'on appelait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix. 1230.

Tout était en combuſtion en Italie. On avait beſoin de la paix ; on la fait le 23 juillet à San-Germano. L'empereur n'y gagne que l'abſolution. Il conſent que déſormais les bénéfices ſe donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc, dans ces deux royaumes, ne puiſſe être traduit devant un juge laïque ; que tous les biens eccléſiaſtiques ſoient exempts d'impôts ; et enfin il donne de l'argent au pape.

Il paraît juſqu'ici que ce *Fréderic II*, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient ; mais on prétend que ſon 1231.

fils était déjà prêt à se révolter en Allemagne, et c'est ce qui rendait le père si facile en Italie.

1232. 1233. 1234. Il est clair que l'empereur ne restait si longtemps en Italie que dans le dessein d'y fonder un véritable empire romain. Maître de Naples et de Sicile, s'il eût pris sur la Lombardie l'autorité des *Othons*, il était le maître de Rome. C'est-là son véritable crime aux yeux des papes; et ces papes, qui le poursuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie, comme les soutiens de la nation. Le parti des *Guelfes* était celui de la liberté. Il eût fallu, dans ces circonstances, à *Fréderic* des trésors et une grande armée bien disciplinée, et toujours sur pied. C'est ce qu'il n'eut jamais. *Othon IV*, bien moins puissant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes : mais il ne la soudoya pas, et c'était un effort passager de vassaux et d'alliés réunis pour un moment.

Fréderic pouvait faire marcher ses vassaux d'Allemagne en Italie. On prétend que le pape *Grégoire IX* prévint ce coup en soulevant le roi des Romains *Henri* contre son père; ainsi que *Grégoire VII*, *Urbain II*, et *Pascal II*, avaient armé les enfans de *Henri IV*.

Le roi des Romains met d'abord dans son parti plusieurs villes le long du Rhin et du

Danube. Le duc d'Autriche ſe déclare en ſa faveur. Milan, Bologne, et d'autres villes d'Italie, entrent dans ce parti contre l'empereur.

Fréderic II retourne enfin en Allemagne 1235.
après quinze ans d'abſence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune *Henri* vient ſe jeter aux genoux de ſon père à la grande diète de Maïence. C'eſt dans ces diètes célèbres, dans ces parlemens de princes, préſidés par les empereurs en perſonne, que ſe traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande ſolennité. L'empereur, dans cette mémorable diète de Maïence, dépoſe ſon fils *Henri*, roi des Romains; et craignant le ſort du faible *Louis*, nommé *le débonnaire*, et du courageux et trop facile *Henri IV*, il condamne ſon fils rebelle à une priſon perpétuelle. Il aſſure dans cette diète le duché de Brunſvick à la maiſon *Guelfe*, qui le poſsède encore. Il reçoit ſolennellement le droit canon, publié par *Grégoire IX*, et il fait publier pour la première fois des décrets de l'Empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue, et qu'il cultivât la romance, à laquelle ſuccéda l'italienne.

Il charge le roi de Bohème, le duc de 1236.
Bavière et quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme

vaſſaux de l'Empire qui en ſoutiennent les droits contre des rebelles.

Il repaſſe en Lombardie, mais avec peu de troupes, et par conſéquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence et Vérone, miſes au pillage, le rendent plus odieux aux *Guelfes* ſans le rendre plus puiſſant.

1237. Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la ſubjugue, et fonde une univerſité à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des univerſités, ſur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *Parce que tu ſais lire et écrire, tu te crois plus ſavant que moi.*

Il confirme les priviléges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne et de Strasbourg ; fait reconnaître ſon fils *Conrad* roi des Romains, à la place de *Henri ;* et enfin, après ces ſuccès en Allemagne, il ſe croit aſſez fort pour remplir ſon grand projet de ſubjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape, qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de ſon grand deſſein, fait une diverſion par les affaires eccléſiaſtiques; et ſous prétexte que l'empereur feſait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite

toute l'Eglise contre lui ; l'Eglise excite les peuples.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait fait roi de Sardaigne ; autre prétexte pour le pontife qui prétendait que la Sardaigne relevait du saint-siége. 1238. 1239.

Ce pape était toujours *Grégoire IX*. Les différens noms des papes ne changent jamais rien aux affaires ; c'est toujours la même querelle et le même esprit. *Grégoire IX* excommunie solennellement l'empereur deux fois pendant la semaine de la passion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuse l'empereur de soutenir que le monde a été trompé par trois imposteurs, *Moïse*, JESUS-CHRIST, et *Mahomet*. *Fréderic* appelle *Grégoire Ante-Christ*, *Balaam*, et *prince des ténèbres*. Peut-être le pape accusa faussement l'empereur qui, de son côté, calomnia le pape. C'est de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encore, que *Fréderic* composa ou fit composer en latin le livre des *Trois imposteurs* : on n'avait pas alors assez de science et de critique pour faire un tel ouvrage. Nous avons depuis peu quelques mauvaises brochures sur le même sujet ; mais personne n'a été assez sot pour les imputer à *Fréderic II*, ni à son chancelier *des Vignes*.

La patience de l'empereur était enfin poussée à bout, et il se croyait puissant. Les dominicains

et les franciscains, milices spirituelles du pape, nouvellement établies, sont chassés de Naples et de Sicile. Les bénédictins du Mont-Cassin sont chassés aussi, et on n'en laisse que huit pour faire l'office. On défend sous peine de mort dans les deux royaumes de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes et des Gibelins. Venise et Gènes s'unissent aux villes de Lombardie. L'empereur marche contre elles. Il est défait par les Milanais. C'est la troisième victoire signalée dans laquelle les Milanais soutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240. Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ses troupes et marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait exposer les têtes de St *Pierre* et de St *Paul*. Où les avait-on prises? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les esprits, et profite de ce moment d'enthousiasme pour faire une croisade contre *Fréderic*.

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome, va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe : et le seul nom de croisade était devenu si sacré, que le pape obtient le vingtième des revenus ecclésiastiques

en France, et le cinquième en Angleterre pour sa croisade contre l'empereur.

Il offre par ses légats la couronne impériale à *Robert d'Artois*, frère de St *Louis*. Il est dit dans sa lettre au roi et au baronnage de France: *Nous avons condamné Fréderic soi-disant empereur, et lui avons ôté l'Empire. Nous avons élu en sa place le prince Robert, frère du roi : nous le soutiendrons de toutes nos forces, et par toutes sortes de moyens.*

Cette offre indiscrète fut refusée. Quelques historiens disent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent qu'il suffisait à *Robert d'Artois* d'être frère d'un roi qui était au-dessus de l'empereur. Ils prétendent même que les ambassadeurs de St *Louis* auprès de *Fréderic*, lui dirent la même chose dans les mêmes termes. Il n'est nullement vraisemblable qu'on ait répondu une grossièreté si indécente, si peu fondée et si inutile.

La réponse des barons de France, que *Matthieu Pâris* rapporte, n'a pas plus de vraisemblance. Les premiers de ces barons étaient tous les évêques du royaume ; or il est bien difficile que tous les barons et tous les évêques du temps de St *Louis* aient répondu au pape : *Tantùm religionis in papâ non invenimus, qui eum debuit promovisse, et* DEO *militantem protexisse, eum conatus est absentem confundere et nequiter supplantare.* » Nous ne trouvons pas

» tant de religion dans le pape que dans
» *Fréderic II;* dans ce pape qui devait ſecourir
» un empereur combattant pour DIEU, et qui
» profite de ſon abſence pour l'opprimer et le
» ſupplanter méchamment. »

Pour peu qu'un lecteur ait de bon ſens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponſe inſultante au pape qui offre l'Empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape, que *l'incrédule Fréderic II* avait plus de religion que lui ? Que ce trait apprenne à ſe défier des hiſtoriens qui érigent leurs propres idées en monumens publics.

1241. Dans ce temps, les peuples de la grande Tartarie menaçaient le reſte du monde. Ce vaſte réſervoir d'hommes groſſiers et belliqueux avait vomi ſes inondations ſur preſque tout notre hémiſphère, dès le cinquième ſiècle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérans venait d'enlever la Paleſtine au ſoudan d'Egypte, et au peu de chrétiens qui reſtaient encore dans cette contrée. Des hordes plus conſidérables de tartares ſous *Batou-kan*, petit-fils de *Gengis-kan*, avaient été juſqu'en Pologne, et juſqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent

s'était répandu en Dalmatie, et portait ainſi ſes ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le temps pour un pape d'excommunier l'empereur, et d'aſſembler un concile pour le dépoſer ?

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut propoſer à l'empereur de faire une ceſſion entière de l'Empire et de tous ſes Etats au ſaint-ſiége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette propoſition. Quel était l'eſprit du ſiècle où l'on pouvait propoſer de pareilles choſes !

L'orient de l'Allemagne eſt délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir ſaiſi quelque proie. 1242.

Grégoire IX et ſon ſucceſſeur *Céleſtin IV* étant morts preſque dans la même année, et le ſaint-ſiége ayant vaqué long-temps, il eſt ſurprenant que l'empereur preſſe les Romains de faire un pape, et même à main armée. Il paraît qu'il était de ſon intérêt que la chaire de ſes ennemis ne fût pas remplie ; mais le fond de la politique de ces temps-là eſt bien peu connu. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fallait que *Fréderic II* fût un prince ſage, puiſque, dans ces temps de troubles, l'Allemagne et ſon royaume de Naples et Sicile étaient tranquilles.

1243. Les cardinaux assemblés à Agnani élisent le cardinal *Fiesque*, génois, de la maison des comtes de *Lavagna*, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fiesque était mon ami, le pape sera mon ennemi.*

1244. *Fiesque*, connu sous le nom d'*Innocent IV*, ne va pas jusqu'à demander que *Fréderic II* lui cède l'Empire ; mais il veut la restitution de toutes les villes de l'Etat ecclésiastique et de la comtesse *Mathilde*, et demande à l'empereur l'hommage de Naples et de Sicile.

1245. *Innocent IV*, sur le refus de l'empereur, assemble à Lyon le concile indiqué par *Grégoire IX ;* c'est le treizième des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile se tint dans une ville impériale ? cette ville était protégée par la France ; l'archevêque était prince ; et l'empereur n'avait plus dans ces provinces que le vain titre de seigneur suzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques ; mais il était décoré de la présence de plusieurs princes, et surtout de l'empereur de Constantinople, *Baudouin de Courtenai*, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des secours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour se défendre. *Innocent IV* prononça

contre lui deux longues harangues dans les deux premières seſſions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola près du Garillan, chaſſé du royaume de Naples par *Fréderic*, l'accuſa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé, auquel les accuſations intentées par ce moine fuſſent admiſes. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU *ni aux ſaints ;* mais qui l'avait dit à ce moine? *l'empereur a pluſieurs épouſes à la fois ;* mais quelles étaient ces épouſes ? *il a des correſpondances avec le ſoudan de Babylone ;* mais pourquoi le roi titulaire de Jéruſalem ne pouvait-il traiter avec ſon voiſin? *il penſe comme Averroès que* JESUS-CHRIST *et Mahomet étaient des impoſteurs ;* mais où *Averroès* a-t-il écrit cela? et comment prouver que l'empereur penſe comme *Averroès ? il eſt hérétique ;* mais quelle eſt ſon héréſie, et comment peut-il être hérétique ſans être chrétien?

Thadée Seſſa, ambaſſadeur de *Fréderic*, répond au moine évêque qu'il en a menti ; que ſon maître eſt un fort bon chrétien, et qu'il ne tolère point la ſimonie. Il accuſait aſſez par ces mots la cour de Rome.

L'ambaſſadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur. *Vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de ſoixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre ; vous taxez toutes nos égliſes ;*

vous excommuniez quiconque se plaint : nous ne souffrirons pas plus long-temps de telles vexations.

Tout cela ne fit que hâter la sentence du pape. *Je déclare*, dit Innocent IV, *Fréderic convaincu de sacrilége et d'hérésie, excommunié et déchu de l'Empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, et je me réserve la disposition du royaume de Sicile.*

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de *Suze*. Il se fait donner la couronne impériale, (les empereurs la portaient toujours avec eux) et la mettant sur sa tête : *Le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encore ravie ; et avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du sang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne suis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait aussi indignement traité, et je ne serai pas le dernier. Vous en êtes la cause en obéissant à ces hypocrites dont vous connaissez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome, qui font frémir la nature !* &c.

1246. Le pape écrit au duc d'Autriche chassé de ses Etats, aux ducs de Saxe, de Bavière et de Brabant, aux archevêques de Cologne, de

Trèves et de Maïence, aux évêques de Strasbourg et de Spire, et leur ordonne d'élire pour empereur *Henri* landgrave de Thuringe.

Les ducs refuſent de ſe trouver à la diète indiquée à Vürtzbourg, et les évêques couronnent leur thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres.*

Il y a ici deux choſes importantes à remarquer; la première, qu'il eſt évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de ſept; la ſeconde, que *Conrad*, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de ſon père, et déchu de tous ſes droits, comme un hérétique, ſelon la loi des papes et ſelon celle de ſon propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad ſoutient la cauſe de ſon père et la ſienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort : mais il a du déſavantage.

Le landgrave de Thuringe ou l'anti-empereur meurt en aſſiégeant Ulm : mais le ſchiſme impérial ne finit pas.

C'eſt apparemment cette année que *Fréderic II*, n'ayant que trop d'ennemis, ſe réconcilia avec le duc d'Autriche, et que, pour ſe l'attacher, il lui donna à lui et à ſes deſcendans le titre de roi, par un diplôme conſervé à Vienne. Ce diplôme eſt ſans date. Il eſt bien étrange que

les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun usage. Il est vraisemblable que les princes de l'Empire s'opposèrent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

1247. *Innocent IV* offre l'Empire à plusieurs princes. Tous refusent une dignité si orageuse. Un *Guillaume* comte de Hollande l'accepte. C'était un jeune seigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnaît pas ; c'est le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, et qui le fait chevalier.

1248. Deux partis se forment en Allemagne aussi violens que les Guelfes et les Gibelins en Italie ; l'un tient pour *Fréderic* et son fils *Conrad*, l'autre pour le nouveau roi *Guillaume :* c'était ce que les papes voulaient. *Guillaume* est couronné à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement sont de tous côtés du sang répandu et des villes en cendre.

1249. L'empereur n'est plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils *Enzio*, que nous nommons *Enzius*, est battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains ; et son père ne peut pas même obtenir sa délivrance à prix d'argent.

Une

Une autre aventure funeſte trouble les derniers jours de *Fréderic II*, ſi pourtant cette aventure eſt telle qu'on la raconte. Son fameux chancelier *Pierre des Vignes*, ou plutôt *de la Vigna*, ſon conſeil, ſon oracle, ſon ami depuis plus de trente années, le reſtaurateur des lois en Italie veut, dit-on, l'empoiſonner, et par les mains de ſon médecin. Les hiſtoriens varient ſur l'année de cet événement, et cette variété peut cauſer quelque ſoupçon. Eſt-il croyable que le premier des magiſtrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un auſſi abominable complot? et pourquoi? pour plaire au pape ſon ennemi : où pouvait-il eſpérer une plus grande fortune? quel meilleur poſte le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur?

Il eſt certain que *Pierre des Vignes* eut les yeux crevés ; ce n'eſt pas là le ſupplice de l'empoiſonneur de ſon maître. Pluſieurs auteurs italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut cauſe de ſa diſgrâce, et porta *Fréderic II* à cette cruauté ; ce qui eſt bien plus vraiſemblable.

Cependant *Fréderic* fait encore un effort dans la Lombardie ; il fait même paſſer les Alpes à quelques troupes, et donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon ſous la protection de St *Louis ;* car ce roi de France, en blâmant 1250.

les excès du pape, reſpectait ſa perſonne et le concile.

Cette expédition eſt la dernière de *Fréderic.*

1251. Il meurt le 17 décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à *Pierre des Vignes :* mais par ſon teſtament il paraît qu'il ne ſe repent de rien. Sa vie et ſa mort ſont une époque importante dans l'hiſtoire. Ce fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'Empire en Italie, et qui y réuſſit le moins, ayant tout ce qu'il fallait pour y réuſſir.

Les papes, qui ne voulaient point de maîtres, et les villes de Lombardie, qui défendirent ſi ſouvent la liberté contre un maître, empêchèrent qu'il n'y eût en effet un empereur romain.

La Sicile, et ſurtout Naples furent ſes royaumes favoris. Il augmenta et embellit Naples et Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila, et pluſieurs autres villes ; fonda des univerſités, et cultiva les beaux arts dans ces climats où ces fruits ſemblent venir d'eux-mêmes ; c'était encore une raiſon qui lui rendait cette partie plus chère : il en fut le légiſlateur. Malgré ſon eſprit, ſon courage, ſon application et ſes travaux, il fut très-malheureux ; et ſa mort produiſit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIEME EMPEREUR.

ON peut compter parmi les empereurs *Conrad IV*, fils de *Fréderic II*, à plus juſte titre que ceux qu'on place entre les deſcendans de *Charlemagne* et les *Othons*. Il avait été couronné deux fois roi des Romains ; il ſuccédait à un père reſpectable : et *Guillaume* comte de Hollande, ſon concurrent, qu'on appelait auſſi *le roi des prêtres*, comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape, et les ſuffrages de quelques évêques.

Conrad eſſuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il ſe ſoutient. Il force ſon compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape *Innocent IV*, qui le confirme roi des Romains, et qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croiſades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur *Conrad*, et une en Italie contre *Manfredo* ou *Mainfroi*, bâtard de *Fréderic II*, fidelle alors à ſon frère, et aux dernières volontés de ſon père.

Ce *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernait Naples et Sicile au nom de *Conrad*. Le pape

fesait révolter contre lui Naples et Capoue. *Conrad* y marche et semble abandonner l'Allemagne à son rival *Guillaume*, pour aller seconder son frère *Mainfroi* contre les croisés du pape.

1252. *Guillaume de Hollande* s'établit pendant ce temps-là en Allemagne. On peut observer ici une aventure qui prouve combien tous les droits ont été long-temps incertains, et les limites confondues. Une comtesse de Flandre et du Hainaut a une guerre avec *Jean Davennes* son fils d'un premier lit, pour le droit de succession de ce fils même sur les Etats de sa mère. On prend St *Louis* pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à *Davennes*, et la Flandre au fils du second lit. *Jean Davennes* dit au roi *Louis : Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous ; il relève de l'évêque de Liége, et il est arrière-fief de l'Empire. La Flandre dépend de vous, et vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encore un autre problème. Tout le pays d'Alost était fief de l'Empire ; tout ce qui était sur l'Escaut l'était aussi : mais le reste de la Flandre depuis Gand, relevait des rois de France. Cependant *Guillaume*, en qualité de roi d'Allemagne, met la comtesse au ban de l'Empire, et confisque tout au profit de *Jean Davennes* en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin ; mais elle fait voir quels

inconvéniens la féodalité entraînait. C'était encore bien pis en Italie, et surtout pour les royaumes de Naples et Sicile.

Ces années qu'on appelle, ainsi que les sui- 1253.
vantes, les années d'interrègne, de confusion 1254.
et d'anarchie, sont pourtant très-dignes d'attention.

La maison de *Maurienne* et de *Savoie*, qui prend le parti de *Guillaume de Hollande*, et qui le reconnaît empereur, en reçoit l'investiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée, et de plusieurs fiefs qui en font une maison puissante.

En Allemagne, les villes de Francfort, Maïence, Cologne, Vorms, Spire, s'associent pour leur commerce, et pour se défendre des seigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin est moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunsvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne et de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux et des barques à frais communs pour la sureté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commerçans font, par cette alliance, plus de bien à la société que n'en avaient fait tant d'empereurs et de papes.

La ville de Lubeck seule est déjà si puissante que dans une guerre intestine qui survint au Danemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse et aux environs. *Ottocare II*, roi de Bohème, se croise avec eux. Le nom d'*Ottocare* était devenu celui des rois de Bohème depuis qu'ils avaient pris le parti d'*Othon IV*. Ils battent les païens; les deux chefs des Prussiens reçoivent le baptême. *Ottocare* rebâtit Konigsberg.

D'autres scènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre, et veut disposer du royaume de Naples et de Sicile, mais il ne peut recouvrer son propre domaine ni celui de la comtesse *Mathilde*. On voit toujours les papes puissans au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les divisions qu'ils fomentent; très-faibles chez eux, et surtout dans Rome.

Les factions des Gibelins et des Guelfes partageaient et désolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les querelles des papes et des empereurs; ces noms avaient été par-tout un mot de ralliement du temps de *Fréderic II*. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs et

des titres que les empereurs donnent, ſe déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraiſſaient plus partiſans de la liberté italique. Le parti guelfe à Rome était à la vérité pour le pape quand il s'agiſſait de ſe réunir contre l'empereur ; mais ce même parti s'oppoſait au pape quand le pontife délivré d'un maître voulait l'être à ſon tour. Ces factions ſe ſubdiviſaient encore en pluſieurs parties différentes, et ſervaient d'aliment aux diſcordes des villes et des familles. Quelques anciens capitaines de *Fréderic II* employaient ces noms de faction qui échauffent les eſprits pour attirer du monde ſous leur drapeaux, et autoriſaient leurs brigandages du prétexte de ſoutenir les droits de l'Empire. Des brigands oppoſés feignaient de ſervir le pape qui ne les en chargeait pas, et ravageaient l'Italie en ſon nom.

Parmi ces brigands qui ſe rendirent illuſtres, il y eut ſurtout un partiſan de *Fréderic II*, nommé *Ezzelino*, qui fut ſur le point de s'établir une grande domination, et de changer la face des affaires. Il eſt encore fameux par ſes ravages ; d'abord il ramaſſa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs : avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours ſecondé, il devenait un conquérant : mais enfin il fut pris dans une embuſcade : et Rome, qui le craignait, en fut délivrée. Les factions guelfe et gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles

ſubſiſtèrent long-temps, et furent violentes, même pendant que l'Allemagne, ſans empereur véritable dans l'interrègne qui ſuivit la mort de *Conrad*, ne pouvait plus ſervir de prétexte à ces troubles.

Un pape dans ces circonſtances avait une place bien difficile à remplir. Obligé par ſa qualité d'évêque de prêcher la paix au milieu de la guerre, ſe trouvant à la tête du gouvernement romain ſans pouvoir parvenir à l'autorité abſolue, ayant à ſe défendre des Gibelins, à ménager les Guelfes, craignant ſurtout une maiſon impériale qui poſſédait Naples et Sicile; tout était équivoque dans ſa ſituation. Les papes, depuis *Grégoire VII*, eurent toujours avec les empereurs cette conformité, les titres de maîtres du monde, et la puiſſance la plus gênée. Et ſi on y fait attention, on verra que, dès le temps des premiers ſucceſſeurs de *Charlemagne*, l'empire et le ſacerdoce ſont deux problèmes difficiles à réſoudre.

Conrad fait venir un de ſes frères, à qui *Frédéric II* avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, et on ſoupçonne *Conrad* de l'avoir empoiſonné : car dans ce temps il fallait qu'un prince mourût de vieilleſſe pour qu'on n'imputât pas ſa mort au poiſon.

Conrad IV meurt bientôt après, et on accuſe *Mainfroi* de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur

L'empereur *Conrad IV*, mort à la fleur de ſon âge, laiſſait un enfant, ce malheureux *Conradin* dont *Mainfroi* prit la tutelle. Le pape *Innocent IV* pourſuit ſur cet enfant la mémoire de ſes pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de *St Louis*. Il meurt au milieu de ſes projets dans Naples même que ſon parti avait conquis. On croirait, à voir les dernières entrepriſes d'*Innocent IV*, que c'était un guerrier; non, il paſſait pour un profond théologien.

Après la mort de *Conrad IV*, ce dernier empereur, et non le dernier prince de la maiſon de Suabe, il était vraiſemblable que le jeune *Guillaume de Hollande*, qui commençait à régner ſans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maiſon impériale. Ce droit féodal, qui a cauſé tant de diſputes et tant de guerres, le fait armer contre les Friſons. On prétendait qu'ils étaient vaſſaux des comtes de Hollande et arrière-vaſſaux de l'Empire; et les Friſons ne voulaient relever de perſonne. Il marche contre eux; il y eſt tué, ſur la fin de l'année 1255 ou au commencement de l'autre: et c'eſt-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne. 1255.

La même anarchie eſt dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples et de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chaſſés de Naples par *Mainfroi*. Le nouveau pape *Alexandre IV*, mal affermi dans Rome, veut, comme ſon prédéceſſeur, ôter Naples et Sicile à la maiſon excommuniée de Suabe, et dépouiller à la fois le jeune *Conradin* à qui ce royaume appartient, et *Mainfroi* qui en eſt le tuteur.

Qui pourrait croire qu'*Alexandre IV* fait prêcher en Angleterre une croiſade contre *Conradin ;* et qu'en offrant les Etats de cet enfant au roi d'Angleterre, *Henri III*, il emprunte, au nom de ce roi anglais, aſſez d'argent pour lever lui-même une armée ? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin ! Un légat du pape commande cette armée qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape eſt battue et diſſipée.

Remarquons encore que le pape *Alexandre IV*, qui croyait pouvoir ſe rendre maître des deux royaumes aux portes de Rome, n'oſe pas rentrer dans cette ville, et ſe retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales qui diſputent à leurs archevêques les droits régaliens ; comme Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal eſt indépendant de l'électeur. Rome reſta dans cette ſituation équivoque juſqu'au temps d'*Alexandre VI.*

On veut en Allemagne faire un empereur. 1256.
Les princes allemands penſaient alors comme 1257.
penſent aujourd'hui les palatins de Pologne; 1258.
ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choiſit *Alfonſe X*, roi de Caſtille ; une autre élit *Richard*, frère du roi d'Angleterre, *Henri III*. Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection : le pape n'en confirme aucune. *Richard* cependant va ſe faire couronner à Aix-la-chapelle, le 18 mai 1257, ſans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alfonſe de Caſtille fait des actes de ſouverain d'Allemagne à Tolède. *Fréderic III*, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'inveſtiture de ſon duché, et la dignité de grand ſénéchal de l'empereur ſur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat ſur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les hiſtoriens d'Allemagne, comme les plus modernes, diſent que *Richard* ne reparut plus dans l'Empire : mais c'eſt qu'ils n'avaient pas connaiſſance de la chronique d'Angleterre de *Thomas Wik*. Cette chronique nous apprend que *Richard* repaſſa trois fois en Allemagne; qu'il y exerça ſes droits d'empereur dans plus d'une occaſion; qu'en 1263 il donna l'inveſtiture de l'Autriche et de la Stirie à un *Ottocare*, roi de Bohème, et qu'il ſe maria, en 1269, à la

fille d'un baron, nommée *Falkemorit*, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant, n'a donc pas véritablement ſubſiſté; mais on peut appeler ces années un temps d'interrègne, puiſque *Richard* était rarement en Allemagne. On ne voit, dans ces temps-là en Allemagne, que de petites guerres entre de petits ſouverains.

1259. Le jeune *Conradin* était alors élevé en Bavière avec le duc titulaire d'Autriche ſon couſin, de l'ancienne branche d'Autriche-Bavière, qui ne ſubſiſte plus. *Mainfroi*, plus ambitieux que fidèle, et laſſé d'être régent, ſe fait déclarer roi de Sicile et de Naples.

C'était donner au pape un juſte ſujet de chercher à le perdre. *Alexandre IV*, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure, et comme ſeigneur ſuzerain de Naples, le droit de punir un uſurpateur; mais il ne pouvait, ni comme pape, ni comme ſeigneur, ôter au jeune et innocent *Conradin* ſon héritage.

Mainfroi, qui ſe croit affermi, inſulte aux excommunications et aux entrepriſes du pape.

Depuis 1260 juſqu'à 1266. Tandis que l'Allemagne eſt ou déſolée ou languiſſante dans ſon anarchie; que l'Italie eſt partagée en factions; que les guerres civiles troublent l'Angleterre; que *St Louis*, racheté de ſa captivité en Egypte, médite encore une

nouvelle croiſade, qui fut plus malheureuſe s'il eſt poſſible; le ſaint-ſiége perſiſte toujours dans le deſſein d'arracher à *Mainfroi* Naples et Sicile, et de dépouiller à la fois le tuteur coupable et l'orphelin.

Quelque pape qui ſoit ſur la chaire de *St Pierre*, c'eſt toujours le même génie, le même mélange de grandeur et de faibleſſe, de religion et de crimes. Les Romains ne veulent ni reconnaître l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes ſont à peine ſoufferts dans Rome, et ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome éliſait alors un ſeul ſénateur, comme protecteur de ſa liberté. *Mainfroi*, *Pierre d'Arragon*, ſon gendre, le duc d'Anjou, *Charles*, frère de *St Louis*, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice ſous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à *Charles d'Anjou* Naples et Sicile; mais il ne veut pas qu'il ſoit ſénateur; ce ſerait trop de puiſſance.

Il propoſe à *St Louis* d'armer le duc d'Anjou pour lui faire conquérir le royaume de Naples. *St Louis* héſite. C'était manifeſtement ravir à un pupille l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet Etat ſur les Muſulmans. Le pape calme ſes ſcrupules. *Charles d'Anjou* accepte la donation du pape, et ſe fait élire ſénateur de Rome, malgré lui.

Urbain IV, trop engagé, fait promettre à *Charles d'Anjou* qu'il renoncera dans cinq ans au titre de sénateur; et comme ce prince doit faire serment aux Romains pour toute sa vie, le pape concilie ces deux sermens, et l'absout de l'un, pourvu qu'il lui fasse l'autre.

Il l'oblige aussi de jurer entre les mains de son légat, qu'il ne possédera jamais l'Empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ses prédécesseurs; et cette loi montre combien on avait craint *Frédéric II*.

Le comte d'Anjou promet surtout d'aider le saint-siége à se remettre en possession du patrimoine usurpé par beaucoup de seigneurs, et des terres de la comtesse *Mathilde* Il s'engage à payer par an huit mille onces d'or de tribut; consentant d'être excommunié si jamais ce paiement est différé de deux mois : il jure d'abolir tous les droits que les conquérans français et les princes de la maison de *Suabe* avaient eus sur les ecclésiastiques, et par-là il renonce à la prérogative singulière de Sicile.

A ces conditions et à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marseille avec trente galères, et va recevoir à Rome, en juin 1265, l'investiture de Naples et de Sicile qu'on lui vend si cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent, le 26 février 1266, décide de tout. *Mainfroi* y

périt ; ſa femme, ſes enfans, ſes tréſors ſont livrés au vainqueur.

Le légat du pape, qui était dans l'armée, prive le corps de *Mainfroi* de la ſépulture des chrétiens ; vengeance lâche et mal-adroite, qui ne ſert qu'à irriter les peuples.

Dès que *Charles d'Anjou* eſt ſur le trône de Sicile, il eſt craint du pape et haï de ſes ſujets. Les conſpirations ſe forment. Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière ſolliciter le jeune *Conradin* de venir prendre l'héritage de ſes pères. *Clément IV*, ſucceſſeur d'*Urbain*, lui défend de paſſer en Italie, comme un ſouverain donne un ordre à ſon ſujet. 1267. 1268.

Conradin part à l'âge de ſeize ans avec le duc de Bavière, ſon oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouſer la fille, et ſurtout avec le jeune duc d'Autriche, ſon couſin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que *Conradin* ne l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquèrent pas. *Clément IV*, pour leur mieux réſiſter, nomme *Charles d'Anjou*, vicaire impérial en Toſcane ; car les papes, oſant prétendre qu'ils donnaient l'Empire, devaient à plus forte raiſon en donner le vicariat. La Toſcane, cette province illuſtre, devenue libre par ſon eſprit et par ſon courage, était partagée en Guelfes et en Gibelins ; et par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, sénateur de Rome et chef de la Toscane, en devenait plus redoutable au pape : mais *Conradin* l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à *Conradin ;* et par une destinée singulière, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps pour lui. D'un côté, l'infant *Henri*, frère d'*Alfonse X*, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur de Rome, pour y soutenir les droits de *Conradin*. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrazins qui étaient restés dans le royaume de Naples, prennent les armes en sa faveur.

Conradin est reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, et presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila dans l'Abruzze. Les chevaliers français aguerris défont entièrement en bataille rangée l'armée de *Conradin*, composée à la hâte de plusieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche et *Henri de Castille* sont faits prisonniers.

Les historiens *Villani*, *Guadelfiero*, *Fazelli* assurent que le pape *Clément IV* demanda le supplice de *Conradin* à *Charles d'Anjou*. Ce fut sa dernière volonté. Le pape mourut bientôt après. *Charles* fait prononcer une sentence de

mort par ſon protonotaire *Robert de Bari*, contre les deux princes. Il envoie priſonnier *Henri de Caſtille* en Provence; car la Provence lui appartenait du chef de ſa femme.

Le 26 octobre 1268, *Conradin* et *Fréderic d'Autriche* ſont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'eſt le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. *Conradin*, avant de recevoir le coup, jeta ſon gant dans l'aſſemblée; en priant qu'il fût porté à *Pierre d'Arragon*, ſon couſin, gendre de *Mainfroi*, qui vengera un jour ſa mort. Le gant fut ramaſſé par le chevalier *Truchſés de Valbourg*, qui exécuta en effet ſa volonté. Depuis ce temps, la maiſon de *Valbourg* porte les armes de *Conradin*, qui ſont celles de *Suabe*. Le jeune duc d'Autriche eſt exécuté le premier. *Conradin*, qui l'aimait tendrement, ramaſſe ſa tête, et reçoit, en la baiſant, le coup de la mort.

On tranche la tête à pluſieurs ſeigneurs ſur le même échafaud. Quelque temps après, *Charles d'Anjou* fait périr en priſon la veuve de *Mainfroi* avec le fils qui lui reſte. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'on ne voit point que *St Louis*, frère de *Charles d'Anjou*, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de *Charles* qu'il entreprit en partie ſa dernière malheureuſe

croiſade contre le roi de Tunis, protecteur de *Conradin*.

1269. Les petites guerres continuaient toujours
1270. entre les ſeigneurs d'Allemagne. *Rodolphe*,
1271. comte de Habsbourg en Suiſſe, ſe rendait
1272. déjà fameux dans ces guerres, et ſurtout dans celle qu'il fit à l'évêque de Bâle, en faveur de l'abbé de Saint-Gall. C'eſt à ces temps que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maiſons allemandes. C'eſt une donation réciproque de terres d'une maiſon à une autre, au dernier ſurvivant des mâles.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de *Fréderic II*, entre les maiſons de *Saxe* et de *Heſſe*.

Les villes anſéatiques augmentent dans ces années leurs priviléges et leur puiſſance. Elles établiſſent des conſuls qui jugent toutes les affaires du commerce ; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours ?

La même néceſſité qui fait inventer les conſuls aux villes marchandes, fait inventer les *auſtrègues* aux autres villes et aux ſeigneurs, qui ne veulent pas toujours vider leurs différens par le fer. Ces *auſtrègues* ſont, ou des ſeigneurs, ou des villes mêmes, que l'on choiſit pour arbitres ſans frais de juſtice.

Ces deux établiſſemens, ſi heureux et ſi ſages, furent le fruit des malheurs des temps qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne reſtait toujours ſans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. *Alfonſe de Caſtille* n'avait plus de parti. *Ottocare III*, roi de Bohème, duc d'Autriche et de Stirie, fut propoſé, et refuſa, dit-on, l'Empire. Il avait alors une guerre avec *Béla*, roi de Hongrie, qui lui diſputait la Stirie, la Carinthie et la Carniole. On pouvait lui conteſter la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie et la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix ſe fit. La Stirie et la Carinthie avec la Carniole reſtèrent à *Ottocare*. On ne conçoit pas comment, étant ſi puiſſant, il refuſa l'Empire, lui qui depuis refuſa l'hommage à l'empereur. Il eſt bien plus vraiſemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puiſſant.

RODOLPHE PREMIER

DE HABSBOURG,

PREMIER EMPEREUR DE LA MAISON D'AUTRICHE,

VINGT-HUITIEME EMPEREUR.

1273. ENFIN on s'assemble à Francfort pour élire un empereur, et cela sur les lettres de *Grégoire X*, qui menace d'en nommer un. C'était une chose nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur.

On ne propose dans cette assemblée aucun prince possesseur de grands Etats. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de *Tirol*, qui était du nombre des électeurs, indique trois sujets ; un comte de *Goritz*, seigneur d'un petit pays dans le Frioul, et absolument inconnu ; un *Bernard*, non moins inconnu encore, qui n'avait pour tout bien que des prétentions sur le duché de Carinthie ; et *Rodolphe de Habsbourg*, capitaine célèbre, et grand maréchal de la cour d'*Ottocare*, roi de Bohême.

Les électeurs, partagés entre ces trois concurrens, s'en rapportent à la décision du comte palatin, *Louis le sévère*, duc de Bavière, le même

qui avait élevé et ſecouru en vain le malheureux *Conradin* et *Fréderic d'Autriche*. C'eſt-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. *Louis de Bavière* nomme empereur *Rodolphe de Habsbourg*.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à *Rodolphe*, qui, n'étant plus alors au ſervice du roi de Bohème, s'occupait de ſes petites guerres vers Bâle et vers Strasbourg.

Alfonſe de Caſtille et le roi de Bohème proteſtent en vain contre l'élection. Cette proteſtation d'*Ottocare* ne prouve pas aſſurément qu'il eût refuſé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'*Albert* comte de Habsbourg en Suiſſe. Sa mère était *Ulrike de Kybourg*, qui avait pluſieurs ſeigneuries en Alſace. Il était marié depuis long-temps avec *Anne de Hœneberg*, dont il avait quatre enfans. Son âge était de cinquante-cinq ans et demi, quand il fut élevé à l'Empire. Il avait un frère colonel au ſervice des Milanais, et un autre chanoine à Bâle. Ses deux frères moururent avant ſon élection.

Il eſt couronné à Aix-la-chapelle; on ignore par quel archevêque. Il eſt rapporté que le ſceptre impérial, qu'on prétendait être celui de *Charlemagne*, ne ſe trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à ſervir de prétexte à pluſieurs ſeigneurs qui ne voulaient pas lui

prêter ſerment. Il prit un crucifix : *Voilà mon ſceptre*, dit-il, et tous lui rendirent hommage. Cette ſeule action de fermeté le rendit reſpectable, et le reſte de ſa conduite le montra digne de l'Empire.

Il marie ſon fils *Albert* à la fille du comte de *Tirol*, ſœur utérine de *Conradin*. Par ce mariage, *Albert* ſemble acquérir des droits ſur l'Alſace et ſur la Suabe, héritage de la maiſon du fameux empereur *Fréderic II*. L'Alſace était alors partagée entre pluſieurs petits ſeigneurs. Il fallut leur faire la guerre. Il obtint par ſa prudence des troupes de l'Empire, et ſoumit tout par ſa valeur. Un préfet eſt nommé pour gouverner l'Alſace. C'eſt ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les poſſeſſeurs des terres dans la Suabe et dans l'Alſace relevaient de la maiſon impériale de *Suabe;* mais après l'extinction de cette maiſon dans la perſonne de l'infortuné *Conradin*, ils ne voulurent plus relever que de l'Empire. Voilà la véritable origine de la nobleſſe immédiate ; et voilà pourquoi l'on trouve plus de cette nobleſſe en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur *Rodolphe* vint à bout de ſoumettre les gentilshommes d'Alſace, et créa un préfet dans cette province ; mais après lui les barons d'Alſace redevinrent, pour la plupart, barons libres et immédiats, ſouverains dans leurs petites terres, comme les plus grands

seigneurs allemands dans les leurs. C'était dans presque toute l'Europe l'objet de quiconque possédait un château.

Trois ambassadeurs de *Rodolphe* font serment 1274.
de sa part au pape, *Grégoire X*, dans le consistoire. Le pape écrit à *Rodolphe : De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.*

Alfonse X, roi de Castille, renonce alors à l'Empire.

Rodolphe va trouver le pape à Lausanne. Il lui 1275.
promet de lui faire rendre la Marche d'Ancone et les terres de *Mathilde*. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes et des seigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape et de l'Empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puissantes. Venise, Gènes et Pise avaient plus de vaisseaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enseignes. Florence devenait considérable, et déjà elle était le berceau des beaux arts.

Rodolphe pense d'abord à l'Allemagne. Le puissant roi de Bohème, *Ottocare III*, duc d'Autriche, de Carinthie et de Carniole, lui refuse l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il, *je lui ai payé ses gages*. Il se ligue avec la Bavière.

Rodolphe ſoutient la majeſté de ſon rang. Il fait mettre au ban de l'Empire ce puiſſant *Ottocare*, et le duc de Bavière *Henri* qui eſt lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, et il va venger les droits de l'Empire allemand.

1276. L'empereur *Rodolphe*, bat l'un après l'autre, tous ceux qui prennent le parti d'*Ottocare*, ou qui veulent profiter de cette diviſion; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, le marquis de Bade, le comte de Virtemberg, et *Henri* duc de Bavière. Il finit tout d'un coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ſes filles au fils de ce prince, et en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à ſa fille.

De-là il marche contre *Ottocare;* il le force de venir à compoſition. Le roi de Bohème cède l'Autriche, la Stirie et la Carniole. Il conſent de faire un hommage-lige à l'empereur, dans l'île de Camberg, au milieu du Danube, ſous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or et de pierreries. *Rodolphe*, par un faſte ſupérieur, le reçoit avec l'habit le plus ſimple; et au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le ſuperbe *Ottocare* à genoux,

genoux, tenant ſes mains jointes entre les mains de ſon vainqueur, qu'il avait ſi ſouvent appelé ſon maître-d'hôtel, et dont il devenait le grand-échanſon. Ce conte eſt accrédité, et il importe peu qu'il ſoit vrai.

La femme d'*Ottocare*, princeſſe plus altière 1277.
que ſon époux, lui fait tant de reproches de ſon hommage rendu et de la ceſſion de ſes provinces, que le roi de Bohème recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complète. *Ottocare* eſt tué dans la bataille, le 26 août. Le vainqueur uſe de ſa victoire en légiſlateur. Il laiſſe la Bohème au fils du vaincu, le jeune *Venceſlas*; et la régence, au marquis de Brandebourg.

Rodolphe fait ſon entrée à Vienne, et s'établit 1278.
dans l'Autriche. *Louis*, duc de Bavière, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour ſoutenir ce droit. *Rodolphe* tombe ſur lui avec ſes troupes victorieuſes. Alors rien ne réſiſte, et on voit ce prince, que les électeurs avaient appelé à l'Empire pour régner ſans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

Ce maître de l'Allemagne eſt bien loin de 1279.
l'être en Italie. Le pape *Nicolas III* gagne avec

lui, sans peine, ce long procès que tant de pontifes ont soutenu contre tant d'empereurs. *Rodolphe*, par un diplome, du 15 février 1279, cède au saint-siége les terres de la comtesse *Mathilde*, renonce au droit de suzeraineté, désavoue son chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent, la même année, cette cession de *Rodolphe*. Ce prince, en abandonnant des droits pour lesquels on avait si long-temps combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de seigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'Empire n'était plus rien. Il fallait que cette cession fût bien peu de chose, puisque l'empereur n'eut en échange que le titre de sénateur de Rome, et encore ne l'eut-il que pour un an.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de sénateur à *Charles d'Anjou*, roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier son neveu avec la nièce de ce pontife, en disant que, *quoiqu'il s'appelât Orsini, et qu'il eût les pieds rouges, son sang n'était pas fait pour se mêler au sang de France.*

Nicolas III ôte encore à *Charles d'Anjou* le vicariat de l'Empire en Toscane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, et ce nom même ne pouvait subsister depuis qu'il y avait un empereur.

La ſituation de *Rodolphe* en Italie était (à ce que dit *Girolamo Briani*) ſemblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, et dont d'autres marchands partagent les effets.

L'empereur *Rodolphe* ſe raccommode avec *Charles de Sicile*, par le mariage d'une de ſes filles. Il donne cette princeſſe, nommée *Clémence*, à *Charles-Martel*, petit-fils de *Charles*. Les deux mariés étaient preſque encore au berceau. 1280.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'inveſtiture des comtés de Provence et de Forcalquier.

Après la mort de *Nicolas III*, on élit un français, nommé *Brion*, qui prend le nom de *Martin IV*. Ce français fait rendre d'abord la dignité de ſénateur au roi de Sicile, et veut lui faire rendre auſſi le vicariat de l'Empire en Toſcane. *Rodolphe* paraît ne guère s'en embarraſſer; il eſt aſſez occupé en Bohême. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; et d'ailleurs, *Rodolphe* avait plus beſoin d'argent que de titres.

Ces années ſont mémorables par la fameuſe conſpiration des vêpres ſiciliennes. *Jean de Procida*, gentilhomme de Salerne, riche, et qui, malgré ſon état, exerçait la profeſſion de médecin et de juriſconſulte, fut l'auteur de 1281. 1282.

cette conſpiration, qui ſemblait ſi oppoſée à ſon genre de vie. C'était un gibelin paſſionnément attaché à la mémoire de *Fréderic II*, et à la maiſon de *Suabe*. Il avait été pluſieurs fois en Arragon auprès de la reine *Conſtance*, fille de *Mainfroi*. Il brûlait de venger le ſang que *Charles d'Anjou* avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que *Charles* contenait par ſa préſence et par la terreur, il trama ſon complot dans la Sicile, gouvernée par des Provençaux plus déteſtés que leur maître, et moins puiſſans.

Le projet de *Charles d'Anjou* était la conquête de Conſtantinople. Un des grands fruits des croiſades de l'Occident avait été de prendre l'Empire des Grecs, en 1204, et on l'avait perdu depuis, ainſi que les conquêtes ſur les Muſulmans. La fureur d'aller ſe battre en Paleſtine avait paſſé depuis les malheurs de *St Louis*: mais la proie de Conſtantinople paraiſſait facile à ſaiſir; et *Charles d'Anjou* eſpérait détrôner *Michel Paléologue*, qui poſſédait alors le reſte de l'Empire d'Orient.

Jean de Procida va déguiſé à Conſtantinople avertir *Michel Paléologue;* il l'excite à prévenir *Charles :* de là il court en Arragon voir en ſecret le roi *Pierre*. Il eut de l'argent de l'un et de l'autre; il gagne aiſément des conjurés. *Pierre d'Arragon* équipe une flotte; et feignant

d'aller contre l'Afrique, il ſe tient prêt pour deſcendre en Sicile. *Procida* n'a pas de peine à diſpoſer les Siciliens.

Enfin le troiſième jour de pâque, 1282, au ſon de la cloche des vêpres, tous les provençaux ſont maſſacrés dans l'île, les uns dans les égliſes, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maiſons. On compte qu'il y eut huit mille perſonnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple et le quadruple d'hommes, ſans qu'on y ait fait attention: mais ici ce ſecret gardé ſi long-temps par tout un peuple; des conquérans exterminés par la nation conquiſe; les femmes, les enfans maſſacrés; des filles ſiciliennes enceintes par des provençaux, tuées par leurs propres pères; des pénitentes égorgées par leurs confeſſeurs, rendent cette action à jamais fameuſe et exécrable. On dit toujours que ce furent des français qui furent maſſacrés à ces vêpres ſiciliennes, parce que la Provence eſt aujourd'hui à la France; mais elle était alors province de l'Empire; et c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de *Conradin* et du duc d'Autriche: leur mort avait été le crime d'un ſeul homme, de *Charles d'Anjou;* et huit mille innocens l'expièrent!

Pierre d'Arragon aborde alors en Sicile avec sa femme *Constance;* toute la nation se donne à lui, et dès ce jour, la Sicile resta à la maison d'*Arragon;* mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur investit ses deux fils aînés, *Albert* et *Rodolphe*, à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, le 27 décembre 1282, dans une diète à Augsbourg, du consentement de tous les seigneurs, et même de celui de *Louis de Bavière* qui avait des droits sur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'investiture des mêmes Etats à ces deux princes? n'en avaient-ils que le titre? le puîné devait-il succéder à l'aîné? ou bien le puîné n'avait-il que le nom, tandis que l'autre avait la terre? ou devaient-ils posséder ces Etats en commun? c'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui est incontestable, c'est qu'on voit beaucoup de diplomes dans lesquels les deux frères sont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie et de Carniole.

Il y a une seule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur *Rodolphe* investit son fils *Rodolphe* de la Suabe; mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune *Rodolphe* ait eu la Suabe. Tous les diplomes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme son frère. Cependant un

hiſtorien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont ſuivie; et dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce *Rodolphe* duc de Suabe : s'il l'avait été, comment ſa maiſon aurait-elle perdu ce duché?

Dans la même diète, l'empereur donne la Carinthie et la Marche Tréviſane au comte de *Tirol*, ſon gendre. L'avantage qu'il tira de ſa dignité d'empereur fut de pourvoir toute ſa maiſon.

Rodolphe gouverne l'Empire auſſi-bien que ſa maiſon. Il apaiſe les querelles de pluſieurs ſeigneurs et de pluſieurs villes. 1283. 1284.

Les hiſtoriens diſent que ſes travaux l'avaient fort affaibli, et qu'à l'âge de 65 ans paſſés, les médecins lui conſeillèrent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier ſa ſanté. Ces hiſtoriens ne ſont pas phyſiciens. Il épouſe *Agnès*, fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année, 1284, le roi d'Arragon, *Pierre*, fait priſonnier le prince de Salerne, fils de *Charles d'Anjou;* mais ſans pouvoir ſe rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'Empire juſqu'à *Charles-Quint.*

Les Cumins, reſte de Tartares, dévaſtent la Hongrie. 1285.

L'empereur inveſtit *Jean Davennes* du comté d'Aloſt, du pays de Vaſs, de la Zélande, du

Hainaut. Le comte de Flandre n'eſt point ſpécifié dans l'inveſtiture : il était devenu inconteſtable qu'il relevait de la France.

1286. 1287. Pour mettre le comble à la gloire de *Rodolphe*, il eût fallu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; mais le temps était paſſé. Il ne voulut pas même aller ſe faire couronner à Rome. Il ſe contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques, douze mille; Gènes, Bologne, ſix mille. Preſque toutes les autres ne donnèrent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi conſiſtait cette liberté ou donnée ou confirmée? était-ce dans une ſéparation abſolue de l'Empire? il n'y a aucun acte de ces temps-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté conſiſtait dans le droit de nommer des magiſtrats, de ſe gouverner ſuivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extenſion des droits obtenus de *Fréderic Barberouſſe*. L'Italie fut alors indépendante et comme détachée de l'Empire, parce que l'empereur était éloigné et trop peu puiſſant. Le temps eût pu aſſurer à ce pays une liberté pleine et entière. Déjà les villes de Lombardie, celles

celles de la Suiſſe même, ne prêtaient plus de ſerment, et rentraient inſenſiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes ſerment; mais les unes étaient réputées *libres*, comme Augsbourg, Aix-la-chapelle et Metz; les autres avaient le nom d'*impériales*, en fourniſſant des tributs; les autres *ſujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, et médiatement de l'Empire; les autres *mixtes*, qui, en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était adminiſtrée par des nobles; les citoyens avaient, à Strasbourg, l'autorité.

Rodolphe fait ſervir toutes ſes filles à ſes intérêts. Il marie encore une fille qu'il avait de ſa première femme, au jeune *Venceſlas*, roi de Bohème, devenu majeur, et lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche et de Stirie; mais auſſi, en récompenſe, il lui confirme la charge de grand-échanſon. 1288. 1289. 1290.

Les ducs de Bavière prétendaient cette charge de la maiſon de l'empereur. Il ſemble que la qualité d'électeur fût inſéparable de celle de grand-officier de la couronne : non que les ſeigneurs des principaux fiefs ne prétendiſſent

encore le droit d'élire; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'eſt pourquoi les ducs de Bavière diſputaient la charge de grand-maître à la branche de Bavière palatine, quoiqu'aînée.

Grande diète à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déjà fait de la Thuringe. L'orientale reſte à la maiſon de *Miſnie*, qui eſt aujourd'hui de *Saxe*; l'occidentale demeure à la maiſon de *Brabant*, héritière de la Miſnie par les femmes. C'eſt la maiſon de *Heſſe*.

Le roi de Hongrie, *Ladiſlas III*, ayant été tué par les Tartares cumins qui ravageaient toujours ce pays, l'empereur, qui prétend que la Hongrie eſt un fief de l'Empire, veut donner ce fief à ſon fils *Albert*, auquel il avait donné déjà l'Autriche.

Le pape *Nicolas IV*, qui croit que tous les royaumes ſont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à *Charles-Martel*, petit-fils de *Charles d'Anjou*, roi de Naples et de Sicile. Mais comme ce *Charles-Martel* ſe trouve gendre de l'empereur, et comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être aſſervis, *Rodolphe* conſent que *Charles-Martel* ſon gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encore un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le

comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire, de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, et en cette qualité il avait prêté ſerment de fidélité à *Philippe le bel*. Cependant juſque-là tout ce qui feſait partie de l'ancien royaume de Bourgogne relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle ſe termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainſi ce comte ſe trouve relever à la fois de l'Empire et de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe ſon gendre, *Albert II*, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien diſtinguer cette maiſon de *Saxe* d'avec celle d'aujourd'hui, qui eſt, comme nous l'avons dit, celle de *Miſnie*.

L'empereur *Rodolphe* meurt à Germesheim, le 15 juillet, à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit. 1291.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIEME EMPEREUR,

après un interrègne de neuf mois.

LES princes allemands, craignant de rendre héréditaire cet empire d'Allemagne toujours nommé l'empire romain, et ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un ſecond compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de *Rodolphe*. 1292.

L'archevêque de Maïence, auquel on s'en rapporte, nomme *Adolphe de Naſſau*, par le même principe qu'on avait choiſi ſon prédéceſſeur. C'était le plus illuſtre guerrier de ces temps-là, et le plus pauvre. Il paraiſſait capable de ſoutenir la gloire de l'Empire à la tête des armées allemandes, et trop peu puiſſant pour l'aſſervir. Il ne poſſédait que trois ſeigneuries dans le comté de Naſſau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point ſuccéder à ſon père, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne, qui ne veut plus être vaſſal de l'Allemagne, et tous deux obtiennent des ſecours du roi de France *Philippe le bel*. La maiſon d'Autriche commence par appeler contre l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'Empire ont depuis ſi ſouvent appelés contre elle. *Albert d'Autriche*, avec le ſecours de la France, fait d'abord la guerre en Suiſſe, dont ſa maiſon réclame la ſouveraineté. Il prend Zurich avec des troupes françaiſes.

1293. *Albert d'Autriche* ſoulève contre *Adolphe* Strasbourg et Colmar. L'empereur, à la tête de quelques troupes que les fiefs impériaux lui fourniſſent, apaiſe ces troubles.

Un différent entre le comte de Flandre et les citoyens de Gand, eſt porté au parlement de Paris, et jugé en faveur des citoyens. Il était

bien clairement reconnu que, depuis Gand jusqu'à Boulogne, Arras et Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

Adolphe s'unit avec *Edouard*, roi d'Angleterre contre la France; mais comme il craint un aussi puissant vassal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveler plus d'une fois cette alliance dans des circonstances pareilles. 1294.

Une injustice honteuse de l'empereur est la première origine de ses malheurs & de sa fin funeste : grand exemple pour les souverains. *Albert de Misnie*, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui font une si grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur *Frédéric II*, avait trois enfans de la princesse sa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtresse indigne de lui; et c'est pour cela que les Allemands lui avaient donné, avec justice, le surnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ses trois enfans légitimes. Il met ses fiefs en vente, malgré les lois; et l'empereur, malgré les lois, les achète avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France. 1295.

Les trois princes soutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre

Dreſde et pluſieurs châteaux, il eſt chaſſé de la Miſnie; et toute l'Allemagne ſe déclare contre cet indigne procédé.

1296. La rupture contre l'empereur et le roi d'Angleterre d'un côté, et la France de l'autre, durait toujours. Le pape *Boniface VIII* leur ordonne à tous trois une trève, ſous peine d'excommunication.

1297. L'empereur avait plus beſoin d'une trève avec les ſeigneurs de l'Empire. Sa conduite les révoltait tous. *Venceſlas*, roi de Bohème, *Albert*, duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Maïence s'aſſemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg; non qu'ils poſſédaſſent tous deux la même marche; mais étant frères, ils prenaient tous deux le même titre. C'eſt un uſage qui commençait à s'établir. On accuſe l'empereur dans les formes, et on indique une diète à Egra pour le dépoſer.

Albert d'Autriche envoie à Rome ſolliciter la dépoſition d'*Adolphe*. C'eſt un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le conſentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Maïence dépoſe ſolennellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comment il s'exprime : *On nous a dit que*

nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape; d'autres assurent que le pape l'a refusé : mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous déposons Adolphe de la dignité impériale, et nous élisons pour roi des Romains le seigneur Albert, duc d'Autriche.

Boniface VIII défend aux électeurs, sous peine d'excommunication, de sacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'est pas-là une affaire de religion. 1298.

Cependant *Adolphe*, ayant dans son parti quelques évêques et quelques seigneurs, avait encore une armée. Il donne bataille, le 2 juillet, auprès de Spire à son rival ; tous deux se joignent au fort de la mêlée. *Albert d'Autriche* lui porte un coup d'épée dans l'œil. *Adolphe* meurt en combattant, et laisse l'Empire à *Albert*.

ALBERT PREMIER D'AUTRICHE,

TRENTIEME EMPEREUR.

ALBERT d'Autriche commence par remettre son droit aux électeurs afin de le mieux assurer. Il se fait élire une seconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne. 1298.

Le pape *Boniface VIII* ne veut pas le reconnaître. Ce pape avait alors de violens démêlés avec le roi de France *Philippe le bel*.

1299. L'empereur *Albert* s'unit incontinent avec *Philippe*, et marie ſon fils aîné *Rodolphe* à *Blanche*, ſœur du roi. Les articles de ce mariage ſont remarquables. Il s'engage de donner à ſon fils l'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alſace, Fribourg en Briſgau, et aſſigne pour douaire à ſa belle-fille l'Alſace et Fribourg, s'en remettant, pour la dot de *Blanche*, à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape qui, pour toute réponſe, dit que l'empereur n'eſt qu'un uſurpateur, et qu'il n'y a d'autre céſar que le ſouverain pontife des chrétiens.

1300. 1301. Les maiſons de France et d'Autriche ſemblaient alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre *Boniface VIII*, par la néceſſité où elles étaient de ſe défendre contre leurs vaſſaux. Car dans le même temps la Hollande et la Zélande, vaſſales de l'Empire, feſaient la guerre à *Albert*; et les Flamands, vaſſaux de la France, la feſaient au roi *Philippe le bel*.

Boniface VIII, plus fier encore que *Grégoire VII*, et plus impétueux, prend ce temps pour braver à la fois l'empereur et le roi de France. D'un côté, il excite, contre *Philippe le bel*, ſon frère *Charles de Valois*; de l'autre, ils ſoulève des princes de l'Allemagne contre *Albert*.

Nul pape ne pouſſa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce *Charles de Valois*, et le nomme vicaire de l'Empire en Toſcane. Il marie ce prince à la fille de *Baudouin II*, empereur de Conſtantinople, dépoſſédé, et déclare hardiment *Charles de Valois* empereur des Grecs. Rien n'eſt plus grand que ces entrepriſes quand elles ſont bien conduites et heureuſes : rien de plus petit quand elles ſont ſans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les Empires d'Orient et d'Occident, et mit en interdit le royaume de France.

Les circonſtances où ſe trouvait l'Allemagne le mirent ſur le point de réuſſir contre *Albert d'Autriche*.

Il écrivit aux archevêques de Maïence, de Trèves et de Cologne : *Nous ordonnons qu'Albert comparaiſſe devant nous dans ſix mois, pour ſe juſtifier, s'il peut, du crime de lèſe-majeſté, commis contre la perſonne de ſon ſouverain Adolphe. Nous défendons qu'on le reconnaiſſe pour roi des Romains, &c.*

Ces trois archevêques, qui n'aimaient pas *Albert*, conviennent, avec le comte palatin du Rhin, de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre ſon prédéceſſeur ; et ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids et deux meſures, c'eſt qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu et tué, en combattant, ce même

Adolphe qu'ils avaient dépoſé, et contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur *Albert*. On ſait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, et juges des cauſes civiles entre le prince et les ſujets, comme cela ſe pratique dans tous les pays ſous des noms différens.

Les palatins ſe croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'eſt ſur cette prétention qu'on verra un palatin, un ban de Croatie condamner une reine.

Albert, ayant pour lui les autres princes de l'Empire, répond aux procédures par la guerre.

1302. Bientôt ſes juges lui demandent grace, et l'électeur palatin paie par une groſſe ſomme d'argent ſes procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour ſon roi *Venceſlas*, roi de Bohème. *Venceſlas* met quelque ordre dans un pays où il n'y en avait jamais eu. C'eſt lui qui inſtitua le ſénat. Ce *Venceſlas* donne ſon fils pour roi aux Hongrois, qui le demandaient eux-mêmes.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'eſt un attentat contre lui, et qu'il n'appartient qu'à lui ſeul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume *Carobert*, deſcendant de *Charles d'Anjou*. Il ſemblerait

que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes ; cependant c'eſt ce qui le raccommoda avec lui. Il craignait plus la puiſſance de *Venceſlas* que celle du pape. Il protége donc *Carobert*, et déſole la Bohème avec une armée. Les auteurs diſent que cette armée fut empoiſonnée par les Bohémiens, qui infectèrent les eaux voiſines du camp; cela eſt aſſez difficile à croire.

Ce qui achève de mettre l'empereur dans les intérêts de *Boniface VIII*, c'eſt la ſanglante querelle de ce pape avec *Philippe le bel*. *Boniface* très-mal traité par ce monarque, et qui méritait de l'être, reconnaît enfin cet *Albert*, à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des Romains, et lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France. 1303.

Albert paie la complaiſance du pape par une complaiſance bien plus grande. Il reconnaît *que l'Empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le ſaint-ſiége ; que les électeurs tiennent leur droit du pape, et que les empereurs et les rois reçoivent de lui le droit du glaive.* C'eſt contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainſi *Boniface VIII* qui mourut le 12 octobre, échappé

à peine de la prison où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confisque la Flandre sur le comte *Gui Dampierre*, et demeure, après une sanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, et d'un très-grand pays, sans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne songe pas davantage à l'Italie toujours partagée entre les Guelfes et les Gibelins.

1304. 1305. *Ladislas*, ce fils du respectable *Venceslas* roi de Bohème et de la Pologne, est chassé de la Hongrie. Son père en meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, si les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière, *Othon*, se fait élire roi de Hongrie, et se fait renvoyer dès la même année. *Ladislas*, retourné en Bohème, y est assassiné. Ainsi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohème et la Pologne.

L'empereur *Albert* fait couronner son fils *Rodolphe* en Bohème à main armée. *Carobert* se propose toujours pour la Hongrie; et un seigneur polonais, nommé *Uladislas Locticus*, est élu ou plutôt rétabli en Pologne; mais l'empereur n'y a aucune part.

1306. Voici une injustice qui ne paraît pas d'un prince habile. L'empereur *Adolphe de Nassau*

avait perdu la couronne et la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, et cette haine fut principalement fondée sur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Misnie et de la Thuringe.

Philippe de Nassau, frère de cet empereur, réclama ces pays si injustement achetés. *Albert* se déclare pour eux dans l'espérance d'en obtenir sa part. Les princes de Thuringe se défendent. Ils sont mis sans formalité au ban de l'Empire. Cette proscription leur donne des partisans et une armée. Ils taillent en pièces l'armée de l'empereur, qui est trop heureux de les laisser paisibles dans leurs Etats. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fond d'attachement pour leurs droits; et c'est ce qui a fait subsister si long-temps ce gouvernement mixte; édifice souvent près d'écrouler, et cependant toujours ferme.

Le pape *Clément V* envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à *Carobert* au nom du saint-siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume: alors les papes en disposent ainsi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vassaux des papes désarmés que des empereurs qui pourraient les asservir. Il valait mieux n'être vassal de personne. 1307

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES.

La Suiſſe relevait de l'Empire, et une partie de ce pays était domaine de la maiſon d'Autriche, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique ſujettes, avaient de grands priviléges, et étaient au rang des villes *mixtes* de l'Empire; d'autres étaient impériales, et ſe gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Bâle et Schaffouſe. Les cantons d'Uri, de Schvitz et d'Undervald étaient ſous le patronage de la maiſon d'Autriche, mais non ſous ſa domination.

L'empereur *Albert* voulut être deſpotique dans tout le pays. Les gouverneurs et les commiſſaires qu'il y envoya y exercèrent une tyrannie qui cauſa d'abord beaucoup de malheurs, et qui enſuite produiſit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté ſe nomment *Melchtad*, *Stauffager* et *Valtherfurſt*. La difficulté de prononcer des noms ſi reſpectables nuit à leur célébrité. Ces trois payſans, hommes de ſens et de réſolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les cantons d'Uri, Schvitz et Undervald.

Tous les hiſtoriens prétendent que, tandis que la conſpiration ſe tramait, un gouverneur d'Uri, nommé *Griſler*, s'aviſa d'un genre de

tyrannie ridicule et horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ſes bonnets au haut d'une perche dans la place, et ordonna qu'on ſaluât le bonnet, ſous peine de la vie. Un des conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne ſalua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, et ne lui donna ſa grace qu'à condition que le coupable, qui paſſait pour archer adroit, abattrait, d'un coup de flèche, une pomme placée ſur la tête de ſon fils. Le père tremblant tira, et fut aſſez heureux pour abattre la pomme. *Griſler*, apercevant une ſeconde flèche ſous l'habit de *Tell*, demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était deſtinée*, dit le ſuiſſe, *ſi j'avais bleſſé mon fils.*

Avouons que toutes ces hiſtoires de pommes ſont bien ſuſpectes : celle-ci l'eſt d'autant plus qu'elle ſemble tirée d'une ancienne fable danoiſe. Mais enfin on tient pour conſtant que *Tell*, ayant été mis aux fers, tua enſuite le gouverneur, d'une flèche : que ce fut le ſignal des conjurés ; que les peuples ſe ſaiſirent des forteresſes, et démolirent ces inſtrumens de leur eſclavage. Voyez l'*Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.*

Albert, près de commettre ſes forces contre ce courage que donne l'enthouſiaſme d'une liberté naiſſante, perd la vie d'une manière funeſte. Son propre neveu, *Jean*, qu'on a 1308.

appelé mal à propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouiſſance de ſon patrimoine, conſpire ſa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en ſe promenant avec lui, auprès de Rheinsfeld, ſur le bord de la rivière de Ruſs dans le voiſinage de la Suiſſe. Peu de ſouverains ont péri d'une mort plus tragique, et nul n'a été moins regretté. Il eſt très-vraiſemblable que le don de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur *Rodolphe de Habsbgurg* à ſes deux enfans, fut la cauſe de cet aſſaſſinat. *Jean*, fils du prince *Rodolphe*, ayant en vain demandé à ſon oncle *Albert* ſa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en poſſeſſion par un crime.

HENRI VII,

DE LA MAISON DE LUXEMBOURG,

TRENTE-UNIEME EMPEREUR.

1308. APRÈS l'aſſaſſinat d'*Albert*, le trône d'Allemagne demeure vacant ſept mois. On compte parmi les prétendans à ce trône, le roi de France, *Philippe le bel :* mais il n'y a aucun monument de l'hiſtoire de France qui en faſſe la moindre mention.

Charles

Charles de Valois, frère de ce monarque, se met sur les rangs. C'était un prince qui allait par-tout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Arragon des mains du pape *Martin IV*, et lui avait prêté l'hommage et le ferment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Arragon; mais il n'avait plus qu'un vain titre. *Boniface VIII* lui avait promis de le faire roi des Romains; mais il n'avait pu tenir sa parole.

Bertrand de Got, gascon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome par la protection de *Philippe le bel*, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faiblesse, parce que leur refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne, était souvent un prétexte de factions et de guerres civiles.

Ce pape *Clément V* fait tout le contraire de ce qu'il avait promis. Il fait presser sous main les électeurs de nommer *Henri* comte de Luxembourg.

Ce prince est le premier qui est nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne: les archevêques de Maïence, Trèves et Cologne, chanceliers: le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maison: le duc de Saxe de

la maiſon d'Aſcanie, grand-écuyer: le marquis de Brandebourg de la même maiſon d'Aſcanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohème, grand-échanſon, n'y aſſiſta pas, et perſonne même ne le repréſenta. Le royaume de Bohème était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie qu'ils avaient élu, mais auquel ils feſaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma, au nom des ſix électeurs, *Henri comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Egliſe romaine et univerſelle, et défenſeur des veuves et des orphelins.*

1309. *Henri VII* commence par venger l'aſſaſſinat de l'empereur *Albert II.* Il met l'aſſaſſin *Jean*, prétendu duc de Suabe, au ban de l'Empire. *Fréderic* et *Léopold d'Autriche*, ſes couſins, deſcendans comme lui de *Rodolphe de Habsbourg*, exécutent la ſentence, et reçoivent l'inveſtiture de ſes domaines.

Un des aſſaſſins, nommé *Rodolphe de Varth*, ſeigneur conſidérable, eſt pris; et c'eſt par lui que commence l'uſage du ſupplice de la roue. Pour *Jean*, après avoir erré long-temps, il obtint l'abſolution du pape, et ſe fit moine.

L'empereur donne à ſon fils de Luxembourg le titre de duc, ſans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet comme on

en voit aujourd'hui en France ; mais c'étaient des princes. On a déjà vu que les empereurs fesaient des rois à brevet.

L'empereur songe à établir sa maison, et fait élire son fils, *Jean de Luxembourg*, roi de Bohème. Il fallut la conquérir sur le duc de Carinthie; et cela ne fut pas difficile, puisque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les juifs sont chassés d'Allemagne, et une grande partie est dépouillée de ses biens. Ce peuple consacré à l'usure depuis qu'il est connu, ayant toujours exercé ce métier à Babylone, à Alexandrie, à Rome, et dans toute l'Europe, s'était rendu par-tout également nécessaire et exécrable. Il n'y avait guère de villes où l'on n'accusât les juifs d'immoler un enfant le vendredi saint, et de poignarder une hostie. On fait encore, dans plusieurs villes, des processions en mémoire des hosties qu'ils ont poignardées, et qui ont jeté du sang. Ces accusations ridicules servaient à les dépouiller de leurs richesses.

L'ordre des templiers est traité plus cruelle- 1310.
ment que les juifs; c'est un des événemens les plus incompréhensibles. Des chevaliers, qui fesaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST, sont accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, et de n'avoir, pour cérémonies secrètes de réception dans l'ordre, que les plus

horribles débauches. Ils ſont condamnés au feu en France, en conſéquence d'une bulle du pape *Clément V*, et de leurs grands biens. Le grand-maître de l'ordre, *Jean de Nolai*, *Gui*, frère du dauphin d'Auvergne, et ſoixante et quatorze chevaliers jurèrent en vain que l'ordre était innocent. *Philippe le bel*, irrité contre eux, les fit trouver coupables. Le pape, dévoué au roi de France, les condamna; il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris; en les pourſuivit par-tout. Le pape abolit l'ordre deux ans après; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux; peut-être parce qu'on les perſécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occaſion de calomnier l'ordre entier. Cette Saint-Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défenſe du chriſtianiſme, jugés en France, et condamnés par un pape et par des cardinaux, eſt la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la juſtice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus ſauvages: ils tuent dans la colère; mais les juges très-incompétens des templiers les livrèrent gravement aux plus affreux ſupplices, ſans paſſion comme ſans raiſon.

Henri VII veut rétablir l'empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis *Fréderic II*

Diète à Francfort pour établir *Jean de Luxembourg* roi de Bohème, vicaire de l'Empire,

et pour fournir au voyage de l'empereur ; ce voyage s'appelle, comme on fait, *l'expédition romaine*. Chaque état de l'Empire se cotise pour fournir des soldats, des cavaliers ou de l'argent.

Les commissaires de l'empereur qui le précèdent, font à Lausanne, le 11 octobre, le serment accoutumé aux commissaires du pape; serment toujours regardé par les papes comme un acte d'obéissance et un hommage ; et par les empereurs, comme une promesse de protection ; mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes,

Les factions des Guelfes et des Gibelins partageaient toujours l'Italie : mais ces factions n'avaient plus le même objet qu'autrefois; elles ne combattaient plus l'une pour l'empereur, l'autre pour le pape; ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guère d'idée fixe attachée. C'est de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions des Whigs et des Toris. 1311. 1312.

Le pape *Clément V* fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir ; il établissait sa cour à Lyon avec sa maîtresse la comtesse de Périgord, et amassait ce qu'il pouvait de trésors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les *Colonna*, les *Ursini*, les barons romains partageaient la ville, et c'est

la cauſe de ce long ſéjour des papes au bord du Rhône; de ſorte que Rome paraiſſait également perdue pour les papes et pour les empereurs.

La Sicile était reſtée à la maiſon d'Arragon. *Carobert*, roi de Hongrie, diſputait le royaume de Naples à *Robert* ſon oncle, fils de *Charles II* de la maiſon d'Anjou.

La maiſon d'Eſte s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de ſubſiſter; elle n'avait été faite que contre les empereurs : mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne penſaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins et les Génois feſaient la guerre à la république de Piſe. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions; Florence entre les noirs et les blancs, Milan entre les Viſconti et les Turriani.

C'eſt au milieu de ces troubles que *Henri VII* paraît enfin en Italie. Il ſe fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois lombards, comme ſi c'était à un petit cercle de fer que fût attaché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turriani, le propre chancelier de l'empereur conſpirent contre ſa vie dans Milan. Il condamne ſon chancelier au feu. La plupart

des villes de Lombardie, Crême, Crémone, Lodi, Breſcia lui refuſent obéiſſance. Il les ſoumet par force, et il y a beaucoup de ſang répandu.

Il marche à Rome. *Robert*, roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en feſant marcher vers Rome *Jean*, prince de Morée, ſon frère, avec des gendarmes et de l'infanterie.

Pluſieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, ſe joignent ſecrètement à *Robert*. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur qu'il ne ſouhaite rien tant que ſon gouvernement; le roi de Naples l'aſſure des mêmes ſentimens, et lui proteſte que le prince de Morée n'eſt à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII ſe préſente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'Egliſe de Saint-Pierre; mais il faut qu'il l'aſſiége pour y entrer. Il eſt battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, et demande qu'on le couronne dans l'Egliſe de Saint-Jean de Latran. Les cardinaux s'y oppoſent, et diſent que cela ne ſe peut ſans la permiſſion du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il eſt couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des juriſconſultes la queſtion, *ſi le pape peut*

ordonner quelque chose à l'empereur, et si le royaume de Naples relève de l'Empire ou du saint-siége. Ses jurisconsultes ne manquent pas de décider en sa faveur, et le pape a grand soin de faire décider le contraire par les siens.

1313. C'est, comme on a vu, la destinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. *Henri VII* est obligé d'en sortir. Il va assiéger inutilement Florence, et cite non moins inutilement *Robert*, roi de Naples, à comparaître devant lui. Il met aussi vainement ce roi au ban de l'Empire, comme coupable de lèse-majesté, *et le bannit à perpétuité, sous peine de perdre la tête.* L'arrêt est du 25 avril.

Il rend des arrêts à peu près semblables contre Florence et Lucques ; et permet par ces arrêts d'assassiner les habitans : *Venceslas*, en démence, n'aurait pas donné de tels rescrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par son frère archevêque de Trèves. Il obtient des Génois et des Pisans cinquante galères. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples et ensuite Rome ; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain, nommé *Politien de Montepulciano*, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais

les

les dominicains n'obtinrent du fils de *Henri VII*, *Jean* roi de Bohème, des lettres qui les déclarent innocens que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuſer de cet empoiſonnement ſacrilége.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

DANS les dernières années de la vie de *Henri VII*, l'ordre teutonique s'agrandiſſait, feſait des conquêtes ſur les idolâtres et ſur les chrétiens des bords de la mer Baltique. Ils ſe rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de Pruſſe, nommée Pomérélie, d'un margrave de Brandebourg qui la poſſéda.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs; et quoiqu'ils ſe ſoutinſſent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entièrement aboli.

Le pape *Clément V* condamne la mémoire de *Henri VII*, déclare que le ſerment que cet empereur avait fait, à ſon couronnement dans Rome, était un *ſerment de fidélité*, et par conſéquent d'un vaſſal qui rend hommage. 1314.

Il caſſe la ſentence de *Henri VII*, portée contre le roi de Naples, *attendu*, dit-il avec raiſon, *que le roi Robert eſt notre vaſſal.*

Mais le pape ajoute à cette raiſon des clauſes bien étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la ſupériorité ſur l'Empire, et nous ſuccédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne ſe doutait pas qu'un prêtre, qui ſe diſait dans Rome ſucceſſeur de *Simon*, fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples, *Robert*, vicaire de l'Empire en Italie. Ainſi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaiſſant qu'il faut un vicaire dans l'interrègne ; mais ils nomment ce vicaire pour ſe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne ſont long-temps diviſés. Il était déjà établi dans l'opinion des hommes que le droit de ſuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maiſon, c'eſt-à-dire aux trois chanceliers eccléſiaſtiques, et aux quatre princes ſéculiers. Ces officiers avaient long-temps eu la première influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des ſuffrages : peu-à-peu ils attirèrent à eux ſeuls le droit d'élire.

Cela eſt ſi vrai que le duc de Carinthie, *Henri*, qui prenait le titre de roi de Bohème, diſputait, en cette ſeule qualité, le droit d'électeur à *Jean* de Luxembourg, fils de *Henri VII*, qui en effet était roi de Bohème.

Les ducs de Saxe, *Jean* et *Rodolphe*, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, et être tous deux électeurs, parce qu'ils ſe diſaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière *Louis*, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroiſe, voulait partager avec ſon frère aîné *Rodolphe*, comte palatin, le droit de ſuffrage.

Il y eut donc dix électeurs, qui repréſentaient ſept officiers, ſept charges principales de l'Empire. De ces dix électeurs cinq nomment *Louis* duc de Bavière, qui, ajoutant ſon ſuffrage, eſt ainſi élu par ſix voix.

Les quatre autres choiſiſſent *Fréderic* duc d'Autriche, fils de l'empereur *Albert;* et ce duc d'Autriche ne compta point ſa propre voix; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de ſuffrage, ne fourniſſant point de grand officier.

LOUIS V, OU LOUIS DE BAVIERE,

TRENTE-DEUXIEME EMPEREUR.

1315. ON ne compte pour empereur que *Louis de Bavière*, parce qu'il paſſe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais ſurtout parce que ſon rival *Fréderic le beau* fut malheureux. *Fréderic* eſt ſacré à Cologne par l'archevêque du lieu; *Louis* à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Maïence; et cet archevêque s'attribue ce privilége, malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Ai..

Ces deux ſacres produiſent néceſſairement des guerres civiles; et celui-ci d'autant plus que *Louis de Bavière* était oncle de *Fréderic* ſon rival. Quelques cantons ſuiſſes, déjà ligués, prennent les armes pour *Louis de Bavière*. Ils défendaient par-là leur liberté contre l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suiſſes avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée ſerait auſſi célèbre que celle des Thermopiles. Seize cents Suiſſes des cantons d'Uri, de Schvitz et d'Undervald diſſipent, au paſſage des montagnes, une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat eſt le vrai berceau de leur liberté.

Jean XXII, pape à Avignon et à Lyon comme ſes deux prédéceſſeurs, n'oſant pas mettre le pied en Italie, et abandonnant Rome, déclare cependant que l'Empire dépend de l'Egliſe romaine, et cite à ſon tribunal les deux prétendans à l'Empire. Il y a eu de plus grande révolutions ſur la terre, mais il n'y en a pas eu une plus ſingulière dans l'eſprit humain que de voir les ſucceſſeurs des céſars, créés ſur les bords du Mein, ſoumettre les droits qu'ils n'ont point ſur Rome, à un pontife de Rome créé dans Avignon; tandis que les rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs et les rois, et que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape. 1316.

Il faut ſe repréſenter, dans ces temps-là, l'Italie auſſi diviſée que l'Allemagne. Les Guelfes et les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête deſquels eſt le roi de Naples *Robert*, tiennent pour *Fréderic d'Autriche*. *Louis* a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction ſont les *Viſcontis* à Milan. Cette maiſon établiſſait ſa puiſſance ſur le prétexte de ſoutenir celle des empereurs. La France voulait déjà ſe mêler des affaires du Milanais, mais faiblement. 1317.

1318. Guerre entre *Eric*, roi de Danemarck, et *Valdemar*, margrave de Brandebourg. Ce margrave ſoutient ſeul cette guerre ſans l'aide d'aucun prince de l'Empire. Quand un Etat faible tient tête à un plus fort, c'eſt qu'il eſt gouverné par un homme ſupérieur.

Le duc de Lavembourg, dans cette courte querelle bientôt accommodée, eſt priſonnier du margrave, et ſe rachète pour ſeize mille marcs d'argent. On pourrait, par ces rançons, juger à peu près de la quantité d'eſpèces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, et les peuples preſque rien.

1319. Les deux empereurs conſentent à décider leur querelle plus importante par trente champions : uſage des anciens temps que la chevalerie a renouvelé quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros grecs et troyens. Il ne décida rien, et ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées ſe livrèrent, après avoir été ſpectatrices du combat des trente. *Louis* eſt vainqueur dans cette bataille, mais ſa victoire n'eſt point déciſive.

1320. 1321. *Philippe de Valois*, neveu de *Philippe le bel* roi de France, accepte du pape *Jean XXII* la qualité de lieutenant-général de l'Egliſe contre les Gibelins en Italie. *Philippe de Valois* y va,

croyant tirer quelque parti de toutes ces diviſions. Les Viſcontis trouvent le ſecret de lui faire repaſſer les Alpes, tantôt en affamant ſa petite armée, et tantôt en négociant.

L'Italie reſte partagée en Guelfes et en Gibelins, ſans prendre trop parti ni pour *Fréderic d'Autriche*, ni pour *Henri de Bavière.*

Il ſe donne une bataille déciſive entre les deux empereurs, encore aſſez près de Muldorf, le 28 ſeptembre : le duc d'Autriche eſt pris avec le duc *Henri* ſon frère, et *Ferri* duc de Lorraine. Dès ce jour, il n'y eut plus qu'un empereur. 1322.

Léopold d'Autriche, frère des deux priſonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg roi de Bohême, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans ſon pays, envoie ſon fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi *Charles le bel.* Il fait un échange de ſa couronne contre le palatinat du Rhin, avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le poſſeſſeur du palatinat du Rhin était *Rodolphe de Bavière*, propre frère de l'empereur. Ce *Rodolphe* s'était jeté dans le parti de *Fréderic d'Autriche* contre ſon frère; et l'empereur *Louis de Bavière*, qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohême à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter et vendre des hommes comme des bêtes. Toute

la nobleſſe de Bohème ſe ſouleva contre cet accord, le déclara nul et injurieux ; et il demeura ſans effet. Mais *Rodolphe* reſta privé de ſon palatinat.

1323. Un événement plus extraordinaire encore arrivé dans le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maiſon d'Aſcanie, quitte ſon margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-ſainte. Il laiſſe ſes Etats à ſon frère, qui meurt vingt-quatre jours après le départ du pélerin. Il y avait beaucoup de parens capables de ſuccéder. L'ancienne maiſon de Saxe-Lavembourg et celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, et ſans attendre de nouvelles du pélerinage du véritable poſſeſſeur, voulut approprier à ſa maiſon les Etats de Brandebourg, et il en inveſtit ſon fils *Louis*.

L'empereur épouſe en ſecondes noces la fille d'un comte de Hainaut et de Hollande, qui lui apporte pour dot ces deux provinces avec la Zélande et la Friſe. Aucun Etat vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief maſculin. Les empereurs ſongeaient à l'établiſſement de leurs maiſons auſſi bien qu'à l'Empire.

L'empereur, ayant vaincu ſon concurrent, a le pape encore à vaincre. *Jean XXII*, des bords du Rhône, ne laiſſait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes

contre les Gibelins. Il déclare les Viſcontis hérétiques ; et comme l'empereur favoriſe les Viſcontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques : et, par une bulle du 9 octobre, il ordonne à *Louis de Bavière* de ſe déſiſter dans trois mois de l'adminiſtration de l'Empire, *pour avoir pris le titre de roi des Romains ſans attendre que le pape ait examiné ſon élection.* L'empereur ſe contente de proteſter contre cette bulle, ne pouvant encore faire mieux.

Louis de Bavière ſoutient le reſte de la guerre 1324.
contre la maiſon d'Autriche, pendant qu'il était attaqué par le pape.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 juillet, déclare l'empereur *contumax*, et le prive de tout droit à l'Empire, s'il ne comparaît devant ſa ſainteté avant le 1er octobre. *Louis de Bavière* donne un reſcrit, par lequel il invite l'Egliſe de dépoſer le pape, et appelle au futur concile.

Marcile de Padoue et *Jean de Gent* franciſcain viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, et prétendent prouver que le ſaint père eſt hérétique. Il avait en effet des opinions ſingulières qu'il fut obligé de rétracter.

Quand on voit ainſi les papes, n'ayant pas 1325.
une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres, on devine aiſément qu'ils ne ſont que

mettre à profit les préjugés des peuples, et les intérêts des princes. La maiſon d'Autriche avait encore un parti en Allemagne, quoique le chef fût en priſon; et ce n'eſt qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuſe.

L'Alſace et le pays Meſſin, par exemple, tenaient pour cette maiſon. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine ſon priſonnier, avec l'archevêque de Trèves et le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut priſe en effet, et paya environ quarante mille livres tournois à ſes vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en priſon, le pape veut faire donner l'Empire à *Charles le bel* roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainſi qu'on en avait uſé envers *Charlemagne;* mais le long uſage prévalait, et il fallait que l'Allemagne fît l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnèrent rendez-vous au roi à Bar-ſur-Aube. Le roi de France s'y tranſporte, et n'y trouve que *Léopold d'Autriche.*

Le roi de France retourne chez lui, affligé de ſa fauſſe démarche. *Léopold d'Autriche*, ſans reſſource, renvoie à *Louis de Bavière* la lance, l'épée et la couronne de *Charlemagne.* L'opinion publique attachait encore à ces ſymboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin ſon priſonnier, et lui fait ſigner une renonciation à l'Empire pour le temps de la vie de *Louis*. On prétend que *Fréderic d'Autriche* conſerva toujours le titre de roi des Romains.

Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien obſerver 1326.
que, malgré les lois, l'uſage conſtant était que les grands fiefs ſe partageaſſent encore entre les héritiers. Trente enfans auraient partagé le même Etat en trente parts, et auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de *Rodolphe de Habsbourg* portaient le nom de ducs d'*Autriche*.

Léopold avait eu pour ſon partage l'Alſace, la Suiſſe, la Suabe et le Briſgau. Ses frères ſe diſputent cet héritage ; ils choiſiſſent le roi de Bohème, *Jean de Luxembourg*, pour auſtrègue, c'eſt-à-dire pour arbitre.

Louis de Bavière va enfin en Italie ſe mettre à 1327.
la tête des Gibelins, et le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'Empire et du pontificat ſe renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan ; il eſt accompagné d'une foule de moines franciſcains. Ces moines étaient excommuniés par le pape *Jean XXII*, pour avoir ſoutenu que leur capuchon devait être plus pointu, et que leur boire et leur manger ne leur appartenait pas en propre.

Ces mêmes franciſcains traitaient le pape d'hérétique et de damné au ſujet de ſon opinion ſur la viſion béatifique.

L'empereur eſt couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuſe, mais par l'évêque d'Arezzo.

Dès que ce prince ſe prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes preſſe le pape d'y revenir. Le pape n'oſe y aller, tant il craint le parti Gibelin et l'empereur.

Les Piſans offrent à l'empereur ſoixante mille livres, pour qu'il ne paſſe point par leur ville dans ſon voyage à Rome. *Louis de Bavière* aſſiége Piſe, et ſe fait donner, au bout de trois jours, trente autres mille livres pour y ſéjourner deux mois. Les hiſtoriens diſent que ce ſont des livres d'or, mais cette ſomme ferait ſix millions d'écus d'Allemagne, ce qu'il eſt plus aiſé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de *Jean XXII*, à Avignon le 23 octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ſes biens meubles et immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'Empire; défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois. &c.*

L'héréſie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328. *Louis de Bavière* eſt couronné dans Rome ſans prêter ſerment de fidélité. Le célèbre *Caſtruccio Caſtracani*, tyran de Lucques, créé

d'abord par l'empereur comte du palais de Latran et gouverneur de Rome, le conduit à Saint-Pierre avec les quatre premiers barons romains, *Colonna*, *Urſini*, *Savelli*, *Conti*.

Louis eſt ſacré par un évêque de Veniſe, aſſiſté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 avril, l'empereur tient une aſſemblée générale. Il y préſide revêtu du manteau impérial, la couronne en tête, et le ſceptre à la main. Un moine auguſtin, *Nicolas Fabriano*, y accuſe le pape et demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui ſe fait nommer le pape Jean.* L'ordre des auguſtins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut enſuite la ſentence par laquelle l'empereur dépoſait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *ſuivre l'exemple d'Othon I qui, avec le clergé et le peuple de Rome, dépoſa le pape Jean XII, &c. Nous dépoſons de l'Evêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'héréſie et de lèſe-majeſté, &c.*

Le jeune *Colonna*, attaché en ſecret au pape, publie ſon oppoſition dans Rome, l'affiche à la porte de l'égliſe, et s'enfuit.

Enfin *Louis* prononce un arrêt de mort contre le pape, et même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat

de l'Empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs : la colère outrée va quelquefois jusqu'au ridicule. Il crée pape, le 22 mai, de son autorité, *Pierre Reinalucci*, de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, et le fait agréer par le peuple romain. Il l'investit par l'anneau, au lieu de lui baiser les pieds, et se fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les *Othons*, arrive à *Louis de Bavière*. Les Romains conspirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur et son pape sont obligés de s'enfuir.

1329. L'empereur, réfugié à Pise, est forcé d'en sortir. Il retourne sans armée en Bavière avec deux franciscains qui écrivaient contre le pape, *Michel de Cesène* et *Guillaume Okam*. L'anti-pape *Pierre de Corbiero* se cache de ville en ville.

Le roi de Naples, *Robert*, fait rentrer sous la domination, ou plutôt sous la protection papale, Rome et plusieurs villes d'Italie.

Les Viscontis, toujours puissans dans Milan, et qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils se rangent du parti de *Jean XXII* qui, toujours réfugié dans Avignon, semble donner des lois à l'Europe, et en donne en effet, quand ces lois sont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière, étant à Pavie, fait un traité mémorable avec ſon neveu *Robert*, fils de l'électeur palatin *Rodolphe*, mort en exil en Angleterre, et tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec ſon neveu les terres de la maiſon palatine; il lui rend le palatinat du Rhin et le haut palatinat, et il garde pour lui la Bavière. Il règle qu'après l'extinction d'une des deux maiſons palatine et de Bavière, qui ont une ſouche commune, la ſurvivante entrera en poſſeſſion de toutes les terres et dignités de l'autre, et que cependant le ſuffrage dans les élections des empereurs appartiendra alternativement aux deux maiſons. Le droit de ſuffrage, accordé ainſi à la maiſon de Bavière, ne dura pas long-temps. La diviſion que cet accord mit entre les deux maiſons, fut plus longue.

Le pape, frère *Pierre de Corberio*, caché dans un château d'Italie, entouré de ſoldats envoyés par l'archevêque de Piſe, demande grace à *Jean XXII*, qui lui promet la vie ſauve et trois mille florins d'or de penſion pour ſon entretien. 1330.

Ce pape frère *Pierre* va, la corde au col, ſe préſenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une priſon, où il mourut au bout de trois ans. On ne ſait s'il avait ſtipulé ou non qu'il ne ſerait pas enfermé.

Chriſtophe, roi de Danemarck, eſt dépoſé par les états du pays. Il a recours à l'Empire. Les ducs de Saxe, de Meklembourg et de Poméranie ſont nommés par l'empereur pour juger entre le prince et les ſujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'Empire ſur le Danemarck. Mais *Gérard* comte de Holſtein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commiſſion. Le roi *Chriſtophe*, avec les forces de ces princes et du margrave de Brandebourg, chaſſe le régent, et remonte ſur le trône.

Louis de Bavière veut ſe réconcilier avec le pape, et lui envoie une ambaſſade. *Jean XXII*, pour réponſe, mande au roi de Bohème qu'il ait à faire dépoſer l'empereur.

1331. Le roi de Bohème *Jean*, au lieu d'obéir au pape, ſe lie avec l'empereur, et marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'Empire. Ayant réduit quelques villes, comme Crémone, Parme, Pavie, Modène, il eſt tenté de les garder pour lui; et, dans cette idée, il s'unit ſecrètement avec le pape. Les Guelfes et les Gibelins alarmés ſe réuniſſent contre *Jean XXII* et contre *Jean de Bohème*.

L'empereur, craignant un vicaire ſi dangereux, excite contre lui *Othon d'Autriche*, frère de ce même *Fréderic* ſon rival pour l'Empire; tant les intérêts changent en peu de temps.

Il

Il ſuſcite le marquis de Miſnie, et *Carobert* roi de Hongrie, et juſqu'à la Pologne. Il eſt donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'Empire fut rarement plus faible: mais l'Allemagne dans tous ces troubles eſt toujours reſpectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohème, revenu en Allemagne, bat tous ſes ennemis l'un après l'autre. Il laiſſe ſon fils *Charles* vicaire en Italie malgré *Louis de Bavière*, et pour lui il va juſqu'en Pologne. Ce roi de Bohème, *Jean*, était alors le véritable empereur par ſon pouvoir.

Les Guelfes et les Gibelins, malgré leur antipathie, ſe liguent contre le prince *Charles de Bohème* en Italie. Le roi ſon père, vainqueur en Allemagne, paſſe les Alpes pour ſecourir ſon fils. Il arrive lorſque ce jeune prince vient de remporter une victoire ſignalée, le 25 novembre, vers le Tirol.

Il rentre avec ſon fils triomphant dans Prague, et lui donne la Marche, ou marquiſat, ou margraviat de Moravie, en lui feſant prêter un hommage-lige.

Le pape continue d'employer la religion 1332.
dans l'intrigue. *Othon* duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, et gagné par des moines, il ſoumet ſes Etats au ſaint-ſiége. Il ſe déclare vaſſal de Rome. Quel temps,

où une telle action ne fut ni abhorrée ni punie! peu de gens ſavent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainſi que l'Angleterre; c'eſt l'effet de la ſuperſtition et de la barbare ſtupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

Ce temps était celui de l'anarchie. Le roi de Bohème ſe feſait craindre de l'empereur, et ſongeait à établir ſon crédit dans l'Allemagne. Lui et ſon fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns et les autres contre les Allemands; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, et toutes ſe feſaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briſer à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique eſt toujours une milice de conquérans vers la Pruſſe. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même *Jean*, roi de Bohème, marche à leur ſecours. Il va juſqu'à Cracovie. Il apaiſe des troubles en Siléſie. Ce prince maître de la Bohème, de la Siléſie, de la Moravie feſait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Briſgau, et Bâle s'uniſſent dans ces temps de trouble contre les tyrans voiſins. Pluſieurs villes entrent dans cette aſſociation. Le voiſinage de quatre cantons ſuiſſes, devenus libres, inſpire à ces peuples des ſentimens de liberté.

Othon d'Autriche affiége Colmar. L'empereur ſoutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur; le roi de Bohême lui en donne. On voit de part et d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'eſt jamais que pour une campagne. L'empereur n'eſt alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ſes amis comme ſes ennemis. Qu'eût-ce été, ſi tout eût été réuni pour ſubjuguer en effet toute l'Italie?

Mais l'Allemagne n'eſt occupée que de ſes querelles inteſtines. Le duc d'Autriche ſe raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, et la misère des peuples continue.

On a vu *Jean*, roi de Bohême, combattre 1333.
en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu *Robert*, roi de Naples, défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohême, qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie, de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promène les hommes.

Qu'arrive-t-il? il donne bataille près de Ferrare au roi *Robert de Naples*, aux *Viſcontis*, aux l'*Eſcales* princes de Vérone, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne

après avoir perdu ſes troupes, ſon argent et ſa gloire.

Troubles et guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant et le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohème s'en mêle encore. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

1334. Cependant l'empereur *Louis de Bavière* reſte tranquille dans Munich, et ſemble ne plus prendre part à rien.

Le pape *Jean XXII*, plus remuant, ſollicite toujours les princes allemands à ſe ſoulever contre *Louis de Bavière*; et les franciſcains du parti de *Michel de Cesène*, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique, et pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. *Jean XXII* meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 décembre, dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans ſon tréſor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnayés : *Je le ſais*, dit Villani, *de mon frère Rommone qui était marchand du pape.* On peut dire hardiment à *Villani*, que ſon frère le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui.

On eût alors, avec une pareille ſomme, acheté toute l'Italie, et *Jean XXII* n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troiſième couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puiſſant. Il eſt vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réſerves, les expectatives, qu'il mit à prix les diſpenſes, et les abſolutions. Tout cela eſt une reſſource plus faible qu'on ne penſe, et a produit beaucoup plus de ſcandale que d'argent; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légère.

Ce qui eſt digne de remarque, c'eſt qu'il eut du ſcrupule, en mourant, ſur la manière dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, et qu'il n'en eut point ſur les tréſors qu'il avait amaſſés ſur la terre.

Le vieux roi *Jean de Luxembourg* épouſe une jeune princeſſe de la maiſon de France, de la branche de *Bourbon*; et par ſon contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauſes de contrats ſont des ſemences de guerre. 1335.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il eſt conſommé. Le vieux roi de Bohème avait un ſecond fils, *Jean de Luxembourg*, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que ſa femme

avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appelait *Marguerite la grande bouche*, prétend que son mari *Jean de Luxembourg* est impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités, elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultère. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur *Louis de Bavière. Marguerite la grande bouche* apportait le Tirol en dot et des droits sur la Carinthie : ainsi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princesse au prince de Bohème, et de la donner à son fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année ; et, après beaucoup de sang répandu, on en vient à un accommodement singulier. C'est que le jeune *Jean de Luxembourg* avoue que sa femme a raison de l'avoir quitté, et approuve son mariage avec le Brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les seigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que son évêque se mettait souvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

1336. On commence à négocier beaucoup en Alle-
1337. magne pour la fameuse guerre que le roi

d'Angleterre, *Edouard III*, méditait contre *Philippe de Valois*. Il s'agiſſait de ſavoir à qui la France appartiendrait.

Il eſt vrai que ce pays, beaucoup plus reſſerré qu'il ne l'eſt aujourd'hui, affaibli par les diviſions du gouvernement féodal, et n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théâtre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très-important.

Philippe de Valois, d'un côté, et *Edouard*, de l'autre, tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle : mais il paraît que l'anglais fit mieux ſa partie que le français. *Philippe de Valois* a pour lui le roi de Bohême, et *Edouard* a tous les princes voiſins de la France. Il a ſurtout pour lui l'empereur ; il n'en obtient à la vérité que des lettres-patentes, mais ces lettres-patentes ſont de vicaire de l'Empire. Le fier *Edouard* conſent volontiers à exercer ce vicariat pour tâcher de faire déclarer guerre de l'Empire la guerre contre la France. Ses proviſions portent qu'il pourra faire battre monnaie dans toutes les terres de l'Empire : rien ne prouve mieux ce reſpect ſecret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'*Edouard* s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, *Philippe de Valois* cherche à faire agir les forces ſpirituelles du pape : elles étaient alors bien peu de choſe.

Le pape *Benoît XI*, encore dans Avignon comme ſes prédéceſſeurs, était dépendant du roi de France.

Il faut ſavoir que l'empereur, n'ayant point été abſous par le pape, demeurait toujours excommunié, et privé de ſes droits dans l'opinion vulgaire de ces temps-là.

Philippe de Valois, qui peut tout ſur un pape d'Avignon, force *Benoît XI* à différer l'abſolution de l'empereur. Ainſi l'autorité d'un prince dirige ſouvent le miniſtère pontifical, et ce miniſtère à ſon tour ſuſcite quelques princes. Il y a un *Henri* duc de Bavière, parent de *Louis* l'empereur, prenant toujours, ſelon l'uſage, ce titre de duc ſans avoir le duché, mais poſſédant une partie de la Bavière inférieure. Cet *Henri* demande pardon au pape par ſes députés, d'avoir reconnu ſon parent empereur. Cette baſſeſſe ne produit dans l'Empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338. Le pape *Benoît XI* avoue que c'eſt *Philippe de Valois*, roi de France, qui l'empêche de réconcilier à l'Egliſe l'empereur *Louis*. Voilà comme preſque tous les papes n'ont été que les inſtrumens d'une force étrangère. Ils reſſemblaient ſouvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, et qu'on traîne dans la rivière quand on n'eſt pas exaucé.

Grande

Grande assemblée des princes de l'Empire à Rens sur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir besoin d'être déclaré; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre est véritable empereur; que la confirmation du pape est absolument inutile; que le pape a encore moins le droit de déposer l'empereur; et que l'opinion contraire est un crime de lèse-majesté.*

Cette déclaration passe en loi perpétuelle le 8 août à Francfort.

Albert d'Autriche, surnommé d'abord *le contrefait*, et qui ensuite changea ce surnom en celui de *sage*, l'un des frères de ce *Fréderic d'Autriche* qui avait disputé l'Empire, et le seul de tous ses frères par qui la race autrichienne s'est perpétuée, attaque encore en vain les Suisses. Ces peuples, qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. *Albert* est malheureux dans son entreprise, et mérite le nom de *sage* en l'abandonnant.

L'empereur *Louis* ne pense plus qu'à rester tranquille dans Munich, pendant qu'*Edouard*, roi d'Angleterre son vicaire traîne cinquante princes de l'Empire à la guerre contre *Philippe de Valois*, et va conquérir une partie de la France. Mais, avant la fin de la campagne, tous ces princes allemands se retirent chez eux; et *Edouard*, assisté des Flamands, poursuit ses vues ambitieuses. 1339.

par cet accommodement, renonce aux prétentions sur le royaume de Danemarck : il marie sa sœur au roi *Valdemar III*, et reste en possession du Jutland.

Louis de Bavière semble ne plus penser à l'Italie, et donne des tournois dans Munich. 1341. 1342.

Clément VI nouveau pape, né français, et résidant à Avignon, est sollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, et d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il suit les procédures de *Jean XXII* contre *Louis*. Il sollicite l'archevêque de Trèves de faire élire, en Allemagne, un nouvel empereur. Il soulève en secret contre lui ce roi de Bohème, *Jean l'aveugle*, toujours remuant, le duc de Saxe et *Albert d'Autriche*. 1343.

L'empereur *Louis*, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'absolution n'arme contre lui les princes de l'Empire, flatte le pape qu'il déteste et lui écrit *qu'il remet à la disposition de sa sainteté, sa personne, son état, sa liberté et ses titres*. Quelles expressions pour un empereur qui avait condamné *Jean XXII* à être brûlé vif !

Les princes assemblés à Francfort sont moins complaisans, et maintiennent les droits de l'Empire.

Jean l'aveugle semble plus ambitieux, depuis qu'il a perdu la vue. D'un côté, il veut frayer 1344. 1345.

le chemin de l'Empire à ſon fils *Charles ;* de l'autre, il fait la guerre à *Caſimir* roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schveidnitz dans la Siléſie.

C'eſt l'effet ordinaire de l'établiſſement féodal. Le duc de Schveidnitz avait fait hommage au roi de Pologne : *Jean de Bohème* réclame l'hommage en qualité de duc de Siléſie. L'empereur ſoutient en ſecret les intérêts du polonais ; et malgré l'empereur, la guerre finit heureuſement pour la maiſon de Luxembourg. Le prince *Charles de Luxembourg*, marquis de Moravie, fils de *Jean l'aveugle*, devenu veuf, épouſe la nièce du duc de Schveidnitz qui fait hommage à la Bohème ; et c'eſt une nouvelle confirmation que la Siléſie eſt une annexe de la couronne de Bohème.

L'impératrice *Marguerite*, femme de l'empereur *Louis de Bavière*, et ſœur de *Jean de Brabant*, ſe trouve héritière de la Hollande, de la Zélande et de la Friſe ; elle recueille cette ſucceſſion. L'empereur ſon mari devait en être beaucoup plus puiſſant : il ne l'eſt pourtant pas.

En ce temps *Robert*, comte palatin, fonde l'univerſité de Heidelberg ſur le modèle de celle de Paris.

1346. *Jean l'aveugle* et ſon fils *Charles* font un grand parti dans l'Empire, au nom du pape.

Les factions impériales et papales troublent enfin l'Allemagne, comme les Guelfes et les Gibelins avaient troublé l'Italie. *Clément VI* en profite. Il publie contre *Louis de Bavière* une bulle le 13 avril : *Que la colère de* DIEU, dit-il, *et celle de saint Pierre et saint Paul tombe sur lui dans ce monde-ci et dans l'autre ; que la terre l'engloutisse tout vivant ; que sa mémoire périsse ; que tous les élémens lui soient contraires ; que ses enfans tombent dans les mains de ses ennemis aux yeux de leur père!*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles ; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occasion est un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Maïence, l'un déposé en vain par le pape, l'autre élu, à l'instigation du pape, par une partie des chanoines. C'est à ce dernier que *Clément VI* adresse une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohème *Jean l'aveugle* et son fils *Charles*, marquis de Moravie qui fut depuis l'empereur *Charles IV*, vont à Avignon marchander l'Empire avec le pape *Clément VI*. *Charles* s'engage à casser toutes les ordonnances de *Louis de Bavière*, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au saint-siége, ainsi que Ferrare et les autres terres ; (il entendait celles de la comtesse *Mathilde*) les royaumes

de Sicile, de Sardaigne et de Corſe, et ſurtout Rome; que ſi l'empereur va à Rome ſe faire couronner, il en ſortira le même jour, qu'il n'y reviendra jamais ſans une permiſſion expreſſe du pape, &c.

Après ces promeſſes, *Clément VI* recommande aux archevêques de Cologne et de Trèves, et au nouvel archevêque de Maïence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec *Jean l'aveugle* s'aſſemblent à Rens près de Coblentz, le premier juillet. Ils éliſent *Charles de Luxembourg*, marquis de Moravie, qu'on connaît ſous le nom de *Charles IV.*

Le jéſuite *Maimbourg* aſſure poſitivement qu'il acheta le ſuffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent; il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, *fit meilleur marché de ſa voix, ſe contentant de deux mille marcs.*

1. Ce que le jéſuite *Maimbourg* aſſure n'eſt rapporté que ſur un ouï-dire par *Cuſpinien.*

2. Comment peut-on être inſtruit de ces marchés ſecrets?

3. Voilà un beau déſintéreſſement dans le duc de Saxe, de ne ſe déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il eſt riche! c'eſt préciſément parce qu'on eſt riche, qu'on ſe vend plus cher, quand on fait tant que de ſe vendre.

4. Le ſens commun permet-il de croire que *Charles IV* ait acheté chèrement un droit très-incertain et une guerre civile certaine ?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de *Louis de Bavière* eſt tellement le plus fort que le nouvel empereur et ſon vieux père, au lieu de ſoutenir leurs droits en Allemagne, vont ſe battre en France contre *Edouard d'Angleterre* pour *Philippe de Valois*.

Le vieux roi *Jean de Bohème* eſt tué à la fameuſe bataille de Créci le 25 ou 26 août, gagnée par les Anglais. *Charles* s'en retourne en Bohème ſans troupes et ſans argent : il eſt le premier roi de Bohème qui ſe ſoit fait couronner par l'archevêque de Prague ; et c'eſt pour ce couronnement que l'évêché de Prague, juſque-là ſuffragant de Maïence, fut érigé en archevêché.

Alors *Louis de Bavière* et l'anti-empereur *Charles* ſe font la guerre. *Charles de Luxembourg* eſt battu par-tout. 1347.

Il ſe paſſait alors une ſcène ſingulière en Italie. *Nicolas Rienzi* notaire à Rome, homme éloquent, hardi et perſuaſif, voyant Rome abandonnée des empereurs et des papes qui n'oſaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelques mois d'une manière abſolue, mais le peuple, qui avait élevé cette idole, la détruiſit. Rome depuis long-temps ne

ſemblait plus faite pour des tribuns : mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des ſecouſſes, et qui ſe débat dans ſes chaînes. *Rienzi* s'intitulait, *Chevalier candidat du ſaint Eſprit, ſévère et clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers, et tribun auguſte.* Ces beaux titres prouvent qu'il était un enthouſiaſte, et que par conſéquent il pouvait ſéduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'eſprit. Il voulait en vain imiter *Gracchus*, comme *Creſcence* avait voulu vainement imiter *Brutus*.

Il eſt certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom feſait toute ſa gloire.

Il eſt difficile de dire s'il y eut jamais un temps plus malheureux depuis les inondations des barbares au cinquième ſiècle. Les papes étaient chaſſés de Rome; la guerre civile déſolait toute l'Allemagne; les Guelfes et les Gibelins déchiraient l'Italie; la reine de Naples, *Jeanne*, après avoir étranglé ſon mari, fut étranglée elle-même; *Edouard III* ruinait la France où il voulait régner; et enfin la peſte, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive et à la misère.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 octobre auprès d'Augsbourg. Des auteurs diſent

qu'il fut empoiſonné par une ducheſſe d'Autriche. Le prêtre *André*, et d'autres prétendent que cette ducheſſe d'Autriche eſt la même qu'on appelait la *grande bouche;* mais le prêtre *André* ne fait pas réflexion que *Marguerite la grande bouche* eſt la même qui avait quitté ſon mari pour le fils de l'empereur. Il fallait que les hiſtoriens de ce temps-là euſſent une grande haine pour les princes; ils les font preſque tous empoiſonner. Un *Hocſemius* s'exprime ainſi : *L'empereur bavarois, le damné, meurt d'un poiſon donné par la ducheſſe d'Oſtrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert. Struvius* dit qu'on prétend qu'il fut empoiſonné par une ducheſſe d'Autriche, nommée *Anne.* Voilà donc trois prétendues ducheſſes d'Autriche différentes, accuſées de cette mort ſans la moindre apparence. C'eſt ainſi qu'on écrivait autrefois l'hiſtoire. On croirait, en liſant le père *Barre*, que *Louis de Bavière* fut empoiſonné par une quatrième princeſſe nommée *Maultaſch :* mais c'eſt qu'en allemand *Maultaſch* ſignifie *grande bouche* ou *bouche difforme;* et cette princeſſe eſt préciſément cette *Marguerite*, bru de l'empereur. Il s'intitulait *Louis IV*, et non pas *Louis V*, parce qu'il ne comptait pas *Louis IV*, ſurnommé *l'enfant*, parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes : il y avait deux aigles dans ſes ſceaux; et les deux têtes d'aigle qu'on a

preſque toujours conſervées depuis, ſuppoſent auſſi deux corps, dont l'un eſt caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de preſque toutes les armoiries des ſouverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIEME EMPEREUR.

1348. CHARLES de Luxembourg, roi de Bohème, va d'abord de ville en ville ſe faire reconnaître empereur. *Louis*, margrave de Brandebourg, lui diſpute la couronne.

L'ancien archevêque de Maïence l'excommunie; le comte palatin *Rupert*, le duc de Saxe s'aſſemblent, et ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendans : ils caſſent l'élection de *Charles de Bohème*, et nomment *Edouard III* roi d'Angleterre, qui n'y ſongeait pas.

L'Empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puiſque l'ambitieux *Edouard III* n'en voulut point : il ſe garda bien d'interrompre ſes conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'*Edouard*, les électeurs s'adreſſent au marquis de Miſnie, gendre du feu empereur; il refuſe encore. *Mutius* dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de *Charles IV* que la couronne impériale. C'était mettre

l'Empire à bien bas prix; mais il eſt fort douteux que *Charles IV* eût dix mille marcs à donner, lui qui, dans le même temps, fut arrêté à Vorms par ſon boucher, et qui ne put le ſatisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs refuſés de tous côtés offrent enfin cet Empire, dont perſonne ne veut, à *Gunther de Schvarbourg*, noble thuringien. Celui qui était guerrier, et qui avait peu de choſe à perdre, accepta l'offre pour le ſoutenir à la pointe de l'épée.

Les quatre électeurs éliſent *Gunther de Schvar-* 1349.
tzbourg auprès de Francfort. Les doubles élections, trop fréquentes, avaient introduit à Francfort une coutume ſingulière. Celui des compétiteurs qui ſe préſentait le premier devant Francfort attendait ſix ſemaines et trois jours, au bout deſquels il était reçu et reconnu, ſi ſon concurrent ne venait pas. *Gunther* attendit le temps preſcrit, et fit enfin ſon entrée : on eſpérait beaucoup de lui. On prétend que ſon rival le fit empoiſonner : le poiſon de ces temps-là en Allemagne était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet Empire germanique à l'Empire d'*Auguſte*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*. Quel allemand même ſe ſoucie de ſavoir aujourd'hui s'il y a eu un *Gunther* ? Ce *Gunther* tombe en apoplexie ; et devenu incapable du trône, il le vend pour

une ſomme d'argent, que *Charles* ne lui paie point; la ſomme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de *Louis de Bavière* margrave de Brandebourg, il cède ſes droits pour rien, n'étant pas aſſez fort pour les vendre à *Charles*, vainqueur, ſans combat, de quatre concurrens, qui ſe fait couronner une ſeconde fois à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne pour mettre ſes droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers, à la cérémonie du couronnement, diſpute le droit de porter le ſceptre au marquis de Brandebourg Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction; mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conſéquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg eſt conſervé dans ſon droit.

1350. Dans ce temps-là régnait en Europe le fléau d'une horrible peſte, qui emporta preſque partout la cinquième partie des hommes, et qui eſt la plus mémorable depuis celle qui déſola la terre du temps d'*Hippocrate*. Les peuples en Allemagne, auſſi furieux qu'ignorans, accuſent les juifs d'avoir empoiſonné les fontaines. On égorge et on brûle les juifs preſque dans toutes les villes.

Ce qui eſt rare, c'eſt que *Charles IV* protégea les juifs, qui lui donnaient de l'argent contre l'évêque; et les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac et d'autres ſeigneurs de fief. Il fut près de leur faire la guerre en faveur des juifs.

Secte des flagellans renouvelée en Suabe. Ce ſont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en ſe fouettant avec des cordes armées de fer pour chaſſer la peſte. Les anciens Romains, en pareils cas, avaient inſtitué des comédies; ce remède eſt plus doux.

Un impoſteur paraît en Brandebourg, qui ſe dit l'ancien *Valdemar* revenu enfin de la terre-ſainte, et qui prétend rentrer dans ſon Etat, donné injuſtement, pendant ſon abſence, par *Louis de Bavière* à ſon fils *Louis*.

Le duc de Meckelbourg ſoutient l'impoſteur. L'empereur *Charles IV* le favoriſe. On en vient à une petite guerre; le faux *Valdemar* eſt abandonné, et s'éclipſe. On a recueilli dans un volume les hiſtoires de ces impoſteurs fameux; mais tous ne s'y trouvent pas.

Charles IV veut aller en Italie, où les papes 1351.
et les empereurs étaient oubliés. Les Viſcontis dominent toujours dans Milan. *Jean Viſconti*, archevêque de cette ville, devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne; il feſait la

guerre aux Florentins et aux Piſans, et mépriſait également l'empereur et le pape. C'eſt lui qui fit la lettre du diable au pape, aux cardinaux, qui commence ainſi : *Votre mère la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice et l'impudicité.*

Apparemment que le diable ménagea l'accommodement de *Jean Viſconti* avec le pape *Clément*, qui lui vendit l'inveſtiture de Milan pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

1352. La maiſon d'Autriche avait toujours des droits ſur une grande partie de la Suiſſe. Le duc *Albert* veut ſoumettre Zurich, qui s'allie avec les autres cantons déjà confédérés. L'empereur ſecourt la maiſon d'Autriche dans cette guerre, mais il la ſecourt en homme qui ne veut pas qu'elle réuſſiſſe. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue et la liberté des Suiſſes ſe fortifient.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chaſſe les nobles, mais *Charles IV* les rétablit. Il incorpora la Luſace à ſon royaume de Bohème ; elle en a été détachée depuis.

1353. L'empereur *Charles IV*, dans le temps qu'il avait été le jeune prince de Bohème, avait

gagné des batailles, et même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il eſt empereur, il cherche des reliques, flatte les papes et s'occupe des règlemens, et ſurtout du ſoin d'affermir ſa maiſon.

Il s'accommode avec les enfans de *Louis de Bavière*, et les réconcilie avec le pape.

Albert, duc de Bavière, ſe voyait excommunié, parce que ſon père l'avait été. Ainſi, pour prévenir la piété des princes qui pourraient lui ravir ſon Etat en vertu de ſon excommunication, il demande très-humblement pardon au nouveau pape *Innocent VI*, du mal que les papes ſes prédéceſſeurs ont fait à l'empereur ſon père; il ſigne un acte qui commence ainſi : *Moi Albert, duc de Bavière, fils de Louis de Bavière, ſoi-diſant autrefois empereur, et réprouvé par la ſainte Egliſe romaine, &c.*

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'aviliſſement; il fallait donc dans ces temps-là qu'il y eût bien peu d'honneur, et beaucoup de ſuperſtition.

Il eſt remarquable que *Charles IV*, paſſant 1354.
par Metz pour aller dans ſes terres de Luxembourg, n'eſt point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été ſacré.

Henri VII avait déjà donné à *Venceſlas*, ſeigneur de Luxembourg, le titre de duc. *Charles* érige cette terre en duché; il érige Bar

en margraviat ; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'Empire. Pont-à-Mouſſon eſt auſſi érigé en marquiſat. Tout ce pays était donc réputé de l'Empire. Quel chaos !

1355. *Charles IV* va en Italie ſe faire couronner ; il y marche plutôt en pélerin qu'en empereur.

Le ſaint-ſiége était toujours ſédentaire à Avignon. Le pape *Innocent VI* n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encore moins. L'Empire n'était plus qu'un nom, et le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il fallait aller à Rome comme *Charlemagne* et *Othon le grand*, ou n'y point aller.

Charles IV et *Innocent VI* n'aimaient que les cérémonies. *Innocent VI* envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit obſerver au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'eſt qu'un honneur, et non pas une marque de juriſdiction Le pape doit être ſur ſon trône, entouré de ſes cardinaux, et l'empereur doit commencer par lui baiſer les pieds, puis il lui préſente de l'or, et le baiſe au viſage, &c. Pendant la meſſe, l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres ; on lui met la couronne impériale après la fin de la première épître. Après la meſſe, l'empereur, ſans couronne et ſans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces uſages. Mais le pape, étant dans Avignon et ne pouvant ſe faire baiſer les pieds à Rome, ni ſe faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiſerait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui repréſenterait ſa ſainteté.

Charles IV alla donc donner ce ſpectacle ridicule avec une grande ſuite, mais ſans armée; il n'oſa pas coucher dans Rome, ſelon la promeſſe qu'il en avait faite au ſaint père. *Anne* ſa femme, fille du comte palatin, fut couronnée auſſi; et en effet ce vain appareil était plutôt une vanité de femme qu'un triomphe d'empereur. *Charles IV*, n'ayant ni argent ni armée, et n'étant venu à Rome que pour ſervir de diacre à un cardinal pendant la meſſe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il paſſa.

Il y a une fameuſe lettre de *Pétrarque* qui reproche à l'empereur ſa faibleſſe. *Pétrarque* était digne d'apprendre à *Charles IV* à penſer noblement.

Charles IV prend tout le contrepied de ſes prédéceſſeurs; ils avaient favoriſé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'Empire : 1356.

pour lui il favorise les Guelfes et fait marcher quelques troupes de Bohème contre eux; cette faiblesse et cette inconséquence augmentèrent les troubles et les malheurs de l'Italie, diminuèrent la puissance de *Charles*, et flétrirent sa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, et à régler les rangs. Le nombre des électorats était fixé, par l'usage plutôt que par les lois, depuis le temps de *Henri VII;* mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière surtout prétendaient avoir droit de suffrage aussi-bien que les comtes palatins aînés de leur maison. Les cadets de Saxe se croyaient électeurs aussi-bien que leurs aînés.

Diète de Nuremberg, dans laquelle *Charles IV* dépouille les ducs de Bavière du droit de suffrage, et déclare que le comte palatin est le seul électeur de cette maison.

BULLE D'OR.

Les vingt-trois premiers articles de la bulle d'or sont publiés à Nuremberg avec la plus grande solemnité. Cette constitution de l'Empire, la seule que le public appelle bulle, à cause de la petite bulle ou boîte d'or dans laquelle le sceau est enfermé, est regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des lois de convention. Celles qu'un long uſage conſacre ſont appelées fondamentales. On a changé, ſelon les temps, beaucoup de choſes à cette bulle d'or.

Ce fut le juriſconſulte *Barthole* qui la compoſa. Le génie du ſiècle y paraît par les vers latins qui en font l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, ſpes unica mundi;* et par l'apoſtrophe aux ſept péchés mortels, et par la néceſſité d'avoir ſept électeurs, à cauſe des ſept dons du ſaint-Eſprit, et du chandelier à ſept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître abſolu, ſans conſulter perſonne.

Nous déclarons et ordonnons par le préſent édit qui durera éternellement, de notre certaine ſcience, pleine puiſſance et autorité impériale.

On n'y établit point les ſept électeurs : on les ſuppoſe établis.

Il n'eſt queſtion, dans les deux premiers chapitres, que de la forme et de la ſureté du voyage des ſept électeurs, qui doivent ne point ſortir de Francfort, *avant d'avoir donné au monde ou au peuple chrétien un chef temporel, à ſavoir un roi des Romains futur empereur.*

On ſuppoſe enſuite, n° 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement obſervée, *et d'autant que tout ce qui eſt ci-deſſus écrit a été obſervé inviolablement. Charles IV* et

Barthole oubliaient qu'on avait élu les empereurs très-souvent d'une autre manière, à commencer par *Charlemagne* et à finir par *Charles IV* lui-même.

Un des articles les plus importans est que le droit d'élire est indivisible, et qu'il passe de mâle en mâle au fils aîné. Il fallait donc statuer que les terres électorales laïques ne seraient plus divisées, qu'elles appartiendraient uniquement à l'aîné. C'est ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, et que l'empereur fit lire, ayant un sceptre dans une main et le globe de l'univers dans l'autre. Très-peu de cas sont prévus dans cette bulle : nulle méthode n'y est observée, et on n'y traite point du gouvernement général de l'Empire.

Une chose très-importante, c'est qu'il y est dit à l'article 7, n° 7, *que si une des principautés électorales vient à vaquer au profit de l'Empire*, (il entend sans doute les principautés séculières) *l'empereur en pourra disposer comme d'une chose dévolue à lui légitimement et à l'Empire.* Ces mots confus marquent que l'empereur pourrait prendre pour lui un électorat, dont la maison régnante serait éteinte ou condamnée. Il est encore à remarquer combien la Bohème est favorisée dans cette bulle ; l'empereur était roi de Bohème. C'est le seul pays où les causes

des procès ne doivent pas reſſortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, et les a rendus plus puiſſans.

Le lecteur peut conſulter la bulle d'or pour le reſte.

On met la dernière main à la bulle d'or dans Metz aux fêtes de Noël : on y ajoute ſept chapitres. On y répare l'inadvertance qu'on avait eue d'oublier la ſucceſſion indiviſible des terres électorales. Ce qui eſt de plus clair et de plus expliqué dans les derniers articles, c'eſt ce qui regarde la pompe et la vanité; on voit que *Charles IV* ſe complait à ſe faire ſervir par les électeurs, dans les cours plénières.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, et celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des électeurs, un gros tas d'avoine devant la ſalle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas; enfin tout cet appareil ne reſſemblait pas à la majeſtueuſe ſimplicité des premiers céſars de Rome.

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé; car il eſt ordonné par le dernier article que

les électeurs apprendront le latin et l'eſclavon auſſi bien que l'italien : or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entière ; il y eut une de ces cours plénières ; tous les électeurs y ſervirent l'empereur et l'impératrice à table ; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était, pas en ces cas, des princes qui devenaient officiers ; c'étaient originairement des officiers qui, avec le temps, étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France *Charles V*, depuis roi, vint à cette cour plénière. C'était peu de mois après la funeſte journée de Poitiers où ſon père *Jean* avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le ſecours de *Charles IV* ſon oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de la couronne de France céda le pas au cardinal de *Périgord* dans cette diète. Pourquoi les annaliſtes français paſſent-ils ce cérémonial ſous ſilence ? L'hiſtoire eſt-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages, et où l'on tait les humiliations ?

1357. On voit aiſément, par l'excluſion donnée dans la bulle d'or aux ducs de Bavière et d'Autriche, que *Charles IV* n'était pas l'ami de ces deux maiſons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les

ducs de Bavière et d'Autriche lèvent des troupes. Ils assiégent dans Danustauffen un commissaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche et de la Bavière, mais en rendant Danustauffen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de suffrage qu'il demandait.

Il y a une grande querelle dans l'Empire au sujet des phalburgers, c'est-à-dire des faux-bourgeois; querelle dans laquelle il est fort vraisemblable que les auteurs se sont mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince, ne se fassent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour se soustraire à leurs princes, à moins de résider dans ces villes. Rien de plus juste, rien même de plus facile à exécuter : car assurément un prince empêchera bien un citoyen de sa ville de lui désobéir, sous prétexte qu'il est reçu bourgeois à Bâle ou à Constance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois? pourquoi fut-on en armes? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, soutenir un sujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoisie, et qui s'en serait prévalu à Vienne? non sans doute. Il s'agissait donc de quelque chose de plus important et de plus sacré. Des seigneurs voulaient ravir à leurs sujets le premier droit qu'ont les hommes de choisir leur domicile.

Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus de droit de citoyen à des étrangers, et que les Strasbourgeois veulent conserver ce droit qui peuple une ville, et qui l'enrichit.

1358. *Charles IV*, avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à présent législateur, maître d'un beau pays et riche, a pourtant peu de crédit dans l'Empire. C'est qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Lusace à la Bohème, *Albert d'Autriche*, qui a des droits sur la Lusace, fait tout d'un coup la guerre à l'empereur, dont personne ne prend le parti; et l'empereur ne peut se tirer d'affaire que par un stratagême qu'on accuse de bassesse. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des espions, et qu'il paya ensuite ces espions en fausse monnaie: ce conte a l'air d'une fable; mais cette fable est fondée sur son caractère.

Il vendait des priviléges à toutes les villes; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'Empire; il donne pour des sommes très-légères le titre de villes impériales à Maïence, à Vorms, à Spire, et même à Genève; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Venise pour la souveraineté de Vérone, de Padoue, et de Vicence; mais ceux qui le payèrent le plus chèrement

chèrement furent les Viſcontis, pour avoir la puiſſance héréditaire dans Milan ſous le titre de gouverneur : on prétend qu'il vendait ainſi en détail l'Empire qu'il avait acheté en gros.

Les princes de l'Empire, excités par les univerſités d'Allemagne, repréſentent à *Charles IV* que, parmi les bulles de *Clément VI*, il y en a de déshonorantes pour lui et pour le corps germanique ; entre autres, celle où il eſt dit *que les empereurs ſont les vaſſaux du pape, et lui prêtent ſerment de fidélité. Charles*, qui avait aſſez vécu pour ſavoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles ſont ſoutenues par les armes, ſe plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais modérément pour ne pas fâcher le pape. *Innocent VI* lui répond que cette propoſition eſt devenue une loi fondamentale de l'Egliſe, enſeignée dans toutes les écoles de théologie ; et pour appuyer ſa réponſe, il envoie d'Avignon en Allemagne, un évêque de Cavaillon demander pour l'entretien du ſaint-père le dixième de tous les revenus eccléſiaſtiques. 1359.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé allemand éclata contre le pape ; et c'eſt une des premières ſemences de la révolution dans l'Egliſe qu'on voit aujourd'hui.

Reſcrit de *Charles IV* en faveur des eccléſiaſtiques pour les protéger contre les princes qui veulent les empêcher de recevoir des biens, et de contracter avec les laïques.

1360. *Charles IV*, en feſant des réglemens en Allemagne, abandonnait l'Italie. Les Viſcontis étaient toujours maîtres de Milan. *Barnabo* veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevêque guerrier et politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la première et dernière fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol, nommé d'*Albornos*, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, et donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiége Bologne. Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que le ſaint-père, par un accommodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement, pendant cinq années, pour être maître de Bologne? Les hiſtoriens qui répètent ces exagérations, ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cents mille livres peſant d'or.

1361. Le ſiége de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta, qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat *Barnabo*, et le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Danemarck, d'un côté, et le duc de Meckelbourg et les villes anſéatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Pluſieurs villes anſéatiques traitent de couronne à couronne avec le Danemarck dans la ville de Lubeck. C'eſt un beau monument de la liberté fondée ſur une induſtrie reſpectable. Lubeck, Roſtock, Stralſund, Hambourg, Viſmar, Brême, et quelques autres villes, font une paix perpétuelle avec le *roi de Danemarck*, *des Vandales et des Goths*, *les princes*, *négocians et bourgeois de ſon pays*; ce ſont les termes du traité, termes qui prouvent que le Danemarck était libre, et que les villes anſéatiques l'étaient davantage.

L'impératrice *Anne* étant accouchée de *Venceſlas*, l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle de la vierge dans Aix; uſage qui commençait à s'établir, et qui a été pouſſé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richeſſes ſont auſſi grandes que ſon voyage, par les airs, de Jéruſalem à la Marche d'Ancone, eſt miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achète plus cher le titre de landgrave de la baſſe Alſace. Les landgraves de l'Alſace de la maiſon d'Oettingue s'y oppoſent, et l'évêque les apaiſe avec le même moyen dont il a eu ſon landgraviat, avec de l'argent.

1362. Grande diviſion entre les maiſons de Bavière et d'Autriche. Une femme en eſt la cauſe. *Marguerite de Carinthie*, veuve du duc de Bavière *Henri le vieux*, fils de l'empereur *Louis*, ennemie de la maiſon où elle était entrée, donne tous les droits ſur le Tirol et ſes dépendances à *Rodolphe* duc d'Autriche.

Etienne duc de Bavière s'allie avec pluſieurs princes. L'Autrichien n'a dans ſon parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trève de trois ans; et l'inimitié ſecrète en eſt plus durable.

1363. *Charles IV*, auſſi ſédentaire qu'il avait été actif dans ſa jeuneſſe, reſte toujours dans Prague. L'Italie eſt abſolument abandonnée; chaque ſeigneur y achète un titre de vicaire de l'Empire.

Barnabo Viſconti en veut toujours à Bologne, et eſt maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors *Urbain V*) obtient aiſément de vains ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que *Barnabo* vendit encore ſes places de la Romagne pour cinq cents mille florins d'or au pape; mais *Urbain* dans Avignon aurait-il aiſément trouvé cette ſomme?

1364. On écrit encore que *Charles* voulut faire paſſer le Danube à Prague. Cela eſt encore

plus incroyable que les cinq cents mille florins du pape. Pour tirer seulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohème, il eût fallu conduire l'eau sur des montagnes, et dépendre encore de la maison de Bavière, maîtresse du cours du Danube. Le projet de *Charlemagne* de joindre le Danube et le Rhin dans un pays plat était bien plus praticable.

Un fléau, formé en France au milieu des guerres funestes d'*Edouard III* et de *Philippe de Valois*, se répand dans l'Allemagne. Ce sont des brigands qui ont déserté de ces armées indisciplinées où on les payait mal, qui, joints à d'autres brigands, vont en Lorraine et en Alsace; et par-tout où ils trouvent les chemins ouverts, on les appelle *malandrins*, *tard venus*, *grandes compagnies*. L'empereur est obligé de marcher contre eux sur le Rhin avec les troupes de l'Empire. On les chasse; ils vont désoler la Flandre et la Hollande, comme des sauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées. 1365.

Charles IV va trouver le pape *Urbain V* à Avignon : il s'agissait d'une croisade, non plus pour aller prendre Jérusalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déjà pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre, qui voyait le danger de plus près, sollicite dans Avignon cette

croiſade. On en avait fait pluſieurs dans le temps que les Muſulmans n'étaient point à craindre en Syrie; et maintenant que la chrétienté eſt envahie, on n'en fait plus.

Le pape, après avoir propoſé la croiſade par bienſéance, fait un traité ſérieux avec l'empereur, pour rendre au ſaint-ſiége ſon patrimoine uſurpé. Il accorde à l'empereur des décimes ſur le clergé d'Allemagne. *Charles IV* pouvait s'en ſervir pour aller reprendre en Italie les propres domaines de l'empereur, et non pour ſervir le pape.

1366. Les *grandes compagnies* reviennent encore ſur le Rhin, et de-là vont tout dévaſter juſqu'à Avignon. C'eſt une des cauſes qui enfin engagent *Urbain V* à ſe réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés ſoixante et deux ans ſur les bords du Rhône.

Les Viſcontis, plus dangereux que les *grandes compagnies*, tenaient toutes les iſſues des Alpes; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. *Urbain*, n'ayant que des paroles de l'empereur pour ſecours, s'embarque ſur une galère de la coupable et malheureuſe *Jeanne*, reine de Naples.

1367. L'empereur s'excuſe de ſecourir le pape, pour être ſpectateur de la guerre que la maiſon d'Autriche et la maiſon de Bavière ſe font dans

le Tirol : et le pape *Urbain V*, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche et la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'octobre. Il n'y eſt reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, et non en ſouverain.

La ville de Fribourg en Briſgau, qui avait voulu être libre, retombe au pouvoir de la maiſon d'Autriche par la ceſſion d'un comte *Egon*, qui en était l'avoué, c'eſt-à-dire le défenſeur, et qui ſe déſiſta de cette protection pour douze mille florins. 1368.

Le rétabliſſement des papes à Rome n'empêchait pas les Viſcontis de dominer dans la Lombardie, et on était près de voir renaître un royaume plus puiſſant et plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au ſecours du pape ou plutôt à celui de l'Empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreuſe invention commençait à s'établir; elle était encore inconnue aux Turcs; et ſi on s'en était ſervi contre eux, on les eût aiſément chaſſés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en ſervaient encore que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie, d'un côté, le duc d'Autriche, de l'autre, l'empereur, chacun avec une puiſſante armée; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté de

l'Italie, et celle même du pape. C'eſt la fatalité de ce beau et malheureux pays, que les papes y ont toujours appelé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur ſaccage Vérone, le duc d'Autriche, Vicence. Les Viſcontis ſe hâtent de demander la paix pour attendre un meilleur temps; la guerre finit en donnant de l'argent à *Charles*, qui va ſe faire ſacrer à Rome ſelon les cérémonies uſitées.

1369. Diète à Francfort. Edit ſévère qui défend aux villes et aux ſeigneurs de ſe faire la guerre. A peine l'édit eſt-il émané, que l'évêque de Hildesheim et *Magnus*, duc de Brunſvick, ayant chacun pluſieurs ſeigneurs dans leur parti, ſe font une guerre ſanglante.

Cela ne pouvait guère être autrement dans un pays où le peu de bonnes lois qu'on avait, étaient ſans force: et cette continuelle anarchie ſervait d'excuſe à l'inactivité de l'empereur. Il fallait ou haſarder tout pour être le maître, ou reſter tranquille; et il prenait ce dernier parti.

Urbain V, ayant fait venir les Autrichiens et les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viſcontis; il n'y manquait que des Turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viſcontis avec le ſaint-ſiége.

Valdemar roi de Danemarck, chaſſé de Copen- 1370.
hague par le roi de Suède et par le comte de Holſtein, ſe réfugie en Poméranie. Il demande des ſecours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adreſſe au pape *Grégoire XI.* Le pape lui envoie des exhortations, et le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à ſon vaſſal; on prétend que *Valdemar* lui répondit: *Je tiens la vie de* DIEU, *la couronne de mes ſujets, mon bien de mes ancêtres, la foi ſeule de vos prédéceſſeurs; ſi vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie par la préſente.* Cette lettre eſt apocryphe, c'eſt dommage.

Le roi *Valdemar* rentre dans ſes Etats ſans le ſecours de perſonne, par la déſunion de ſes ennemis.

L'Allemagne dans ces temps encore agreſtes 1371.
polit pourtant la Pologne. *Caſimir* roi de Pologne, qu'on a ſurnommé le *grand*, commence à faire bâtir quelques villes à la manière allemande, et introduit quelques lois du droit ſaxon dans un pays qui manquait de lois.

Guerre particulière entre *Venceſlas* duc de Luxembourg et de Brabant, frère de l'empereur, et les ducs de Juliers et de Gueldres; tous les ſeigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractériſe plus la fatale anarchie de ces temps de brigandage. Le ſujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers : et malheureuſement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceſlas, vicaire de l'Empire, veut punir le duc de Juliers; mais il eſt défait et pris dans une bataille.

Le vainqueur, craignant le reſſentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de pluſieurs princes, et ſurtout de ſon priſonnier; *Voilà votre frère que je vous rends*, dit-il à l'empereur, *pardonnez-moi tous deux*.

On voit beaucoup d'événemens de ce temps-là, mêlés ainſi de brigandage et de chevalerie.

1372. Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diète à Nuremberg ordonne que les ſeigneurs et les villes ne pourront dorénavant s'égorger que ſoixante jours après l'offenſe reçue. Cette loi s'appelait *la ſoixantaine de l'Empire*, et elle fut exécutée toutes les fois qu'il fallait plus de ſoixante jours pour aller aſſiéger ſon ennemi.

1373. Les affaires de Naples et de Sicile n'ont plus, depuis long-temps, aucune liaiſon avec celles de l'Empire. L'île de Sicile était toujours poſſédée par la maiſon d'Arragon, et Naples

par la reine *Jeanne;* tout était fief alors. La maiſon d'Arragon, depuis les vêpres ſiciliennes, s'était ſoumiſe par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du ſaint-ſiége.

Le but de la maiſon d'Arragon, en feſant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la cour romaine : et elle y avait réuſſi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile faſſent déſormais hommage au roi de Naples et au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne proteſtation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne pourra être empereur; et il ajoute que ces royaumes ſeront incompatibles avec la Toſcane et la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, et d'y établir ſa maiſon. Il achète l'électorat de Brandebourg d'*Othon de Bavière* qui le poſſédait, pour ſe l'approprier à lui et à ſa famille. Ce cas n'avait pas été ſpécifié dans la *bulle d'or*. Il donne d'abord cet électorat à ſon fils aîné *Venceſlas*, puis au cadet *Sigiſmond*.

Le ſaint-ſiége était revenu à Avignon. 1374.
Urbain V y était mort après s'être montré à

Rome un moment. *Grégoire XI* ſe réſout enfin de rétablir le pontificat dans ſon lieu natal.

Les ſeigneurs et les villes qui ſe ſont emparés des biens de la comteſſe *Mathilde*, ſe liguent contre le pape, dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors ſur leurs étendards et ſur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encore à Lucques.

1375. Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grèce. Tous les beaux arts, inconnus ailleurs, renaiſſaient à Florence. Les factions guelfe et gibeline, en troublant la Toſcane, avaient animé les eſprits et le courage; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus conſidéré de l'Italie, le moins ſuperſtitieux, et celui qui voulait le moins obéir aux papes et aux empereurs. Le pape *Grégoire* les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fiſſent encore quelque impreſſion.

1376. *Charles* fait élire roi des Romains ſon fils *Venceſlas* à Rens ſur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu.

Tous les électeurs s'y trouvèrent en perſonne. Son ſecond fils *Sigiſmond* y aſſiſtait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le père avait depuis peu transféré ce

titre de *Venceſlas* à *Sigiſmond*. Pour lui, il avait ſa voix de Bohème. Il reſtait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or : pluſieurs hiſtoriens l'aſſurent. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'on donne à chacun la même ſomme ; ni que cinq princes aient la baſſeſſe de la recevoir ; ni qu'ils aient l'indiſcrétion de le dire ; ni qu'un empereur ſe vante d'avoir corrompu les ſuffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur palatin, il lui vendait dans ce temps-là Guittenbourg, Falkenbourg, et d'autres domaines. Il vendait à vil prix, à la vérité, des droits régaliens aux électeurs de Cologne et de Maïence. Il gagnait ainſi de l'argent, et dépouillait l'Empire en l'aſſurant à ſon fils.

Charles IV, âgé de ſoixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, et on ajoute que c'était pour avoir la conſolation de voir le roi de France *Charles V*, qu'il aimait tendrement ; et la raiſon de cette tendreſſe pour un roi qu'il n'avait jamais vu, était qu'il avait épouſé autrefois une de ſes tantes. Une autre raiſon qu'on allègue du voyage, eſt qu'il avait la goutte, et qu'il avait promis à M. *Saint-Maur*, ſaint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour ſa guériſon. La raiſon véritable était le dégoût, l'inquiétude et la coutume établie alors que les princes ſe 1377.

visitassent. Il va donc de Prague à Paris avec son fils *Venceslas* roi des Romains. Il ne vit guère, depuis les frontières jusqu'à Paris, un plus beau pays que le sien. Paris ne méritait pas sa curiosité. L'ancien palais de *St Louis* qui subsiste encore, et le château du Louvre qui ne subsiste plus, ne valaient pas la peine du voyage. On ne se tirait de la barbarie qu'en Toscane, et encore n'y avait-on pas réformé l'architecture.

S'il y eut quelque chose de sérieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'Empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut long-temps une grande question entre les publicistes, si le Dauphiné devait toujours relever de l'Empire; mais depuis long-temps ce n'en est plus une entre les souverains. Il est vrai que le dernier dauphin *Humbert*, en donnant le Dauphiné au second fils de *Philippe de Valois*, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le possédait. Il est vrai encore qu'on a prétendu que *Charles IV* lui-même avait renoncé à tous ses droits; mais ils ne furent pas moins revendiqués par ses successeurs. *Maximilien I* réclama toujours la mouvance du Dauphiné; mais il fallait que ce droit fût devenu bien caduc, puisque *Charles-Quint*, en forçant *François I* son prisonnier à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'Empire.

Toute la ſuite de cette hiſtoire fait voir combien le temps change les droits.

Un gentilhomme français, *Enguerrant de Couci*, profite du voyage de l'empereur en France, pour lui demander une étrange permiſſion; celle de faire la guerre à la maiſon d'Autriche : il était arrière-petit-fils de l'empereur *Albert d'Autriche*, par ſa mère fille de *Léopold*. Il demandait tous les biens de *Léopold*, comme n'étant point des fiefs maſculins. L'empereur lui donne toute permiſſion. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme picard pût avoir une armée. *Couci* en eut pourtant une très-conſidérable, fournie par ſes parens et par ſes amis, par l'eſprit de chevalerie, par une partie de ſon bien qu'il vendit, et par l'eſpoir du butin qui enrôle toujours beaucoup de monde dans les entrepriſes extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alſace et de Suiſſe, qui appartiennent à la maiſon d'Autriche, il n'y avait pas là de quoi payer ſes troupes ; quelques contributions de Strasbourg ne ſuffiſent pas pour lui faire tenir long-temps la campagne. Son armée ſe diſſipe bientôt. et le projet s'évanouit : mais il n'arriva à ce gentilhomme que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte. 1378.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le siége pontifical, qui avait été dans Avignon 72 ans, était mort le 27 mars au commencement de 1378.

Les cardinaux italiens prévalent enfin, et on choisit un pape italien : c'est *Prigano* napolitain, qui prend le nom d'*Urbain* homme impétueux et farouche. *Prigano Urbain*, dans son premier consistoire, déclare qu'il fera justice du roi de France *Charles V*, et d'*Edouard III* roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de *la Grange*, le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti.* Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux, choqués de l'humeur violente et intolérable du pape, se retirent à Naples, déclarent l'élection de *Prigano Urbain* forcée et nulle, et choisissent *Robert*, fils d'*Amédée III* comte de Genève, qui prend le nom de *Clément*, et va établir son siége anti-romain dans Avignon. L'Europe se partage. L'empereur, la Flandre son alliée, la Hongrie appartenante à l'empereur, reconnaissent *Urbain.*

La France, l'Ecosse, la Savoie, sont pour *Clément.* On juge aisément, par le parti que prend

prend chaque puiſſance, quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'eſt là qu'un mot de ralliement.

La reine *Jeanne de Naples* eſt dans l'obédience de *Clément*, parce qu'alors elle était protégée par la France ; et que cette reine infortunée appelait *Louis d'Anjou*, frère du roi *Charles V*, à ſon ſecours.

Les fraudes, les aſſaſſinats, tous les crimes qui ſignalèrent ce grand ſchiſme, ne doivent étonner perſonne. Ce qui doit étonner, c'eſt que chaque parti s'obſtinât à regarder comme des dieux en terre, des ſcélérats qui ſe diſputaient la papauté, c'eſt-à-dire le droit de vendre, ſous cent noms différens, tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceſlas duc de Luxembourg, mourant ſans enfans, laiſſe tous ſes fiefs à ſon frère, et après lui à *Venceſlas* roi des Romains.

L'empereur *Charles IV* meurt bientôt après, laiſſant la Bohème à *Venceſlas* avec l'Empire ; le Brandebourg à *Sigiſmond* ſon ſecond fils ; la Luſace et deux duchés dans la Siléſie à *Jean* ſon troiſième.

Il réſulte que, malgré ſa bulle d'or, il fit encore plus de bien à ſa famille, qu'à l'Allemagne.

Fin du premier Volume.

TABLE.

ANNALES DE L'EMPIRE DEPUIS CHARLEMAGNE. Page 1

AVERTISSEMENT. 3

LISTE *des empereurs et des papes.* 6-7

VERS TECHNIQUES, *qui contiennent la suite chronologique des empereurs, et les principaux événemens depuis Charlemagne.* 42

A madame la ducheſſe de Saxe-Gotha. 47

INTRODUCTION. 49

CHARLEMAGNE, *premier empereur.* 58

LOUIS LE DEBONNAIRE OU LE FAIBLE, *ſecond empereur.* 87

LOTHAIRE, *troiſième empereur.* 102

LOUIS II, *quatrième empereur.* 108

CHARLES LE CHAUVE, *cinquième empereur.* 115

LOUIS III OU LE BEGUE, *ſixième empereur.* 118

CHARLES III OU LE GROS, *ſeptième empereur.* 119

ARNOULD, *huitième empereur.* 128

LOUIS IV, *neuvième empereur.* 132

CONRAD I, *dixième empereur.* ibid.

HENRI L'OISELEUR, *onzième empereur.* 135

OTHON PREMIER surnommé LE GRAND, *douzième empereur.* 139

OTHON II, *treizième empereur.* 157

OTHON III, *quatorzième empereur.* 162

HENRI II, *quinzième empereur.* 169

CONRAD II, DIT LE SALIQUE, *seizième empereur.* 178

HENRI III, *dix-septième empereur.* 183

HENRI IV, *dix-huitième empereur.* 189

HENRI V, *dix-neuvième empereur.* 211

LOTHAIRE II, *vingtième empereur.* 220

CONRAD III, *vingt-unième empereur.* 224

FREDERIC PREMIER, DIT BARBEROUSSE, *vingt-deuzième empereur.* 230

HENRI VI, *vingt-troisième empereur.* 262

PHILIPPE PREMIER, *vingt-quatrième empereur.* 271

OTHON IV, *vingt-cinquième empereur.* 276

BATAILLE FAMEUSE DE BOUVINES. 279

FREDERIC II, *vingt-sixième empereur.* 280

CONRAD IV, *vingt-septième empereur.* 307

RODOLPHE PREMIER DE HABSBOURG, PREMIER EMPEREUR DE LA MAISON D'AUTRICHE, *vingt-huitième empereur.* 324

ADOLPHE DE NASSAU, *vingt-neuvième empereur, après un interrègne de neuf mois.* 339

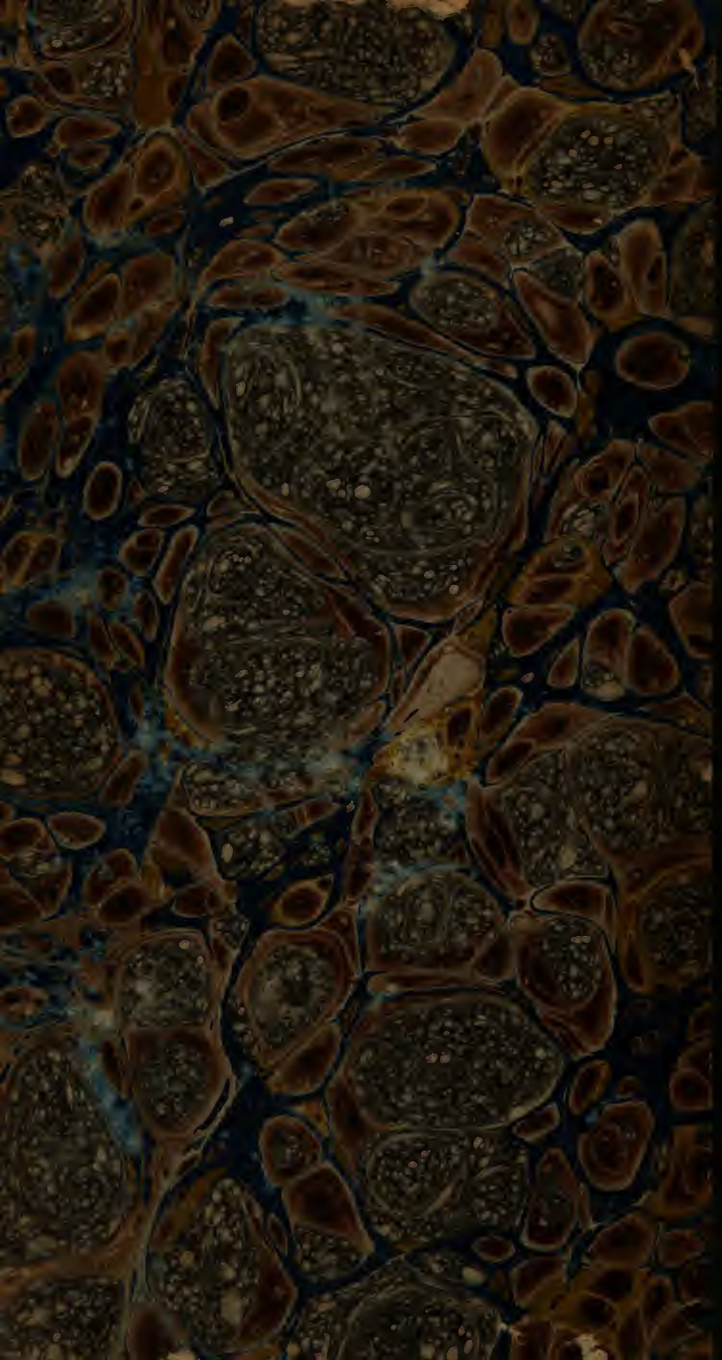
ALBERT PREMIER D'AUTRICHE, *trentième empereur.* 343

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES. 350

HENRI VII, DE LA MAISON DE LUXEMBOURG, *trente-unième empereur.* 352

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS. 361

LOUIS V OU LOUIS DE BAVIERE, *trente-deuxième empereur.* 364

CHARLES IV, *trente-troisième empereur.* 394

Fin de la Table du premier Volume.